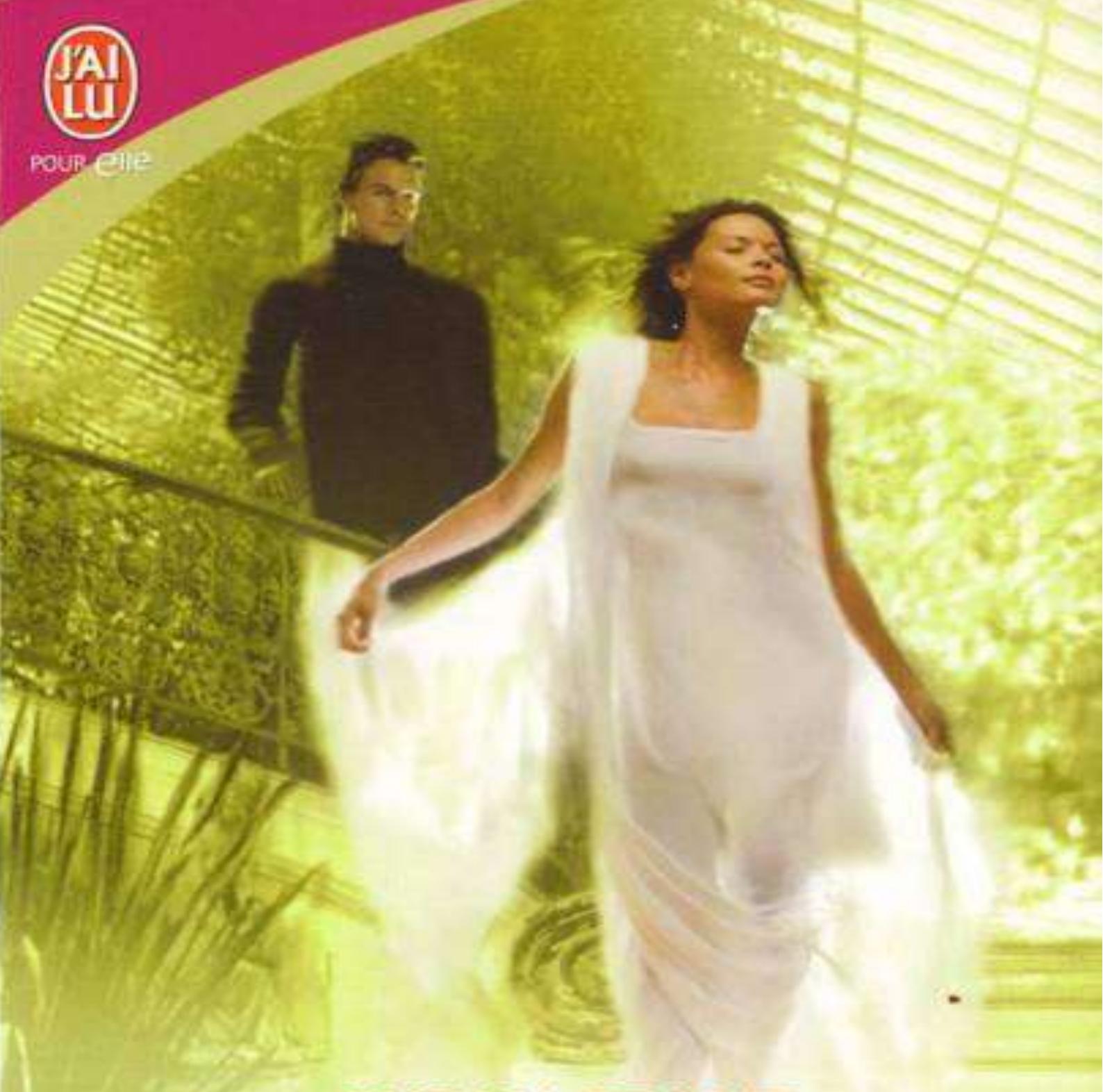


J'A  
I  
LU

POUR ELLE



SUSAN GRANT

# L'IMPÉRATRICE POURPRE

2176 – 5

SUSAN GRANT

L'IMPÉRATRICE  
POURPRE

**2176-5**

*Traduit de l'américain  
par Catherine Frémov*



J'AI LU

# Prologue

*La vie peut opérer un virage à cent quatre-vingts degrés au moment où vous vous y attendez le moins, mais ce n'est pas une raison pour garder en permanence le pied sur le frein. À trop vouloir se protéger, on finit par se priver du sel de l'existence. Je le sais. Deux fois j'ai eu la chance de suivre le chemin de la vie et, chaque fois, ce fut au grand galop.*

*Je m'appelle Maguire, Bree Maguire. Tout le monde me connaît sous mon sobriquet de pilote de chasse, Banzaï, gagné au cours d'événements qui, à eux seuls, forment déjà une histoire. Le fougueux tempérament de mon arrière-grand-mère américano-japonaise aurait suffi à me valoir ce surnom, mais il est également dû à mes actions en vol à l'époque où j'étais pilote. On me traitait de casse-cou, parfois de folle, toujours est-il que je me riai du danger. En tant que pilote, j'étais sans arrêt sur la brèche. Plus la mission était risquée, plus elle me tentait. J'avais toutes les audaces, alors que dans ma vie privée, au contraire, je préférais rester prudente, reculant au moindre signal d'alarme.*

*Puis le monde a changé.*

*Par un lointain matin d'hiver, ma coéquipière et moi avons décollé de notre base pour une patrouille patrouillée par les Nations unies. Il s'agissait de survoler la frontière entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, un vol de routine sur deux F-16 placés sous mon commandement. C'est là que notre existence a viré de bord.*

*Abattues et capturées par un savant fou, ma coéquipière et moi avons dormi près de deux siècles, plongées dans un sommeil biostatique, au fond d'une grotte, avant que notre présence soit découverte. Lorsque je me suis réveillée, on était en 2176 et tous ceux que je connaissais, tous ceux que j'aimais étaient morts. Quant à ma coéquipière, elle avait disparu. Personne ne savait ce qu'il était advenu d'elle. Je me suis juré*

*de la retrouver et d'y consacrer le temps qu'il faudrait. Non seulement j'étais la responsable du vol, mais le lieutenant Cameron « Scarlet » Tucker était ma meilleure amie.*

*Née dans une bonne famille du Sud, elle avait pour mère une reine de beauté et pour grand-père un général de l'infanterie : son destin naturel aurait été de passer directement du cours de maintien aux bals des cadets de West Point. Pourtant, plutôt que de se trouver un mari officier, elle s'était inscrite elle-même à l'école de l'Air. Grande, svelte et blonde, elle avait franchi avec brio chaque étape de ses études avant de sortir major de sa promotion. Elle n'était pas du genre à baisser les bras, et je la connaissais assez pour savoir qu'elle se battrait jusqu'au bout. C'est pourquoi, même si la plupart des spécialistes ne me laissaient que peu d'espoir de la retrouver, j'étais persuadée qu'elle était vivante et qu'elle aussi me cherchait.*

*Il avait fallu d'énormes complications pour nous séparer. Notre nouveau monde ne ressemblait en rien à celui que nous avions quitté. J'étais « l'invitée » du prince Kyber, le souverain du royaume d'Asie. Les États-Unis avaient disparu, pour faire place à la Colonie centrale, au cœur d'une méga-nation appelée UCT, l'Union des Colonies de la Terre, qui, malgré ses défaillances, avait bel et bien fini par remplir sa promesse de stabilité et de paix mondiale. Elle s'étendait à travers le globe et comprenait les « colonies » du Mexique, de l'Antarctique, de l'Amérique du Sud et du Moyen-Orient. Le prix à payer ? Les droits de l'homme, la liberté de parole, un gouvernement élu par le peuple. Autant de valeurs désormais disparues.*

*Cependant, quelqu'un voulait voir changer tout cela. Un mystérieux rebelle que je connaissais alors comme la Voix de l'Ombre ou la Voix de la Liberté et qui, apparemment, ne comptait pas respecter la mienne, puisqu'il m'avait entraînée au cœur de sa révolution.*

*Une révolution qui avait commencé par un soulèvement contre l'impôt, exactement comme quatre cents ans auparavant, à la veille de la guerre d'Indépendance américaine contre l'Angleterre.*

*Mais, cette fois, il ne s'agissait pas de n'importe quel impôt. Dans l'UCT, comme partout ailleurs dans le monde, l'Interweb demeurait la principale source de communication, de distraction et d'instruction. À bout de ressources, les bureaucrates de cette tentaculaire nation avaient imposé une taxe sur l'Interweb afin de tirer de l'argent de sa contrée la plus puissante, la Colonie centrale, qui occupait à peu près le territoire des ex-États-Unis. Comme les Britanniques dans l'Amérique d'avant la guerre d'Indépendance, les bureaucrates semblaient indifférents à l'hostilité quasi universelle suscitée par cette nouvelle taxe.*

*C'est alors qu'était intervenue la Voix de l'Ombre, dite également Voix de la Liberté. Son but ? S'assurer que les événements de 1776 allaient se répéter : une authentique rébellion de la Colonie centrale, qui mènerait à l'indépendance et à la démocratie telles qu'autrefois les avaient envisagées les Pères fondateurs de la Constitution américaine. Cependant, pour y parvenir, la Voix prétendait s'appuyer sur moi.*

*J'étais devenue malgré moi une sorte d'emblème révolutionnaire, la pure figure de nos ancêtres américains. Ceux-là mêmes qu'avait oubliés l'UCT en colonisant les ex-États-Unis. Si vous croyez que c'est ainsi que je me voyais, rassurez-vous, il n'en était rien. Je n'avais aucune envie de devenir le symbole de la nouvelle révolution, pas plus que je ne me considérais comme la muse de la Voix de la Liberté. Ce n'était pas mon monde. Ce n'était pas ma guerre. Ma mission consistait à retrouver Cam, point final.*

*La Voix était patiente. À moins qu'elle ne me connût mieux que je ne voulais l'admettre. À coups de citations des Pères fondateurs – « Le soldat de fortune et le patriote de salon font défection en temps de crise, mais ceux qui restent méritent nos remerciements » –, elle avait fini par retenir mon attention. Elle jouait sur mon patriotisme, sur mon sens inné du devoir et de l'honneur.*

*Cela avait marché. Je m'étais laissé prendre. C'est ainsi que je m'étais retrouvée au milieu de l'océan Indien, dans l'espoir d'entrer en contact avec un rebelle sans visage, au lieu de chercher Cam, tout en espérant ne pas trop me laisser dévorer*

*par les remords. Néanmoins, consciente du rôle qui m'était dévolu de sauver mon pays, de l'empêcher de sombrer, je ne pouvais refuser. Ni Cam, d'ailleurs, ainsi que je l'appris par la suite.*

J'ai raconté ces aventures dans La Légende de Banzaï Maguire, mais ce que vous savez est loin d'en constituer le dernier chapitre. Je suis aujourd'hui une vieille femme ; voilà près de soixante-dix ans que Cam et moi avons débuté notre nouvelle vie. Il est grand temps, assure-t-elle, que je raconte la suite : comment, dans un monde sens dessus dessous, deux hommes se sont disputé notre confiance et davantage. L'un passait pour un ennemi, l'autre pour un allié. Nous allions vite apprendre que la nuance était plus subtile. Leur amour pour nous, le nôtre pour eux furent essentiels à l'accomplissement de notre destin. Nos exploits, dit-on, sont légendaires. Par-dessus tout, ils sont véridiques.

*À présent, asseyez-vous pour écouter une histoire qui vient du cœur. De quatre cœurs, à vrai dire...*

*Je sais ce qu'il t'en coûtera de sang et de labeur pour parvenir jusqu'à moi, Banzaï Maguire, mais il le faut. Entends mes paroles, écoute mon appel. Je t'attends.*

La Voix de la Liberté,  
sur l'Interweb trans-malaisien,  
octobre 2176

# Chapitre 1

Au beau milieu des rues de New Washington, la berline noire fut bombardée de pierres. Des barrières électroniques élevées en hâte barraient la route à une foule en colère. La police de l'UCT, toute de noir vêtue, était trop occupée à tenter de contenir les manifestants pour rattraper les quelques personnes qui avaient réussi à se faufiler entre ses rangs.

Un petit groupe courait sur la chaussée en se délestant de son arsenal de projectiles sur la berline qui arrivait. Dans l'habitacle, un signal d'alarme se mit à sonner, et le chauffeur freina.

— Continuez !

L'ordre avait jailli du chef d'état-major des armées de l'UCT, le général Aaron Armstrong, qui frappait du poing contre la vitre qui le séparait de son chauffeur.

— On ne s'arrête pas, ajouta-t-il à l'adresse du sergent, qui appuya à fond sur l'accélérateur.

Il y eut un choc, une secousse. Un corps rebondit sur le capot et heurta un coin du pare-brise avant de retomber au bord du trottoir.

Comment veut-on que je les évite quand ce sont eux qui se jettent dans mes roues ? Le général colla le téléphone contre son oreille.

— Je reviens à vous, monsieur le président...

Un tuyau en flammes jaillit et vint frapper le pare-brise blindé.

— Oui, oui, je sais, grommela Armstrong. La prochaine fois, je prendrai un hélicoptère.

La berline accéléra. Armstrong ne pouvait plus distinguer les visages des insurgés, ni lire les slogans sur les panneaux qu'ils brandissaient. L'ancien drapeau américain, cette bannière étoilée que tous désormais semblaient arborer, ne formait plus

qu'une large bande floue. La vitesse neutralisait la fureur de la foule.

Le général s'adossa à son siège récemment recouvert de cuir bleu UCT. Il replaça le téléphone contre son oreille, mais n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que le communicateur qu'il tenait dans l'autre main se mit à vibrer : une, deux, trois fois. Ses doigts se crispèrent sur l'appareil qui répétait le code, ainsi qu'il l'espérait. Enfin ! Il attendait ce moment depuis longtemps, trop longtemps.

— Allô ? Aaron, vous êtes là ? criait le président au téléphone.

— Oui, bien sûr ! Et j'ai d'excellentes nouvelles ! Nous l'avons trouvée.

Un silence lui répondit. C'était la première fois qu'il laissait Julius Beauchamp sans voix.

— Banzaï Maguire ?

— Oui. L'équipe en place l'a localisée.

— Attrapez-la. Malgré nos efforts, ces diffusions ont continué. Le mal qu'elles nous font, Aaron, est incalculable. Depuis le temps que cette fille nous file entre les doigts, elle est devenue une sorte de légende aux yeux de la population. On la dit capable de se fondre dans les airs pour nous échapper, de bloquer les balles avec ses dents, de rendre fous les hommes d'un simple regard.

— Vous ne croyez quand même pas ces sornettes, monsieur le président ?

— Qu'on me serve son cœur sur un plateau ! gronda Beauchamp.

— Un rien médiéval, mais ça peut se faire.

— Banzaï est la pire menace que nous ayons eu à affronter depuis deux siècles. Ses armes ? La passion. L'enthousiasme. Or ça, c'est mon boulot, Aaron – c'est moi qui dois enthousiasmer le peuple, pas cette étrangère. Elle ne connaît rien à notre monde. Ses actions le prouvent. Elle ne comprend même pas que seule l'UCT parvient à maintenir l'équilibre entre la paix et le chaos. Je veux qu'on la fasse taire. Je veux qu'elle disparaisse.

Armstrong sourit.

— C'est comme si c'était fait, monsieur le président.

— Et la seconde pilote ? Le lieutenant Tucker ? Est-ce qu'elle a été ramenée elle aussi, comme le dit la légende ? A-t-on la moindre preuve qu'elle ait survécu ?

— Pas encore. Elle ne se trouvait pas dans la crypte où Banzaï a refait surface, alors qu'elles y auraient été endormies toutes les deux ensemble.

— Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

— J'opterais pour l'interférence d'une tierce personne. Quelqu'un qui désire leur mettre la main dessus au moins autant que nous. Mais si Cameron Tucker est vivante, monsieur le président, je la trouverai. En attendant, nous aurons bientôt Banzaï.

Devant la voiture, un groupe de manifestants venait de rompre un barrage, déclenchant de nouveau l'alarme de la berline. La voix douce du navigateur répétait l'alerte :

— Arrêtez-vous ! Obstacle sur la chaussée. Arrêtez.

Le général échangea un regard avec son chauffeur.

La voiture ne ralentit pas.

— Ne laissez pas Banzaï vous échapper, Aaron ! insista le président.

— Ne vous inquiétez pas.

*On l'a dit capable de se fondre dans les airs pour nous échapper, de bloquer les balles avec ses dents, de rendre fous les hommes d'un simple regard...*

Sans doute le président s'inquiétait-il de la montée de cette légende, mais Armstrong possédait un avantage unique : il connaissait le talon d'Achille de Banzaï, sa seule faiblesse. Son propre fils, Tyler Armstrong.

Lorsqu'un nouveau jet de pierres heurta le pare-brise, le général avait mis fin à l'appel crypté. Il croisa les jambes, prêt à affronter un rude chemin vers la Maison-Blanche. Plus rien ne pouvait l'affecter. Il tenait enfin Banzaï.

## Chapitre 2

C'était à Raft City qu'il fallait se rendre quand on voulait se cacher. La « cité radeau » n'était qu'un immense ensemble de plates-formes reliant entre elles les anciennes îles Maldives ; elle n'appartenait à aucune nation, ne respectait pas les lois internationales. Peuplée de naufrageurs, descendants des rescapés de la guerre nucléaire qui avait ravagé l'Inde et le Pakistan un siècle auparavant, elle offrait un asile à toutes sortes de terroristes, pirates et autres mercenaires. C'était là que Bree « Banzaï » Maguire, capitaine de l'US Air Force, s'était réfugiée pour échapper aux assassins lancés à ses trousses.

Elle avait conscience que Raft City ne lui offrait qu'une sécurité bien temporaire et ne comptait pas s'y attarder. Après avoir malencontreusement indisposé à peu près tous les dirigeants de ce monde, au point que certains avaient mis sa tête à prix, elle estimait qu'elle aurait tout à gagner à se réconcilier avec eux au lieu de jouer à cache-cache jusqu'à la fin de ses jours.

Aux commandes d'une vedette, elle filait sur la mer houleuse. De gros nuages s'amoncelaient au-dessus de la demeure du seigneur de la guerre, Ahmed. Il habitait une structure sur pilotis, un domaine gagné sur la mer grâce à de gigantesques cargaisons de sable apportées là depuis des générations, entassées sur ces îles submergées qui avaient autrefois formé les Maldives.

À force de le pressentir, Bree entendait presque le tonnerre dans l'atmosphère déjà chargée d'humidité. La pluie n'allait pas tarder à tomber, drue – un vrai déluge, aurait prédit son amie Cam.

Leur vedette arriverait juste à temps au repaire du pirate. Une fois encore, il s'agissait de bien calculer son moment. Tout était là. La vie ne tenait souvent qu'à ce genre de détail.

Chienne de notoriété !

Au moment où résonnait au loin le premier coup de tonnerre, Bree décéléra en formant un grand arc de cercle tandis que son compagnon surveillait les alentours, son fusil prêt à se braquer sur un éventuel danger. Tyler Armstrong, protecteur, confident, amant. Fils du chef d'état-major de l'UCT. Avec sa barbe de huit jours, il ne ressemblait plus du tout à un commandant des SEAL.

Ex-commandant des SEAL. Sa carrière militaire était fichue. Il avait jeté par-dessus bord son brillant avenir le jour où il avait aidé Bree à fuir l'accusation de haute trahison émise par son pays – ce même pays dont son père, Aaron « Harpon » Armstrong, dirigeait les armées.

Bree était la seule à savoir que la chemise de Ty cachait une cicatrice due à la balle qui avait failli le tuer – balle tirée par un assassin à la solde de l'UCT, lequel avait sans doute été envoyé par le propre père de Ty pour la supprimer, elle, ainsi que ceux qui l'entouraient. C'était Ty qui avait émis cette supposition dans son délire, alors qu'il se vidait de son sang. Depuis, il n'avait plus jamais voulu en parler. Mais Bree n'avait pas oublié ses paroles. Ne représentait-il plus rien qu'un dommage collatéral aux yeux de son père ? À l'évidence, ce dernier ferait toujours passer son devoir et ses opinions politiques avant la fibre paternelle.

Bree fit volte-face un peu trop brusquement et tourna le pointeau pour diminuer le régime de ralenti. Une giclée d'eau jaillit sur la proue. Devant eux se dressait l'immense ville sur pilotis, l'inimaginable cité arrachée à la mer. Ty la lui avait décrite, mais elle ne s'était pas attendue à trouver cette île entièrement façonnée par l'homme.

Cela faisait près d'une semaine qu'ils s'étaient réfugiés dans les parages. Ils avaient donc eu le temps de se familiariser avec les lieux avant de rencontrer Ahmed en toute quiétude. Ils avaient pu se reposer, refaire leurs réserves. La région était plutôt pauvre, voire misérable. Mais ce domaine ? Apparemment, le seigneur Ahmed faisait de bonnes affaires.

Arrivée à leur point de rendez-vous, Bree coupa le moteur et jeta l'ancre automatique. Le hors-bord avait l'air d'un moucheron montant à l'assaut d'un dinosaure. L'embarcation

tanguait dangereusement, arrosant d'eau salée l'embarcadère et les bottes de Bree.

— Bon sang, Ty !

Elle chassa quelques mèches trempées de son front et leva les yeux vers le sommet de la bâtie qui les dominait.

— C'est gigantesque !

Des pontons d'un noir étincelant grouillaient d'épaves et d'armes – d'énormes canons équipés de diodes luminescentes et de détecteurs. Si les anciens corsaires les regardaient depuis le ciel ou l'enfer, ce devait être avec envie.

— Moi aussi, j'ai été impressionné la première fois que j'ai vu ça. Pour d'autres raisons. J'étais venu dans le but de m'infiltrer en douce.

Elle se retourna lentement et croisa son regard d'un bleu étincelant.

— Je suis sûre que ça te plaisait.

— Pas plus qu'aujourd'hui.

Il avait participé à la guerre des Pirates, une campagne de répression contre les terroristes des mers. C'était son premier commandement. Il avait perdu des hommes lors de cette expédition, à cet endroit précis.

— Ça doit te faire bizarre de revenir ici, commenta-t-elle sobrement.

— En effet. Mais les circonstances étaient on ne peut plus différentes. À l'époque, je me battais pour protéger mon pays. Maintenant, c'est pour me protéger de mon pays.

« Pour rester vivant et te défendre », songea-t-il sans le dire. Ty était militaire de carrière. Sa vie comptait moins à ses yeux que sa mission. En ce moment, sa mission, c'était Banzaï.

Il remit la sécurité sur son fusil, qu'il rangea dans son étui dorsal. Le vent faisait onduler l'étoffe du tee-shirt kaki délavé qu'il avait rentré dans son pantalon de camouflage, retenu par une ceinture où pendaient toutes sortes d'armes. Bree se dit qu'il ne devait pas y avoir un gramme de graisse dans ce corps de soldat. De même, s'il était resté à Ty la plus petite trace d'indolence depuis qu'ils se connaissaient, il avait dû la perdre au cours des dernières semaines, tant les sbires de son père leur menaient la vie dure.

— Ce n'est pas la plus grande plate-forme, loin de là, observa Ty. Mais c'est l'une des mieux protégées.

— Il y a intérêt, marmonna-t-elle. Sinon, on est mal.

*Une fois de plus...*

Un nouveau roulement de tonnerre retentit. Elle détourna un instant les yeux de la cité et considéra l'horizon encore baigné de lumière. À l'équateur, les couchers de soleil n'en finissaient pas d'offrir leur fabuleux spectacle. Lorsque la nuit tomberait, elle lui paraîtrait plus sombre que jamais. Bree ne put s'empêcher d'imaginer un fusil à lunette braqué sur elle.

*Les assassins sont comme des cafards. Chaque fois qu'on en tue un, il en arrive dix pour le remplacer.*

Du moins était-ce l'impression que cela donnait. Le premier qui avait essayé de la tuer était un garde du palais du prince Kyber, le deuxième avait tenté de l'arroser d'acide depuis un avion, le troisième avait tiré sur elle pendant qu'elle dormait... et l'avait manquée de peu.

*Si je dois vraiment me trouver en sécurité ici, pourquoi ai-je cette irrépressible envie de m'enfuir, de ne surtout pas aborder cet endroit ?*

Cette angoisse qui l'étreignait depuis le début de la journée défiait la logique. Pourtant, elle ne parvenait pas à s'en débarrasser. Elle se sentait suivie. Par l'un des sbires du père de Ty, par exemple. Elle savait que le général Armstrong ne renoncerait jamais à les localiser. Il avait le dos au mur. Avec l'UCT au bord de la révolution, c'était le labeur de toute une vie qui se trouvait remis en question. Tant que Bree passerait pour l'égérie de cette rébellion, elle représenterait sa perte : il lui fallait donc l'éliminer. Le meilleur moyen pour y parvenir, aux yeux de ce militaire surnommé le « Harpon », consistait à s'emparer d'elle et à la faire exécuter sur-le-champ, elle et ceux qui laidaient. Les événements de ces dernières semaines ne l'avaient-ils pas amplement prouvé ?

Ce qui, bien entendu, plaçait Ahmed, le pirate, et ses hommes en première ligne. Ils risquaient d'y passer, comme nombre de ceux qui leur avaient déjà prêté main-forte, à elle et à Ty.

Bree ferma les yeux, déglutit. Peu importait qu'elle courre un quelconque risque, mais les innocents qui gravitaient autour d'elle... Combien de vies sauverait-elle en aidant la Voix à parvenir à ses fins ? Combien d'autres mettrait-elle en péril ? À la fin, où pencherait la balance – si jamais il y avait une fin ?

Elle se demandait souvent si ce n'était pas là le genre de dilemme que connaissaient les généraux, les dirigeants tenus de décider s'il fallait mêler ou non leur pays à un conflit. Et s'ils souffraient autant qu'elle d'en ignorer l'issue.

— Bree...

Comme Ty lui passait un doigt calleux sur la joue, elle se rendit compte qu'elle serrait la mâchoire.

— Ça va ?

Elle se retint au volant pour ne pas perdre l'équilibre.

— Ça tangue, c'est tout. Mais ça va.

— N'importe quoi !

Elle pouvait dire ce qu'elle voulait, il n'était pas dupe. Il lisait en elle à livre ouvert. Ce qui ne le rassurait pas pour autant.

— Il va falloir que je t'arrache les mots de la bouche ? insistait-il. Ne me dis pas que tu as déjà oublié comment ça s'est passé la dernière fois !

Bree fut la première étonnée d'éclater de rire. Ty savait la prendre à son propre jeu.

— Je m'en souviens parfaitement.

Le petit sourire satisfait de son compagnon ne lui échappa nullement, d'autant qu'il ponctua chacune de ses paroles suivantes d'un petit baiser.

— Si on était encore en mer, je te ferais l'amour là, sur-le-champ. Tu n'aurais plus cet air-là, et surtout, tu ne porterais plus rien du tout...

Elle n'eut aucun mal à imaginer le tableau qu'il lui décrivait, car cela ressemblait furieusement à certains moments qu'ils venaient de traverser, les seuls instants heureux de cette fuite désespérée – mais quels instants ! Leurs baisers sous le soleil ardent, la fièvre de leur passion, et après, la tendresse du repos, lorsqu'une brise marine venait rafraîchir leurs corps brûlants... En avaient-ils passé des heures à faire ainsi l'amour pour oublier que le monde entier les pourchassait !

Inexorablement.

*Si tu te laisses dominer par la peur, ma fille, ils ont déjà gagné.* Jamais elle n'abandonnerait une miette de victoire à ces salauds. Jamais. Elle était trop impliquée, désormais. Elle ne reviendrait pas en arrière.

*Maintenant que tu as conquis ta liberté, Banzaï Maguire, tu dois l'obtenir pour nous tous.*

Elle frémît au souvenir des paroles de la Voix de l'Ombre.

— Bree...

Elle leva vers Ty un regard penaud. Il lui avait pris les bras, d'un geste qui l'avait aussitôt apaisée.

— Je t'ai encore perdue, observa-t-il.

— Je n'y peux rien, soupira-t-elle. Je serais la première à changer de job si j'en avais le loisir.

— Je reste avec toi, Bree. Je te protège.

Et s'il ne pouvait tenir sa promesse ? Et si elle ne pouvait lui en dire autant ? Une sueur glacée lui coula le long du dos.

Ty la sentit frissonner.

— Dis quelque chose, Bree ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien de spécial, juste une impression.

— Si tu veux que je te protège, il faut que tu me dises ce qui te trotte dans la tête, même tes impressions.

— Ce n'est pas la première fois que je les ressens.

— Et jusqu'ici, tu ne t'es guère trompée.

Un court silence s'ensuivit, traversé par le souffle du vent.

— Je crois qu'on nous a suivis, finit-elle par avouer.

Ty ne répondit pas tout de suite. Il plissa les yeux, ne laissant plus paraître que deux fentes bleu pâle. Chaque fois qu'elle surprenait ce regard glacial, elle s'estimait heureuse qu'il ne lui soit pas destiné. Derrière cette froide détermination, elle devinait une peur que, bien sûr, il ne reconnaîtrait jamais. Il se contentait de réagir avec une réfrigérante circonspection.

— Qui ça, Bree ?

*Ton père.* Elle faillit exprimer son idée, mais se tut à la dernière minute. Il savait très bien ce qu'elle pensait.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? marmonna-t-elle. Si c'est l'UCT qui nous retrouve, je suis morte. Si c'est Kyber, tu es

mort. Quant à ton ami Ahmed, maintenant qu'il est impliqué, il se place en première ligne lui aussi.

— On a voyagé sous la couverture des radars, en silence radio total jusqu'à ce qu'on joigne Ahmed. Même la surveillance satellite n'aurait pu nous repérer parmi des millions d'autres bateaux. Il est très improbable que quelqu'un sache qu'on est là.

— Improbable mais toujours possible. Les morts qu'on a laissés dans notre sillage tracent notre route depuis l'empire des Hans aussi sûrement que les miettes du Petit Poucet.

— Plutôt sinistres, tes miettes ! En admettant que tu aies raison, comment expliques-tu qu'on nous ait laissés atteindre un refuge où nous attend une petite armée prête à nous protéger ?

— Parce qu'ils ne nous ont pas encore attrapés.

— Enfin, Bree... ma chérie...

— Tu m'as demandé ce que j'avais dans la tête, je te réponds. Mais attends, nous pourrions jeter l'ancre comme prévu, nous reposer, reconstituer nos munitions et repartir dès minuit.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas... Dans un coin moins fréquenté. Plus au sud.

— Vers l'Antarctique ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Disons à mi-chemin.

— Pas en Australie. Ils sont retombés dans leurs travers coloniaux du XVIII<sup>e</sup> siècle ; c'est un repaire de criminels – le rebut de la Terre. Ils sont dirigés par un parlement drogué à la cocaïne qui obéit aux ordres d'un groupe de dandys bloqués à la mode anglaise du XIX<sup>e</sup>.

— Qui sait ? Ce n'est peut-être pas aussi terrible que ça le paraît.

Il faillit s'étrangler.

— Newgate ? Tu plaisantes ? Et puis, ce serait le meilleur moyen de nous faire repérer. Nous serons mieux placés chez Ahmed pour prendre contact avec la Voix de la Liberté sans nous faire remarquer. Nous serons en sécurité ici. Regarde ces armes, ces signaux d'alarme – et encore, on ne les voit pas tous. Sans parler de l'arsenal d'Ahmed – considérable, tu peux me

croire. On n'entre pas ici comme dans un moulin. Même si nos poursuivants arrivaient jusqu'ici, on serait prévenus. Ça nous changerait de la dernière fois qu'un assassin nous est tombé dessus.

L'agression avait eu lieu dans une chambre d'hôtel de New Séoul. Cette fois-là, ils avaient failli y passer. Partout les guettaient des assassins.

— Nous entrons dans une forteresse, poursuivit-il. Nous y serons plus en sécurité que nulle part ailleurs.

Il lui caressait doucement les cheveux, avec une telle tendresse qu'elle en eut le cœur serré.

— Tu veux toujours te mettre en avant pour prendre les coups, Bree. Pourtant, tu n'as rien à prouver. Pas à moi.

Bree haussa les épaules, mais elle avait de plus en plus de mal à simuler la désinvolture.

— Ne me dis pas que ceci a quelque chose à voir avec ta répugnance à exposer les autres au danger ! poursuivit Ty en lui soulevant le menton pour la regarder dans les yeux.

Elle avait trop tendance à couver son entourage. C'est pourquoi la perte de Cam lui avait tellement coûté. Cependant, elle répondit à la question de Ty par une autre.

— Quand bien même ? Tu trouves ça réglo de nous introduire chez Ahmed sans l'avertir de ce qui se passe vraiment ?

— Tu veux lui dire que tu viens du passé ? Ou que tu as neutralisé le plus puissant dictateur du monde avec un chalumeau à neurones ?

— Après que je t'ai sorti de la prison où il t'avait jeté, lui rappela Bree.

— C'est vrai que tu m'as tiré de la paille humide d'un cachot.

— Tu ne trouvais pas ça si drôle à ce moment-là !

Durant le plus clair de son séjour dans le somptueux palais du prince Kyber, elle n'avait pas su dans quelles effroyables conditions Ty était enfermé. En le découvrant, elle avait éprouvé un choc d'autant plus grand que l'empereur d'Asie s'était montré d'une grande prévenance à son égard.

— Il ne t'aurait jamais laissé partir, ajouta-t-elle.

— Ni toi, répliqua-t-il sèchement.

Il n'aimait pas parler du prince Kyber – sans doute se demandait-il encore ce qu'elle pouvait éprouver pour un homme qui l'avait tant choyée. Elle-même ne le savait pas trop, mais elle était certaine que cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle ressentait pour Ty. En outre, elle doutait que Kyber soit capable d'un quelconque sentiment adulte à son égard. Même si elle avait répondu à ses nombreuses avances, elle aurait eu l'impression d'être une poupée face à lui, et non une vraie femme.

— Écoute, Ty, à l'heure qu'il est, mon portrait a dû apparaître sur tous les écrans possibles et imaginables de Mars à Newgate, accompagné de l'énumération de tous mes crimes contre l'humanité – trop nombreux pour être comptés. Pour autant que je m'en souvienne, on me dit « armée et dangereuse » et « coupable d'incitation à la révolte ».

« Dangereuse, songea-t-elle, moqueuse. N'importe quoi. » Le seul danger qu'elle pouvait représenter, c'était en cas de crise due au manque de chocolat.

D'un seul coup, elle éprouva une envie terrible de M & M's. Il lui arrivait de regretter plus que tout les accès de gourmandise de son ancienne vie, quand elle pouvait se gaver de Coca et de barres chocolatées au petit déjeuner. Depuis qu'elle s'était réveillée dans ce monde, elle avait dû faire une croix dessus. Il restait bien quelques marques de chocolat en UCT, lui avait dit Ty, mais quand on était l'ennemi public numéro un, on ne pouvait guère rêver de ce genre de friandise.

— Ça ne change rien, Bree. Ahmed ne nous trahira pas. Il a une dette de sang envers moi. Il est au courant de tout ce que tu viens de dire.

— Comment ça ?

— Par l'Interweb. Même dans cette région isolée du reste du monde, on y a accès. Tu peux être sûre qu'Ahmed a entendu parler de toi, de la Voix de la Liberté et du reste. S'il nous propose de venir, c'est en toute connaissance de cause. Sinon, on n'a nulle part où aller.

Il avait l'air tellement sûr de lui que, ne sachant que répondre, elle se détourna pour prendre son sac. Il la saisit par l'épaule pour l'arrêter.

— Hé, minute, Belle au Bois Dormant ! Tu n'aurais pas un peu oublié notre promesse ?

La Belle au Bois Dormant... Il la surnommait parfois ainsi. C'étaient même les premières paroles qu'il lui avait adressées en l'éveillant dans la crypte. Elle en aurait souri, si elle ne s'était pas sentie désarçonnée par sa question.

— Quelle promesse ? marmonna-t-elle.

— On a dit qu'on n'aurait plus de secrets l'un pour l'autre.

— Ah, oui !

— Oui. Tu paraissais soucieuse, et je viens de passer les vingt dernières minutes à te faire avouer de quoi il s'agissait.

Elle se sentit rougir.

— Ne me dis pas que tu ne t'en souvenais pas, insista-t-il.

— Si, si...

— Pourtant, j'ai dû te la rappeler.

— C'est que... Bon, c'est vrai, j'avais oublié. Écoute, tu sais très bien que je suis plus douée pour piloter un avion que pour entretenir des relations durables.

Il sourit.

— Parce que tu considères ceci comme une relation durable ?

Elle rougit encore plus.

— Pourquoi ? Ce n'est pas le cas ?

— Attends ! C'est moi qui ai posé la question le premier !

— Oui.

— Oui quoi ?

Elle voulut l'écarteler de son chemin, mais il lui prit les poignets, les bloqua sur son torse, et elle sentit son cœur qui battait paisiblement sous ses paumes.

— Oui, Ty, nous entretenons une relation, toi et moi. Une super relation avec un grand R. Ça te va, comme ça ?

Il éclata de rire et la serra contre lui.

— Durable ? demanda-t-il contre sa bouche.

— Durable, confirma-t-elle.

Ty laissa échapper un soupir satisfait et la couvrit de baisers jusqu'à ce qu'elle le prenne à son tour dans ses bras. Leurs lèvres se rencontrèrent, s'ouvrirent sur leurs langues ardentes. Prise d'un violent désir, Bree sentit ses jambes flageoler. Le

baiser de Ty était violent, possessif et tendre à la fois. Jamais aucun homme ne l'avait troublée à ce point.

— Tu te rends compte ? murmura-t-elle. Ce soir, on va pouvoir dormir dans un vrai lit.

Après des semaines passées sur ce petit bateau, à fuir l'ennemi à travers l'océan Indien, elle ne rêvait plus que de se retrouver avec Ty sous des draps propres.

— Qui parle de dormir ? rétorqua-t-il en l'embrassant dans le cou.

Elle rit et contempla son visage dans les dernières lueurs du couchant, qui lui doraien la peau et faisaient scintiller sa barbe naissante. Un coup de vent leur apporta des effluves de l'embarcadère qui lui rappelèrent irrésistiblement des souvenirs d'enfance – les vacances en famille sur la plage, la pêche au crabe... –, images qui s'ajoutèrent dans son esprit à la certitude d'avoir rencontré l'âme sœur, comme si présent et passé se mêlaient soudain.

Comme si, en fin de compte, elle avait un avenir...

Les yeux plongés dans le regard bleu pâle de Ty, elle eut l'impression, sans trop savoir pourquoi, que cet instant ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Elle frissonna soudain, non de plaisir mais d'inquiétude. Et si elle perdait cet homme qui avait pris une telle place dans sa vie en si peu de temps ?

— Ne t'avise pas de mourir à cause de moi, Tyler Armstrong !

— Je ferai de mon mieux. Et toi aussi.

— Promis.

— Ohé, du bateau !

Bree se retourna en direction de la voix qui les avait interpellés. Sur la jetée, un groupe de gaillards dépenaillés semblait les attendre. De rudes marins qui ne devaient pas s'en laisser conter. Tout ce qu'il fallait pour rassurer Bree : en cas d'attaque, ils sauraient se défendre.

Elle sourit.

— On utilise encore cette expression ?

— Chez les pirates, oui.

Elle répondit d'un joyeux « Ohé », en agitant la main.

Quelqu'un leur lança une échelle de corde qui heurta le ponton incrusté de moules et d'algues. Un des hommes mit ses mains en cornet pour crier :

— Armstrong, envoyez votre femme d'abord ! Comme ça, si elle tombe, vous pourrez l'attraper avant les requins.

— Voilà que je suis ta femme, maintenant.

— Et comment ! lui souffla Ty à l'oreille.

Ils allaient s'embrasser lorsque des sifflets moqueurs les interrompirent. Après tout ce temps passé ensemble, on avait vite fait d'oublier d'éventuels spectateurs.

— Elle arrive ! cria Ty pour les calmer.

Bree repéra immédiatement Ahmed, le chef. Sa barbiche bien entretenue contrastait avec ses longs cheveux noirs emmêlés, ornés de coquillages et de ce qui ne pouvait être que des os. Humains ou animaux ? Mieux valait ne pas poser la question.

— Il était temps, Armstrong ! lança Ahmed. Encore que j'aurais dû m'y attendre de la part du plus célèbre play-boy de l'UCT !

— L'ex-play-boy ! rectifia l'intéressé.

Sa réputation lui collait encore aux basques.

— Tyler Armstrong, le bon vivant et chasseur de trésors qui avait touché le gros lot en mettant la main sur Banzaï Maguire. Il voulait la ramener en UCT, où il espérait que sa présence aiderait ses compatriotes à prendre conscience de ce qu'ils avaient perdu en renonçant aux États-Unis. Ses intentions étaient louables ; malheureusement, en tentant de l'arracher au royaume d'Asie, il avait non seulement enfreint à peu près toutes les lois internationales en cours, mais il s'était attiré le courroux du prince Kyber. Courroux justifié, qui lui avait valu d'être enfermé en prison, tandis que le souverain jetait son dévolu sur Bree. Leur rivalité datait de cette époque.

Ty fit jouer ses doigts dans les cheveux de Bree.

— Celle-là, je la garde ! cria-t-il à l'adresse d'Ahmed.

— Je te comprends !

C'était la première fois que Bree voyait Ty d'humeur aussi allègre. Se réjouissait-il tant d'avoir ainsi « officialisé » leur relation ? À moins qu'il ne soit juste heureux de retrouver un

semblant de terre ferme... En tout cas, elle pouvait y voir un signe rassurant : il n'aurait pas plaisir ainsi s'il avait craint de courir le moindre risque.

Ils rassemblèrent leurs maigres possessions, chargèrent leurs sacs sur leurs épaules. Le tonnerre retentit de nouveau, cette fois accompagné d'éclairs. La mer commençait à s'agiter. Ty poussa sa compagne vers l'échelle.

— Il va pleuvoir. Dépêche-toi. Ahmed ne mord pas !

— Qu'il se méfie parce que moi, si.

Sur ces mots, elle se mit à grimper, suivie par le rire de Ty. L'énorme plate-forme semblait danser sur la houle, encore plus violemment que le bateau. Pour la terre ferme, c'était raté... Soudain, l'échelle parut sursauter. Elle s'y agrippa de toutes ses forces, comprenant soudain que c'était un moteur qui la tractait vers le ponton.

# Chapitre 3

Le cœur de Bree battait à tout rompre lorsqu'elle atteignit la plate-forme. Dans un dernier soubresaut, l'échelle faillit la jeter à terre, et il fallut les bras secourables d'un inconnu pour l'aider à poser le pied... sur du gazon ! Surprise, elle regarda autour d'elle et découvrit un véritable jardin d'Éden.

Sur l'herbe verte s'élevaient palmiers et manguiers, autour d'une jolie maison entourée de hauts arbres. La plate-forme, en effet, menait à une partie d'île encore émergée. Dans une mare proche, des flamants roses prenaient la pose autour de fontaines aux audacieux jets d'eau ; des singes jacassaient dans les arbres, bruyants mais invisibles, au contraire des perroquets qui volaient presque au ras du sol, à la recherche de perchoirs pour la nuit. En d'autres circonstances, Bree se serait réjouie de se retrouver dans un tel paradis. Mais un malaise indéfinissable grandissait en elle.

— C'est magnifique ! souffla-t-elle à l'adresse du chef pirate.

L'homme possédait une magnifique denture blanche, dont la canine gauche était ornée d'un diamant.

— Seigneur Ahmed, je présume ? dit Bree en lui tendant la main.

— À votre service.

Il s'inclina profondément, faisant tinter les ornements de ses cheveux.

— Bienvenue, Banzaï Maguire.

— Vous savez donc qui je suis ?

— Qui pourrait ignorer votre existence, alors que vous êtes le symbole de la révolution à venir ? Qui ne connaît vos crimes contre le royaume d'Asie ?

Bree laissa échapper un soupir exaspéré.

— C'est cela, oui ! Évasion, fuite, intimidation à l'aide d'une arme mortelle, neutralisation momentanée d'un empereur...

Ahmed partit d'un rire joyeux mais plein de respect.

Le cliquetis de l'échelle mécanique les interrompit. Ty atterrit à son tour sur la plate-forme, et Ahmed se précipita vers lui.

— Enfin ! Le commandant nous revient !

Après moult accolades, les deux hommes se regardèrent, comme pour échanger des souvenirs sans doute pleins de bruit et de fureur.

Un coup de vent envoya les cheveux de Bree dans sa figure, et elle les chassa d'un geste. Elle s'aperçut alors que les hommes la contemplaient avec une sorte de fascination.

— Au travail ! leur lança une voix agacée. Plus vite vous aurez déchargé le bateau, plus vite vous serez payés.

Ils s'exécutèrent en grommelant, tandis qu'Ahmed faisait les présentations :

— Cino, mon nouveau second.

Un jeune homme long et mince s'interrompit un instant dans son travail pour leur adresser un bref hochement de tête.

Plusieurs serviteurs se précipitèrent pour prendre leurs sacs de voyage. En revanche, ils purent garder leurs armes – ce qui prouvait à quel point Ahmed leur faisait confiance.

— Venez vite ! déclara celui-ci. J'ai organisé une petite fête pour vous accueillir.

Bree en éprouva un élan de gratitude.

— Vous savez que nous ne pourrons jamais vous rembourser...

— Me rembourser ? Bah ! Votre homme m'a sauvé la vie un jour où il aurait eu toutes les raisons de me la prendre. En remerciement, j'ai voulu lui donner ma fille aînée, mais il a refusé.

— Avec tact, intervint Ty.

— Avec tact, admit Ahmed, un rien contrarié. Mais fermement. Notre play-boy n'était pas encore décidé à se fixer. On dirait que, maintenant, c'est fait ! Nous fêterons également cette nouvelle. Venez.

Ty prit la main de Bree.

— Avec un R majuscule, lui rappela-t-il à voix basse.

Sous un vélum rayé rouge et blanc, cinq femmes étaient assises autour d'une table : deux plutôt âgées, deux d'une vingtaine d'années et une adolescente.

— Mes épouses et mes filles, annonça Ahmed avec fierté.

Bree en resta stupéfaite.

— Il garde sa famille ici ? souffla-t-elle à Ty. Et il invite des fugitifs condamnés à mort ?

Ty lui serra la main, mais elle sentait qu'il était surpris, lui aussi. Les femmes les accueillirent aimablement, le vent charriant leurs lourds parfums à chacun de leurs mouvements – santal, jasmin.

On les fit asseoir et on leur servit des plats élaborés, qui avaient sans doute nécessité une journée entière de préparation. Ahmed avait vraisemblablement des cuisiniers à son service. Ses femmes et ses filles ne paraissaient pas se soucier d'autre chose que de leurs toilettes et du bien-être de leurs hôtes.

Assis au bout de la table, Cino semblait préoccupé, aux aguets. Apparemment, il n'approuvait pas du tout son chef de vouloir honorer une dette de sang.

Bree porta à sa bouche le verre qu'on venait de poser devant elle et but avec avidité ce qui se révéla être une sorte de bière forte mais fraîche, vraisemblablement brassée par les pirates eux-mêmes. Elle préféra ne pas étancher d'un coup sa soif. L'alcool risquait de lui monter à la tête, et ce n'était pas le moment.

Un coup de tonnerre claquait. La pluie se rapprochait, elle le sentait. Mais une autre menace régnait dans les parages, sans qu'elle puisse l'identifier.

Un frisson de peur la parcourut.

Au diable la tête froide ! Elle avait envie de s'abandonner à cet engourdissement qui l'envahissait.

— Je vous propose un marché, Ahmed : je m'occupe de brasser votre bière si vous occupez de mes ennemis.

La conversation s'interrompit. Ty se tourna vers elle, l'air étonné.

— Sa famille est là ! lui dit-elle comme si personne d'autre ne pouvait l'entendre. Tu ne m'avais pas prévenue.

— Je l'ignorais.

Elle s'adressa de nouveau au seigneur des lieux.

— Nous apprécions énormément ce que vous avez fait pour nous, mais nous ne pouvons rester ici. Nous partirons après le dîner.

— Mais pourquoi ? s'étonna Ahmed. La nourriture ne vous plaît pas ? Mon hospitalité ne vous suffit pas ?

Il porta à ses lèvres la main de son épouse de droite et l'embrassa.

— Ne me dites pas que c'est à cause des superbes femmes qui ornent ma table ! Vous les valez bien, Bree Maguire.

Quel charmeur !

— Ahmed, soupira-t-elle, ce n'est pas ça. J'ai des ennemis...

— Comme tout le monde.

— J'ai peur d'attirer les miens ici. Et vous savez qu'il pourrait s'agir non seulement de soldats de l'UCT, mais aussi de Hans.

— Eh bien, qu'ils viennent ! Ils ne sortiront pas d'ici vivants.

Sur ce, il leva son verre et déclara :

— À nos ennemis et à leurs laquais. On s'ennuierait sans eux.

L'assistance lui répondit en chœur :

— Bravo !

Bree lança alors d'une voix forte, pour dominer le brouhaha :

— Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de la détermination de mes ennemis.

— Bah ! Ce rie serait pas la première fois que je battrais l'UCT.

Ahmed eut un sourire de dédain. Depuis la longue et coûteuse guerre des Pirates, il n'y avait guère d'amour entre Raft City et l'UCT.

— Vous n'aurez pas affaire à des troupes en bon ordre, mais aux manœuvres souterraines de commandos des Forces spéciales, insista Bree. Sans compter les hommes du prince Kyber, qui pourraient également se mêler de la partie.

Cette dernière phrase arracha un soupir à la plus jeune fille d'Ahmed.

— Le prince Kyber...

Jusque-là, elle avait plutôt paru s'ennuyer, mais en entendant ce nom, elle avait rejeté ses cheveux derrière ses épaules dans un tintement de bijoux, les yeux agrandis de

curiosité. Rares étaient ceux qui connaissaient bien le mystérieux royaume d'Asie et la presse restait avide de détails sur son souverain, ce prince qui dirigeait les Hans d'une main de fer à la place de son père, l'empereur, plongé dans un état semi-comateux.

— On le dit aussi brutal que beau. Est-ce vrai ?

De fait, Kyber était le plus beau des hommes, mais ce n'était pas, en l'occurrence, ce qui intéressait Bree.

— Il est brutal envers ceux qu'il considère comme ses ennemis, je ne le nie pas. J'ai vu la façon dont il a traité Ty et d'autres qui, selon lui, menaçaient son royaume. Mais il ne m'a manifesté que la plus grande gentillesse, et je lui en sais gré. Sans ses médecins, j'aurais sûrement eu beaucoup plus de mal à sortir de ma biostase.

La fille d'Ahmed poussa un nouveau soupir. Elle devait rêver de séjourner dans le palais de ce dictateur. Et Bree n'aurait pas été loin de penser comme elle si elle n'avait vu la suite : les assassins lancés à ses trousses, tous ces morts qui avaient émaillé sa fuite...

— À vrai dire, ajouta Bree, peu importe l'attitude qu'a eue le prince Kyber envers moi à cette époque, parce qu'il a sûrement changé d'avis depuis. Je l'ai humilié, lui, le souverain du royaume d'Asie ! Je l'ai abandonné, seul au milieu d'une chambre miteuse des bas quartiers de la ville.

— Oui, dit Ahmed d'une voix pleine de respect. Beaucoup souhaitent votre mort, aujourd'hui.

— Et il y a de quoi. Raison de plus pour que Ty et moi partions au plus vite...

— Ça suffit ! coupa le seigneur avec un geste autoritaire. Nul ne peut s'approcher à moins de dix kilomètres de cette plate-forme sans que j'en sois informé.

— Il a raison, Bree.

Elle se retourna vers Ty.

— Mais de quel côté es-tu ?

— Je ne sous-estime pas tes inquiétudes, mais tu es épuisée et moi aussi. Nous en reparlerons demain. Nous y verrons plus clair après une bonne nuit de sommeil.

Et d'amour. Le sous-entendu était patent.

Elle ne répondit pas. Seigneur, elle était donc incapable de résister à la tentation ? Néanmoins, elle se contenta de regarder son assiette pleine de fruits de mer d'élevage et de légumes bio.

Et Ty semblait si content ! Il avait besoin de cet intermède. Jamais elle ne l'avait vu discuter avec cette aisance ; elle découvrait chez lui un aspect mondain qu'elle ne connaissait pas. Pourquoi tant s'inquiéter quand il semblait lui-même si décontracté ?

La pluie ne se mit à tomber qu'à la fin du dîner.

Une nano barrière – bouclier invisible formé par des ordinateurs microscopiques – les gardait à l'abri, mais l'air était imprégné d'humidité et d'électricité.

— Allons nous reposer maintenant, proposa Ahmed. Je vous ferai visiter les lieux demain. En attendant, pourachever de vous rassurer, je vais prier Cino d'inspecter les appartements des invités.

— C'est déjà fait, répondit l'intéressé.

— Recommencez, demanda Ty.

Ahmed marqua une hésitation, puis parut céder à une impulsion et déclara en jetant sa serviette :

— Je viens avec vous !

Dans une symphonie tropicale de déluge et de tonnerre, tous échangèrent des souhaits de bonne nuit.

Bree suivit les hommes à travers un chemin sinuant entre les palmiers, où une pluie tiède tombait à verse, à peine arrêtée par les arbres. Elle avait envie de lui offrir son visage, de lever les bras pour laisser les trombes d'eau la tremper, la laver de toute tension, de toute peur.

Ahmed et Cino se séparèrent devant la maison des invités, l'un pour inspecter l'intérieur, l'autre pour vérifier les alentours. Ces deux hommes aguerris ne risquaient pas de laisser passer un intrus.

Leur tâche achevée, ils se retrouvèrent dans l'entrée.

— Tout va bien ? demanda Ahmed à Cino.

— Tout va comme prévu, répondit ce dernier.

— On ne saurait demander mieux, conclut Bree.

Ahmed répondit à sa gratitude d'un léger hochement de la tête puis sortit, suivi de son second. Ty les salua et ferma la

porte derrière eux. Il se dirigea vers le lit, s'y laissa tomber et passa une main dans ses cheveux mouillés, avant de se débarrasser de ses armes une à une.

Bree passa par-dessus la tête la bandoulière de son fusil, qu'elle adossa au mur voisin.

— J'en arrive à me sentir nue quand je ne le porte pas, remarqua-t-elle.

— Pas assez nue.

Elle se retourna en souriant. Ty s'était allongé, son large pantalon flottant sur ses hanches.

— Ah, oui ?

Il croisa les mains derrière sa tête.

— Oui.

Ils échangèrent un regard brûlant.

Elle frissonna de désir. Cela faisait si longtemps qu'ils attendaient ce moment ! D'un seul geste, elle défit sa queue-de-cheval, libérant sa chevelure humide. Puis elle s'approcha du lit.

— Attends ! lança Ty. Le grilleur de neurones. Dépose-le sur la table.

— Pourquoi ? Ça te fait peur ?

— Et le poignard.

— Un tout petit couteau !

— Jette-le.

— Oui, m'sieur !

Elle ôta lentement ses armes, puis fit mine de continuer avec sa chemise.

— Non.

— Quoi ?

— Tes vêtements, c'est moi qui les enlève.

Joignant le geste à la parole, il l'attira vers lui et entreprit de déboutonner sa chemise.

— Hé ! Tu profites de ce que je suis désarmée !

Il l'allongea sur le lit.

— Ne t'inquiète pas, je te couvre.

Leurs lèvres se joignirent, interrompant leurs rires.

Ty l'embrassait comme s'il était en manque depuis des jours, alors qu'ils n'avaient fait que cela sur le bateau – échanger de

longs baisers languides, qui n'en finissaient plus. Ce ne fut pas le cas ce soir-là. Il avait d'autres désirs à satisfaire.

Ses mains impatientes voletaient sur la poitrine de Bree. Du bout des lèvres, il s'empara d'un sein, arrachant à la jeune femme des gémissements de plaisir.

— Refais-moi ça, Belle au Bois Dormant, ce petit cri que tu pousses quand je suis en toi. Ça me rend dingue.

Ses doigts descendaient le long du ventre de la jeune femme, la faisant trembler de désir. Elle se crispa, se cambra, poussa plusieurs cris sous son œil attentif. Il attendit qu'elle s'apaise avant de murmurer en souriant :

— Déjà fini, Maguire ? Retiens ton souffle, parce que je suis loin d'en avoir terminé.

Elle parvint à rire. Comment pouvait-il la rendre si heureuse alors que tant de dangers les menaçaient ?

*Parce que c'est lui. Celui que j'attendais.*

La semaine qu'ils venaient de passer en tête à tête ne faisait que confirmer cette certitude, qui l'habitait depuis leur première rencontre.

Elle lui caressa la joue, son sourire faisant peu à peu place à une expression ravie.

— Continue, soldat.

Il lui baisa les doigts. Le cœur battant, elle prit son visage entre ses mains.

— J'adore ce que tu fais. Je t'adore.

Subitement, il se figea, car elle venait d'essuyer une larme.

— Et arrête de me faire pleurer !

— C'est bien la première fois que ça t'arrive.

— Et c'est ta faute.

Ses yeux étaient devenus si bleus qu'elle le crut sur le point de verser une larme, lui aussi. La gorge serrée, elle songea qu'aucun doute ne pouvait subsister sur les sentiments qu'il éprouvait pour elle. On ne simulait pas un regard pareil. « Je te désire depuis l'âge de dix ans, lui avait-il avoué la première fois qu'ils avaient fait l'amour. J'ai gardé ta photo pendant des années dans ma chambre de gamin, puis à Harvard et durant mon année à l'école de médecine. Quand la guerre a commencé, je me suis engagé. Mais je ne t'ai jamais oubliée...»

Cette révélation l'avait laissée sans voix. Durant cette nuit où ils s'étaient cachés à New Séoul, elle s'était sentie plus que jamais hors du temps. Pour une fois, ça ne l'avait pas gênée.

Elle frémit quand il l'embrassa dans le cou.

— Lorsque tout ceci sera terminé, on se mariera, si tu es d'accord.

Elle eut l'impression que son cœur allait jaillir de sa poitrine. Elle aurait aimé pouvoir répondre quelque chose, mais ses cordes vocales ne semblaient plus fonctionner.

*Dis oui, imbécile !* Elle crut entendre la voix rieuse de Cam. D'un seul coup, elle se revoyait avec elle, le jour où toutes deux s'étaient habillées pour leur dernière mission. Elles parlaient des hommes. Ce n'était pas la première fois que sa jolie amie lui reprochait d'accumuler les aventures sans lendemain. *Reconnais que tu as peur, Maguire ! Peur d'être trop proche d'un homme.* Sur ces mots, Cam s'était retournée d'un air entendu pour finir de préparer son équipement.

C'était la dernière fois qu'elles s'étaient vues.

Et voilà qu'elle se trouvait face à Ty, le tendre, le merveilleux Ty. *Cam, je veux faire ma vie avec cet homme.*

S'ils vivaient assez longtemps pour se lancer dans l'aventure...

Ty prit son silence pour de l'hésitation.

— Je t'aime, Bree, insista-t-il. J'ai aimé la légende, mais maintenant, j'aime la femme. Quant au mariage, tu n'es pas obligée de répondre tout de suite. Je voulais juste que tu connaisses mes intentions. Au cas où...

Il s'interrompit brusquement.

— Je sais très bien ce que tu entends par « au cas où ». Tu allais dire : « Au cas où l'un de nous ne s'en sortirait pas. »

Elle lui caressa de nouveau le visage.

— Tu... tu crois que tout ça s'arrêtera un jour ?

— Oui, Bree, je le crois.

Il avait répondu avec une telle conviction qu'elle sentit renaître l'espoir.

— Tu seras l'étincelle qui enflammera la révolution. Le régime de Beauchamp s'effondrera et laissera place à une vraie démocratie. Ça se produira soudainement, comme la chute du

rideau de fer, il y a près de deux siècles, en Europe de l'Est. Alors, notre mission achevée, nous pourrons retourner à l'anonymat et... engendrer une nombreuse marmaille bien braillarde.

Elle rit de bon cœur.

— Hé, Ty ! Laisse-moi déjà le temps de m'habituer à la « marmaille » avant d'y accoler des mots comme « nombreuse » ou « braillarde ».

— En tout cas, on vivra ensemble, je te le promets. Je ferai tout ce qu'il faudra pour y parvenir.

— Tout ça m'a l'air beaucoup trop optimiste.

— Ce n'est pas un rêve irréalisable. Sinon, je ne serais pas là, près de toi.

— Je n'ose même pas imaginer le poids du passé, ni ce que ta famille va penser de moi.

— S'il me reste une famille.

Un silence gêné tomba un instant entre eux.

— Tu connais ma devise : « Sans peur. » Je te jure que j'y arriverai. On se mariera, malgré le poids du passé, malgré tout, reprit Bree pour alléger l'atmosphère.

— On réussira. On est dans le même bateau.

Il la dévisageait avec une extraordinaire tendresse.

— C'est obligatoire, Bree. On est faits l'un pour l'autre. Toute ma vie, j'y ai cru. À toi d'en faire autant, maintenant.

— Alors, aide-moi.

En guise de réponse, il s'empara de sa bouche, et tous deux se jetèrent dans cette étreinte avec d'autant plus d'abandon que ni l'un ni l'autre ne savait ce que l'avenir leur réservait. Autant savourer les bons moments quand ils se présentaient. Ty s'enfouit en elle, et Bree caracola sur l'onde de plaisir, oubliant tout ce qui n'était pas Ty ; oubliant le reste du monde.

Allongés dans des vêtements de nuit propres et secs – Ty en bermuda, Bree en short et tee-shirt, prêts à toute éventualité –, ils restèrent un moment dans les bras l'un de l'autre. Puis Ty entassa quelques coussins derrière son dos et s'assit.

— Tu ne vas pas dormir ? lui demanda-t-elle.

— Si, mais pas tout de suite.

Il déposa son fusil à portée de main. Il allait monter la garde.

— Mais vas-y, toi.

Elle se blottit contre lui du mieux qu'elle put. Dans cette position, elle le sentait encore plus loin d'elle que lorsqu'il roulait sur le côté en lui tournant le dos, face à la porte pour lui faire un rempart de son corps. Si seulement elle pouvait un jour dormir pelotonnée contre lui, face à face ! Cela faisait partie des rêves encore irréalisables, comme le retour de Cam ou la paix universelle.

— Arrête de réfléchir, murmura Ty.

Elle sourit dans le noir.

— Comment sais-tu que je réfléchis ?

— Je le sens.

— OK. Je plaide coupable !

— Dors, Bree.

— Oui, m'sieur.

Elle vit ses dents briller dans l'obscurité. À peine eut-elle fermé les yeux qu'elle le sentit tressaillir. Sur le coup, elle crut qu'il s'était endormi et qu'il rêvait. Puis elle aperçut des ombres de l'autre côté de la fenêtre.

Le cœur battant, elle s'efforça de comprendre ce qui se passait. Des intrus ? Encore ?

Quatre immenses silhouettes enfoncèrent la porte. Ty fit feu, mais ses balles ne parurent même pas ralentir les hommes. Des exterminateurs !

Ils ne portaient ni insigne ni grade. Bree savait que c'étaient des mercenaires à la cuirasse cybernétique greffée sur le corps, qui se vantaient de pouvoir « exterminer » un humain à mains nues.

D'autres hommes apparurent derrière eux, bien ordinaires ceux-là, parmi lesquels surgit le bras droit d'Ahmed.

Quant au seigneur des pirates, il ne se manifesta pas, mais Cino lança des instructions d'un ton autoritaire, apparemment sûr d'être obéi.

Jamais Bree n'avait ressenti une telle haine, noire, gluante, nuancée de terreur. L'ordure ! Cino les avait trahis – et s'était en outre assuré le concours des exterminateurs ! Sauf miracle, elle pouvait se considérer comme morte.

# Chapitre 4

Une main atterrit sur le crâne de Bree.

— Sous le lit ! ordonna Ty.

— Attends, il me faut mon...

Elle allait dire « grilleur », mais il se trouvait hors de sa portée.

— Non ! cria Ty.

Il la poussa si brutalement qu'elle se cogna et se mit à saigner du nez.

Après avoir vidé son fusil, il s'empara d'un pistolet tandis que Bree cherchait une arme à tâtons, n'importe laquelle.

Ty fit mouche à plusieurs reprises. Les cris de douleur des pirates en témoignaient. En revanche, il ne pouvait pas grand-chose contre les exterminateurs. Ses balles ricochaient sur leurs armures et allaient s'écraser dans le plâtre du mur.

À plat ventre, Bree rampait vers le fond du lit. Tout se passait exactement comme Ty et elle l'avaient prévu : il couvrirait sa fuite. Elle représentait trop de choses pour trop de gens. Ils en avaient discuté des dizaines de fois et, bien que cela aille à l'encontre de tout ce qu'elle avait appris, elle savait qu'il avait raison. Et puis, son entraînement de SEAL l'aiderait à se tirer seul de ce mauvais pas. Il n'était pas du genre à fuir, alors qu'elle y était forcée par les circonstances.

Tu as intérêt à réussir, Ty, parce que, chaque fois qu'on en a parlé, j'étais censée avoir au moins une arme ! En outre, ils n'avaient pas compté avec la présence des exterminateurs, la pire des menaces.

Elle tendit la main vers sa ceinture, qui gisait encore là où elle l'avait laissée, et allait s'en emparer lorsqu'un pied puissant l'expédia à l'autre bout de la pièce. Puis le mercenaire écarta la jeune femme de son chemin avec autant de ménagements que s'il s'était agi d'un tas de poussière.

Étourdie par le choc, elle ne ressentit pas tout de suite la douleur, mais celle-ci surgit soudain avec une telle violence qu'elle crut s'évanouir. La lourde botte de son agresseur lui avait écrasé le poignet. À présent, la fracture multiple provoquait en elle des explosions de douleur qui commencèrent par annihiler toute autre sensation, puis, au contraire, en vinrent à exacerber sa lucidité.

La noire cuirasse cybernétique des exterminateurs en faisait des êtres mi-hommes, mi-robots. Ils se moquaient de la souffrance qu'ils pouvaient infliger. Qui avait envoyé ces brutes à leurs trousses ?

Dehors, la tempête faisait rage, bombardant les fenêtres d'une pluie frénétique qui pénétrait à travers les vitres brisées. En voulant se redresser, Bree dérapa sur le sol glissant et tomba presque par hasard sur son poignard. Elle ne sentait plus sa main droite, violette et gonflée, mais la gauche fonctionnait.

Aussi discrètement que possible, elle entreprit ensuite d'escalader la fenêtre. Une fois dehors, elle courrait alerter Ahmed – s'il était toujours vivant – et les hommes qui lui étaient restés fidèles.

Elle jeta un dernier coup d'œil en direction de Ty, qui se battait maintenant en tenant son fusil par le canon, comme une matraque. Il ne résisterait pas longtemps aux quatre exterminateurs qui se précipitaient sur lui. En voyant un pirate l'attaquer par-derrière avec une barre de fer, Bree ne prit pas le temps de réfléchir et lui envoya son poignard entre les côtes.

Avec un cri de douleur, l'homme tomba à la renverse. Des pieds impatients vinrent aussitôt patauger dans la flaque de sang qui s'était formée autour de lui. Un exterminateur attrapa Bree par les cheveux et la poussa en avant. En voulant amortir sa chute de ses bras, elle laissa échapper un hurlement.

— Bree !

Ty tourna vers elle un visage horrifié, mais il n'eut pas le temps de réagir que deux assaillants sejetaient sur lui. À peine était-il parvenu à se débarrasser du premier d'un coup de pied que la haute silhouette d'un exterminateur l'envoya valser en arrière. Il atterrit brutalement sur le sol et ne bougea plus.

— Non !

Bree voulut se précipiter vers lui, mais deux mains de fer l'en empêchèrent.

Ty fixait sur elle un regard sans expression ; du sang coulait de sa bouche ouverte. Ses paupières se fermèrent lourdement. Les promesses qu'ils s'étaient faites cette nuit, toutes ces merveilles qu'ils venaient de se souhaiter, s'évanouirent devant elle comme autant d'étoiles filantes. Il frémît, et son corps se relâcha soudain.

— Ty, murmura-t-elle d'une voix désespérée.

Il la laissait seule avec cette troupe d'hommes enragés. Qu'allaien-t-ils lui faire ? La tuer tout de suite ou la violer d'abord ?

Pourtant, aucun d'eux n'effectua de mouvement dans sa direction. Plusieurs pirates soulevèrent le corps inanimé de Ty et l'emportèrent. Une forte odeur de sueur et d'alcool régnait maintenant dans la pièce. Chacun vaquait à ses occupations, presque sans s'occuper d'elle. Au fond, peu importait qui les payait. Ce qui venait d'arriver restait de toute façon la faute de l'UCT. Tous les événements qui les avaient menés à cet instant provenaient de là. Elle avait espéré rencontrer à Raft City cette Voix de la Liberté qui la présentait comme l'emblème de la révolution. À présent que Ty était blessé, peut-être mort, cette révolution devenait sienne.

Désormais, elle s'y impliquerait de toutes ses forces et se battrait le temps qu'il faudrait, même si elle n'entendait plus jamais parler de la Voix de la liberté, de l'ombre ou de quoi que ce soit. Si Ty avait sacrifié sa vie à cette cause, ce ne serait pas en vain.

Deux jambes gainées de noir se plantèrent devant elle.

— Regardez-moi !

L'exterminateur la saisit par les cheveux et lui fit tourner la tête vers Cino.

— Espèce de tordu ! lança-t-elle.

Pour toute réponse, Cino lui décocha une claque qui lui fit voir trente-six chandelles.

Son nez se remit à saigner. Pourtant, elle leva vers lui un regard presque serein, comme si elle venait de passer un cap. Elle n'était pas morte, non, mais elle était devenue autre. En

voyant Ty s'écrouler, quelque chose s'était produit en elle. Elle se sentait sûre d'elle. Forte. Elle était devenue Banzaï Maguire.

Cino détourna les yeux le premier, comme si elle lui faisait peur.

— Allez chercher Elliot. Tout de suite ! ordonna-t-il à ses hommes.

Bree fronça les sourcils. Ce nom n'évoquait rien pour elle.

— Qui est Elliot ?

Cino la dévisagea comme s'il n'arrivait pas à croire qu'elle ait osé lui poser une question.

— Quelqu'un que tout le monde connaît ici !

Autour d'elle retentirent des rires gras.

— La seule chose que vous devez savoir, c'est qu'il a l'intention de vous livrer à l'UCT.

L'UCT. Parfait. C'était justement là qu'elle devait se rendre. Au cœur de la révolution. Ils allaient donc l'y envoyer – vivante. Mais cela signifiait aussi que, quelque part, quelqu'un comptait lui faire subir un sort pire que la mort.

Cino lui décocha un petit sourire satisfait.

— Une pilote abattue. Il en reste une.

Là-dessus, il sortit dans la nuit.

Soudain glacée d'effroi, Bree s'interrogea. *Il en reste une ?* Maintenant qu'ils la tenaient, ils allaient se lancer à la poursuite de Cam.

# Chapitre 5

Des mains démoniaques manipulaient le corps du lieutenant Cameron Tucker. Impitoyablement, elles martelaient et tiraillaient ses muscles et ses os.

— Cameron...

Les démons s'interrompirent un instant. On venait de l'appeler par son nom, mais qui ?

— Maman ?

La voix chevrotante ne pouvait provenir que d'une très vieille femme. Cam n'y avait pas reconnu celle de sa mère, mais elle ne se fiait pas à cette impression.

— Cameron.

— Ici, murmura-t-elle.

*Oui, je suis ici. Je suis vivante.*

Sauf qu'elle n'était pas certaine de le désirer. Les démons avaient repris leur œuvre, s'attaquant cette fois à sa peau, qu'ils déchiraient et arrachaient de leurs ongles. Cam serrait les dents et s'efforçait de ne pas hurler.

Quelqu'un lui secoua la main. Il y avait de l'attendrissement dans ce geste, comme si l'on compatissait à sa souffrance.

— Désolée, je ne suis pas ta mère.

La voix s'approchait et s'éloignait, comme déformée par un vieux haut-parleur.

— Mais je vais m'occuper de toi. Je te le promets.

— Qui...

Impossible de se rappeler qui était cette personne.

La main serra doucement la sienne.

— Je m'appelle Zhurihe.

*Zhurihe.* Mais cela se prononçait Chour-rah-hé. Elle se rappelait, maintenant. C'était la voix qu'elle avait entendue quand le noir avait fait place à un début de lumière, avant qu'elle reprenne conscience, alors qu'elle flottait... flottait dans

le néant, jusqu'à ce qu'une douleur incroyable la fasse échouer sur le rivage. *Si c'est ce qu'on ressent à la naissance, je suis contente d'avoir oublié la première fois.*

Elle commit l'erreur d'essayer de se retourner dans le lit. Des aiguilles se plantèrent dans son corps à travers la paillasse, se joignant aux démons qui la piétinaient sans relâche avec leurs petits sabots pointus. Elle se força à soulever les paupières.

— Foin... balbutia-t-elle.

— Zhurihe, corrigea patiemment la fille.

*Non. Foin.* C'était bien ce qu'elle avait voulu dire. Où se trouvait-elle pour être entourée de foin ? Au-dessus de sa tête, de hautes brindilles la protégeaient des rayons de soleil qui traversaient les parois du tipi. Ou plutôt de la yourte, ainsi que l'avait mentionné Zhurihe. Elle avait tant de questions à poser !

— Dites-moi... bredouilla Cam. Dites-moi ce qui s'est passé.

Elle avait encore envie de l'entendre. Peut-être, cette fois, comprendrait-elle ; peut-être, cette fois, les larmes ne viendraient-elles pas noyer les explications de Zhurihe.

— Nous sommes en 2176, commença la jeune fille. Le monde a bien changé...

Cam referma les yeux, en s'efforçant d'assimiler l'information.

— Une guerre nucléaire a détruit tout ce que tu connaissais. Cela remonte à cinquante ans. Il n'existe plus de communications modernes, plus d'électronique. Plus de voyages motorisés.

— Et l'Amérique ?

— Tout a disparu. Il n'y a plus d'Amérique, plus d'Europe, plus d'Asie. Rien que le pays où nous sommes, la Mongolie. Tu vis avec nous dans une ferme — une coopérative, une ferme collective. Les gens qui habitent ici constituent ma famille, bien que nous ne soyons pas du même sang. Nous cultivons beaucoup de choses, nous élevons du bétail et nous entretenons les lieux saints où les pèlerins viennent se recueillir et s'immerger dans la source chaude. Tu participeras aux travaux dès que tu iras mieux. Ta famille est ici, désormais...

*Ta famille est ici, désormais.*

Zhurihe lui avait mille fois répété cette histoire. Que plus rien n'existaient. Qu'elle n'avait nulle part où aller. Si elle en avait été capable, Cam aurait hurlé. Si elle avait pu serrer les poings sans se tordre de douleur, elle l'aurait fait. Mais elle ne parvenait qu'à fermer les yeux pour ravalier ses larmes, pour endiguer la souffrance, l'angoisse qui l'habitait. La Mongolie... Que c'était loin de la Corée ! Comment était-elle parvenue jusqu'ici ? Et pourquoi seule ? Bree, *qu'est-ce qui t'est arrivé* ?

Sa gorge se serra. La dernière fois qu'elle avait entendu parler Bree, c'était sur leur radio de bord, juste avant que son avion ne soit abattu. Ensuite, Cam avait été capturée. Et son ravisseur s'était servi de sa radio pour attirer Bree dans un piège, devant une Cam horrifiée et bâillonnée. Toutes deux avaient été emmenées dans un laboratoire souterrain, ligotées et droguées. Ensuite, elle s'était réveillée dans cet univers de tourment et d'incohérence.

À grand-peine, elle parvint à articuler quelques mots :

— ... dois... trouver... autre pilote.

Ensuite, Bree saurait quoi faire.

La réponse arriva, sèche et précise :

— Non. Il y a des bandits. Dangereux. Ils hantent les régions moins civilisées du reste du monde. Ici, dans notre petite ferme, nous sommes tranquilles, à l'abri des radiations.

*Tranquilles...*

*À l'abri...*

Un coq chantait. Cam ouvrit un œil, puis l'autre, cligna des paupières sous le toit en cône, noir de suie, qui s'élevait au-dessus de sa couche. Il lui fallait toujours un certain temps pour émerger des rêves de sa difficile convalescence.

Éreintée comme une grand-mère de quatre-vingt-dix ans, elle se retourna. Seigneur, qu'elle avait mal ! Tout son corps la faisait souffrir. Ses os, ses muscles... jusqu'à ses cils qui la martyrisaient. Si elle l'avait pu, elle aurait accusé sa paillasse de tous ses maux, mais ç'aurait été trop facile.

Le plus dur, désormais, c'étaient les premiers pas hors du lit. Ensuite, les choses s'amélioraient. À force d'exercice, elle parvenait à surmonter le plus gros de ses difficultés, mais, la nuit, les douleurs revenaient avec le sommeil.

Le lit craquait sous ses mouvements, dégageant des nuages de poussière qui la faisaient éternuer. Le foin. C'était la première odeur qu'elle avait identifiée à son réveil, douceâtre, entêtante. Il y en avait partout dans cette yourte. Il protégeait les humains et nourrissait les chevaux, mais démangeait la peau et s'emmêlait dans les cheveux.

*Le jour où je ne sentirai plus un brin de paille, je serai la femme la plus heureuse du monde.*

D'autres coqs s'étaient mis à chanter. L'arrivée de l'aube marquait l'heure de sa première tâche : la traite des chèvres.

Elle qui, autrefois, se plaignait des *briefings* trop matinaux... Au moins, ici, elle n'avait pas besoin de faire preuve d'une grande concentration pour tirer sur le pis des biquettes. Elle en arrivait à se rendormir virtuellement tout en accomplissant sa besogne – ce qui lui pendait au nez ce matin. Son corps protestait encore après les exercices de la veille. Elle aurait de la chance si elle parvenait à effectuer quelques pas. Les gens qui l'hébergeaient ne connaissaient pas grand-chose en matière de rééducation. Mais Cam savait que si elle voulait guérir, elle devait se forcer à endurer cette torture quotidienne appelée exercice. Elle regarda ses mains : écorchées, gercées, gonflées à force de servir d'amortisseurs à ses fréquentes chutes. Ces mains qui avaient autrefois si habilement manié le manche d'un F-16. Ces mains qui, aujourd'hui, trayaient des chèvres. Que feraient-elles, ces mains, dans cinq ans ? Dix ans ? Cinquante ans ? Les gens vivaient-ils encore aussi longtemps ? Le désiraient-ils seulement ?

Autrefois, ses projets s'étendaient devant elle comme un boulevard bien ordonné. Alors, elle savait exactement où elle allait et comment s'y rendre ; il lui suffisait de suivre sa route. Maintenant, elle ne pouvait guère voir plus loin que le bout de son nez. Et elle avait horreur de naviguer à vue.

— Bon, se dit-elle à mi-voix en forçant son accent du Sud. Pour le moment, c'est pas grave, mam'zelle Scarlet.

Ses compagnons d'escadron lui avaient donné pour pseudonyme le nom de l'héroïne *d'Autant en emporte le vent*. Sans doute parce qu'elle venait elle aussi de Géorgie.

Un aller simple pour l'enfer – voilà ce qu'elle avait récolté le jour où ce missile avait explosé son F-16. Elle était passée directement de la fuite à travers l'épaisse forêt de Corée du Nord à ce *no man's land* post-apocalyptique. Entre les deux flottaient les eaux noires de souvenirs aussi imprécis qu'inutiles.

— Ça se voit quand tu penses au passé.

Cam se retourna. Une jolie fille de dix-sept ans lui souriait du lit voisin.

— Zhurihe ! Quand est-ce que tu es rentrée ?

— Il y a quelques heures, répondit sa voisine en éternuant.

— Encore tes allergies ? fit Cam.

— Oui, ça me prend chaque fois que je me rends dans certains endroits.

Cam préféra ne pas lui demander quels étaient ces « endroits », ni ce qu'elle y avait fait. La jeune fille disparaissait ainsi, de temps en temps, sans crier gare. Une fois, son absence avait duré plusieurs semaines.

C'était une charmante adolescente au visage poupin encadré de nattes noires qui lui donnaient l'air encore plus jeune qu'elle ne l'était. Sans trop savoir pourquoi, Cam était persuadée qu'elle lui cachait bien des choses. Zhurihe prétendait l'avoir découverte au cours d'une cueillette de champignons, enterrée sous une couche de permafrost, bien au chaud dans son caisson high-tech.

Mais Zhurihe représentait pour elle un point d'ancrage émotionnel dans un monde qu'elle ne reconnaissait plus. Elle portait un nom mongol signifiant « cœur », ce qui allait bien à cette jeune fille qui remplissait tout à la fois les rôles de guide, de mentor et d'épaule sur laquelle pleurer. Chose étrange, Zhurihe parlait très bien anglais, ce qui était le cas, d'après elle, de tous les habitants de Mongolie. Elle disait qu'un roi, autrefois, avait réuni toute l'Asie sous un même drapeau et une même langue. Mais pourquoi l'anglais ? En Asie ? Difficile de croire qu'une personne ait jamais possédé un tel pouvoir, un tel charisme. Sans doute le monde moderne était-il incapable de produire des dirigeants de cette envergure. Dommage qu'un tel homme soit mort. Ainsi que ses successeurs.

Cam lui tendit la main.

— Contente de te revoir. Tu me manquais et, tu as raison, je pensais au passé. À Bree, pour être exacte.

— Ce n'était sûrement pas une aussi bonne amie que moi !

Cam sourit en regardant la voûte de paille et de bois. Parfois, Zhurihe semblait réagir comme une enfant. Pourtant, elle était dotée d'une vive intelligence, elle le lui avait prouvé. Décidément, elle était étonnante.

— On venait de milieux totalement opposés. Mais ça ne comptait pas. Bree était la sœur dont j'avais toujours rêvé.

— Tu avais cinq frères.

— Cinq frères aînés qui me surprotégeaient. Dire qu'ils sont tous morts aujourd'hui, qu'ils ne reviendront jamais ! Je le sais, je l'ai accepté. Mais en ce qui concerne Bree... elle est peut-être encore vivante, tu comprends ? C'est la seule qui pourrait m'avoir suivie dans le futur. Il faut que je découvre ce qu'elle est devenue.

Zhurihe secoua la tête.

— Il ne faut pas quitter la vallée, c'est trop dangereux.

— Toute ma vie, les gens m'ont conseillé d'abandonner. J'ai l'habitude.

— Écoute-moi, Cam. N'essaie pas de sortir, tu n'irais pas loin. Tu ne pourrais même pas franchir ces montagnes.

C'était toujours la même histoire. Zhurihe la sous-estimait. Comme tout le monde. Même lorsqu'elle portait sa combinaison de pilote et ses bottes de combat, un 45 sanglé sur sa cuisse et un couteau à cran d'arrêt dans sa poche, elle savait que les gens ne la jugeaient qu'à son allure de blonde jeune fille de bonne famille. Personne ne l'avait prise au sérieux quand elle s'était inscrite à l'école de l'Air ; pourtant, elle en était sortie avec les honneurs, major de sa promotion. Son entourage n'avait pas montré sa surprise parce que c'étaient des gens bien élevés, mais elle savait parfaitement ce qu'ils pensaient. Elle le lisait sur leurs visages. Ce qui n'en rendait ses victoires que plus douces. Contre toute attente, elle avait été l'une des rares femmes acceptées dans l'escadrille de l'Euro-OTAN, à la base Sheppard du Texas. Mais elle avait eu beau franchir toutes les étapes, devenir pilote de chasse, il y en avait encore eu pour douter d'elle. À croire que, lorsqu'on était une grande blonde aux belles

manières, on ne pouvait pas se battre. Seule Bree Maguire avait toujours cru en elle. Quand Cam avait été affectée en Corée, la célèbre Banzaï, après l'avoir emmenée dans une première mission, avait déclaré le soir même, au mess des officiers :

— Si John Glenn avait eu un enfant avec Scarlett O'Hara, ç'aurait été Cam.

Jamais on ne lui avait fait plus beau compliment.

Les coqs chantaient à tue-tête. Au loin, les cloches du bétail tintaien dans le calme du matin. Cam s'assit sur son lit.

— Assez traîné ! J'entends les chèvres qui m'appellent.

Elle attrapa une béquille appuyée au mur et s'en servit pour se lever. Le sol était glacé sous ses pieds nus.

— Tu veux que je te prépare ton petit déjeuner ?

Zhurihe secoua la tête. Elle n'avait jamais faim quand elle rentrait de voyage.

— Que dirais-tu si j'emménais les chèvres au pâturage aujourd'hui ? Ça te permettrait de dormir un peu plus.

— Tu ferais ça, Cam ? Je te le rendrai au centuple !

— Dis-moi seulement que tu resteras un peu plus longtemps ici, cette fois.

Zhurihe demeura évasive.

— J'aimerais bien.

Sa réponse volontairement vague attrista Cam plus qu'elle ne l'agaça. Elle appréciait la compagnie de Zhurihe. Elle avait si peu de choses auxquelles se raccrocher !

La jeune fille remonta sa couverture par-dessus sa tête et disparut à sa vue ; seuls des éternuements étouffés révélaient encore sa présence. Cam regrettait de ne pouvoir rester au lit elle aussi, mais ces dames l'attendaient, le pis gonflé à en éclater.

Le premier défi de la journée consistait à ne pas trébucher dans le trou creusé à même la terre qui servait de latrines. Ensuite, Cam se lava le visage, se brossa les dents, puis tressa ses cheveux blonds. Elle se regarda un instant dans la glace. Cette coiffure ne la rajeunissait pas autant que Zhurihe, bien qu'elle n'ait que vingt-cinq ans. Son regard hanté était celui d'une vieille femme. Elle avait tant pleuré la perte de son entourage, de sa vraie vie...

Mieux valait s'habiller au plus vite. Elle enfila ses vêtements de laine aux couleurs vives et ses bottes de cuir fourrées de poils de yak, puis se prépara une tartine de pain et de fromage qu'elle avala debout dans la cuisine. Les muscles de ses jambes étaient si raides qu'elle craignait de ne plus pouvoir se relever si elle s'asseyait.

Elle s'essuyait les mains quand elle entendit un bruit étrange au-dehors, déformé par la distance, comme s'il provenait de très loin. En pleine ville, elle ne l'aurait pas remarqué et il ne l'aurait pas réveillée si elle avait été en train de dormir, mais, dans la tranquillité de la campagne, il se détachait nettement.

Oubliant soudain ses douleurs, Cam se précipita vers la porte, le cœur battant. Elle connaissait ce bruit !

Elle ouvrit le battant, et l'air froid et sec lui gifla le visage. Le ciel était gris acier. Pourtant, elle savait ce qui se cachait derrière ces nuages : un avion. Bientôt, elle aperçut sa silhouette brillante entre deux cumulus.

Elle se mit à sauter sur place.

— Ô mon Dieu ! Oh, oui !

Quelque part, quelqu'un maîtrisait encore cette technologie !

Brusquement, elle se mit à courir et passa en trébuchant et en riant devant l'enclos des animaux et les tas de fumier, sous les yeux perplexes de quelques paysans qui partaient aux champs. Là-haut volaient d'autres pilotes, là-haut venait d'apparaître une lueur d'espoir.

C'était la première fois qu'elle riait de bon cœur depuis son atterrissage forcé en 2176.

Soudain, elle sentit une couverture de laine s'abattre sur sa tête dans un claquement tandis que le sol bondissait vers elle. Elle tenta de se rattraper sur ce bras mince qu'elle s'était déjà foulé une fois durant son interminable convalescence. Elle se tordit la cheville et une onde de douleur lui monta jusqu'au genou ; cependant, elle parvint à se retourner pour atterrir sur le dos dans une flaque de boue, ce qui lui permit de ne pas se blesser la jambe. À l'aveuglette, elle saisit le pied de son assaillant et entendit un soupir étouffé.

— Aïe ! Cam, arrête !

— Zhurihe ?

Elle tenta de se débarrasser de la couverture, mais la jeune fille la maintenait fermement sur sa tête.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? J'étouffe là-dessous.

Zhurihe finit par lui dégager le visage, mais resta assise sur elle, lui bloquant les hanches.

— À quoi joues-tu ? marmonna Cam. Je n'aime pas ça.

La tête levée vers le ciel, la jeune fille ne l'écoutait pas.

Cam n'entendait plus le ronronnement de l'avion. Elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se laisser submerger par le découragement.

— Tu as entendu, Zhurihe ? C'était un avion. Un avion !

La jeune fille posa sur elle son regard sombre.

— Tu as couru dehors pour le voir.

— Évidemment ! s'étonna Cam. Tu as l'air affolée, pourquoi ?

— Parce que tu ne sais rien, marmonna Zhurihe en l'enveloppant dans la couverture.

Pour une si petite personne, elle possédait une force étonnante.

— Si tu le vois, c'est qu'ils te voient aussi. Il ne faut pas qu'ils te voient. Jamais ! C'est pour ça que je t'ai dit de toujours porter un voile quand tu sortais.

Grinçant des dents, Cam lui prit les mains.

— Je croyais que c'était une coutume locale.

— C'était pour ta protection ! Pour te garder à l'abri, ici.

Son expression de peur s'intensifia. Son appréhension devenait contagieuse. Bien que Cam ne comprenne pas la menace, Zhurihe semblait éprouver une authentique frayeur.

— Zhurihe, comment m'as-tu trouvée ? Tu ne m'aurais pas récupérée auprès de quelqu'un d'autre ?

Cette fois, la jeune fille détourna les yeux.

— Je te l'ai déjà dit.

— Dis-le-moi encore.

C'était loin d'ici, au nord, dans un endroit isolé que peu de gens connaissent.

— Tu cueillais des champignons et tu es tombée sur mon caisson.

Elle avait de plus en plus de mal à le croire. D'autant qu'elle venait de voir un avion. Et si cette histoire n'était qu'une

invention ? Que fallait-il alors penser du reste ? La guerre nucléaire ? L'absence de technologie ?

— Tu as demandé de l'aide à ta famille, et vous m'avez amenée ici sur un char à bœufs.

— Oui. Promets-moi que tu ne les suivras jamais s'ils viennent te chercher. Promets-le-moi !

Apparemment, la jeune fille n'avait qu'une idée en tête.

— Si qui vient me chercher ?

— N'importe qui !

— Tu ne pourrais pas être un peu plus précise ?

— Les cavaliers-flèches de l'empereur.

L'empereur, ce cruel seigneur de la guerre qui tenait le pays d'une main de fer. Ce monstre qui, selon Zhurihe, dévorait les paysans tout crus et se taillait des manteaux dans leur peau séchée. Un mélange de Dracula et de Gengis Khan, à l'entendre – encore que, étant donné que ni lui ni ses sbires n'avaient jamais mis les pieds dans cette région reculée, Cam ne l'ait jamais vraiment considéré comme une réelle menace.

— Il possède un avion, Zhurihe. Tu sais ce que c'est ? Il dispose d'ordinateurs, ce qui signifie...

Voilà qui donnait le tournis. Cet empereur paraissait soudain des plus intéressants à Cam, malgré ses goûts déplorables en matière de nourriture et d'habillement.

Cependant, Zhurihe ne partageait pas son enthousiasme.

— Promets-le-moi, je t'en prie !

— C'est bon. Je ne partirai pas avec lui.

— Les cavaliers-flèches !

— Je promets de ne pas partir avec eux. Qu'est-ce que c'est que ces cavaliers-flèches, au fait ?

— Les chasseurs de primes de l'empereur. Si tu les rencontres, tu les reconnaîtras tout de suite. Ils ne portent que du noir. Même leurs chevaux sont noirs.

Rien de très réjouissant, en effet.

— S'ils viennent ici, tu dois courir aux sources chaudes. Tu m'entends ?

— Courir. Sources. Se cacher. Compris.

La jeune fille se redressa et leva de nouveau les yeux vers le ciel.

— Il va falloir que je reparte.

— Quoi ? Mais tu viens juste de rentrer !

Cam s'assit lentement, les articulations douloureuses, et attendit que passe le spasme qui secouait son dos en capilotade.

— Je croyais que tu ne devais pas repartir tout de suite.

Zhurihe avait déjà repris la direction de la ferme, ses longues nattes tressautant sur ses épaules.

Cam la suivit des yeux avec angoisse. Ce monde qu'elle commençait tout juste à comprendre venait d'opérer un virage à cent quatre-vingts degrés.

# Chapitre 6

La berline noire du général Armstrong s'arrêta devant l'entrée arrière de la Maison-Blanche. Pendant un instant, le chauffeur et son passager restèrent silencieux, jusqu'à ce que le sergent croie bon d'ouvrir enfin la bouche.

— Dur trajet, mon général.

— Comme vous dites, Merrick. Vous n'êtes pas blessée ?

— Non, mon général.

Elle avait répondu un peu trop vite. Par fierté, sans aucun doute. Les femmes du contingent voulaient jouer les invincibles.

— Et vous, mon général ?

— Il en faudrait davantage pour abattre un vieux soldat comme moi, sergent.

Après avoir remis sa casquette, le général Armstrong descendit de voiture et put constater les dégâts causés par les insurgés. Une traînée de peinture orange fluo encore humide éclaboussa ses chaussures noires lorsqu'il ouvrit la portière. Il s'enveloppa dans son imperméable et contourna l'avant du véhicule. Dans la lumière oblique de cette fin d'après-midi, les coquilles d'œufs écrasées sur le capot ressemblaient à des confettis dorés ; les pierres avaient un peu entamé la carrosserie, mais pas autant que le corps qui avait rebondi sur le pare-chocs, projetant au passage quelques gouttes de sang à peine perceptibles parmi les innombrables impacts.

À son tour, le chauffeur vint constater les dégâts.

— Je vais téléphoner pour demander un autre véhicule, mon général, déclara-t-elle en s'essuyant le front d'un bras.

— Vous êtes démise de vos fonctions, Merrick.

— Mon général ?

— Désormais, je me déplacerai en hélicoptère.

Sur ces mots, Armstrong saisit l'attaché-case qu'il avait laissé sur le siège arrière. Le pistolet chargé qu'il gardait dans sa poche heurta sa cuisse.

— Puis-je poser une question, mon général ?

Il se rendit soudain compte que Merrick tremblait de tous ses membres. Elle n'avait pourtant pas émis un son après avoir renversé le manifestant — le général tenait à ce que son personnel reste impassible en toutes circonstances.

— Oui, Merrick ?

— Croyez-vous que la situation va empirer ?

Elle semblait inquiète. Pire, épouvantée. Il y avait sans doute de quoi. Le général tourna la tête vers l'est, où l'ancien Washington reposait, à moitié englouti par la mer montée jusque-là. La brise charriaît des effluves salés, ainsi que le murmure lointain des contestataires cantonnés à cinq rues de là.

— Vous entendez, Merrick ?

— Oui, mon général.

— N'oubliez pas ce son, parce que ce sera bientôt un simple souvenir du passé. J'en suis certain, surtout après la nouvelle que j'ai reçue aujourd'hui. Bientôt, très bientôt, tout redeviendra comme avant. Le gouvernement ramènera l'ordre.

— Oui, mon général. Merci, mon général.

Sans rien ajouter, Armstrong prit le chemin du perron, son imperméable de cuir lui battant les talons. Devant le poste de gardiennage, il ouvrit son attaché-case, se soumit aux examens des cellules rétinienques et ADN avant de pénétrer dans le vestibule.

La porte claquait derrière lui. Ses tympans vibrèrent sous l'effet du changement de pression. L'air qu'il respirait maintenant provenait d'une autre source que celui du reste de la Maison-Blanche. Les mains derrière le dos, il regarda un cercle dessiné dans la moquette commencer à se détacher dans un léger sifflement. Il fit un pas en avant, se plaça au centre et se laissa descendre dans les sous-sols menant à la salle de réunion du président Beauchamp.

Il y faisait quelques degrés de trop, au goût du général qui préférait la fraîcheur du Nord, tandis que le président se

complaisait dans l'écœurante chaleur humide de sa région, la Louisiane, aux confins de la Colonie centrale. Une tapisserie de velours recouvrait murs et sièges, ajoutant à cette atmosphère suffocante. Cela sentait le cigare et... le cuir ?

Il fit volte-face et vit un soldat en tenue pare-balles sortir de l'ombre. Le jeune homme portait des bottes neuves, ce qui expliquait l'odeur de cuir.

— Qui êtes-vous ?

— Lieutenant-colonel Christian Bow, Opérations Spéciales au service de la Présidence.

— Bon sang, Aaron ! intervint Beauchamp. Ne lui faites pas peur avec votre sourire méprisant.

Armstrong tourna les yeux vers le président. Beauchamp était assis derrière son énorme bureau, les mains jointes.

— Mieux vaut prévenir que guérir, vous le savez très bien, Aaron.

— Votre arme, mon général ! demanda Bow en tendant une main gantée vers lui. S'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui se passe ? grommela Armstrong.

— Nous sommes toujours en état d'urgence. Je ne prends aucun risque, même avec mes associés les plus fidèles.

— Alors, me voici bombardé « associé » ? C'est le nouveau terme politiquement correct pour chef d'état-major ? C'est d'un comique !

Le général tendit son arme à Bow, qui la prit, salua et sortit, emportant dans les profondeurs de la Maison-Blanche une arme de famille transmise de génération en génération.

Une tension palpable régnait dans la petite salle. Les deux hommes étaient sur le qui-vive.

— Me soupçonneriez-vous de comploter contre vous, Julius ?

— Ne faites pas cette tête, Aaron. Par les temps qui courent, ma tâche la plus difficile consiste à maintenir l'intégrité de l'UCT. Au risque d'insulter mes plus loyaux amis. Surtout lorsqu'ils me rendent une visite inattendue.

Armstrong ne lui fit pas le plaisir d'acquiescer.

— Nous la tenons, annonça-t-il simplement.

Pour toute réaction, Beauchamp s'éventa d'une main. Il fallait être un politicien consommé pour manœuvrer l'UCT depuis si longtemps contre vents et marées.

— Banzaï Maguire arrêtée !

Il serra ses gros poings, comme s'il ne rêvait que de la battre personnellement.

— Félicitations, général.

— Elle est en route pour Fort Powell. Elle devrait y arriver vers 19 h 30.

Beauchamp s'écarta de son bureau.

— Bien. Tout sera bientôt fini ; ce terrible épisode de notre histoire ne sera plus qu'un souvenir. Il faudra la faire juger au plus vite.

— Dès que j'aurai obtenu d'elle les informations qu'elle pourra me donner.

— Un interrogatoire...

— Oui. Par tous les moyens. Ce sont les ordres que je vais communiquer aux responsables.

Le président fronça les sourcils.

— Ça vous chiffonne ? demanda Armstrong. Je croyais que vous vouliez son cœur sur un plateau. On ne la tuera pas sans l'avoir jugée, ce sera précisé noir sur blanc dans mes ordres.

— Je ne demande qu'à la voir exécutée, rassurez-vous. Mais attention à ne pas en faire une martyre. Elle est déjà devenue une légende, cela suffit...

— Certes. Néanmoins, elle est plus dangereuse vivante que morte. Tant qu'on ne se sera pas débarrassé d'elle, les rebelles garderont l'espoir de réussir. Elle offre un lien avec le passé, un passé sans l'Union des Colonies de la Terre. Il faut rompre ce lien au plus vite.

— Il ne suffit pas de l'arrêter, ni de la faire taire, général. La seule solution, c'est l'exécution pour haute trahison.

— Après qu'un tribunal militaire l'aura jugée, bien entendu.

— Bien entendu.

Les deux hommes sourirent.

— Ce qui m'ennuie, reprit Beauchamp, c'est cette seconde pilote qui nous échappe encore. Nous savons bien qu'elles ont été abattues toutes les deux ensemble. Les archives

mentionnent des témoins qui les auraient vues se faire capturer par le même individu, mort sans doute au cours de la destruction de son laboratoire souterrain pendant la guerre. Si l'une des pilotes s'y trouvait, l'autre devait y être aussi. Pourtant, nous ne l'avons toujours pas découverte.

— Ça viendra. Pas de nouvelles de notre homme au palais royal ?

— Hong ? Non, le ministre n'a encore rien pour moi. Alors, attendons. Kyber n'a pas intérêt à nous cacher la pilote. Il croit toujours faire mieux que les autres. Ça pourrait finir par une guerre.

— Mieux vaut ne pas nous lancer dans une nouvelle campagne tant que nous n'aurons pas stabilisé la situation dans notre propre pays. En attendant, laissons les agitateurs continuer le travail à notre place en Asie et dans le reste du monde.

Beauchamp prit un cigare, en coupa la tête d'un coup de dents et la recracha par terre.

— À cause de ce sauvage, je passe pour un imbécile.

— Et moi donc !

Beauchamp haussa les sourcils.

— Et votre fils, comment va-t-il ?

— Très franchement, je m'attendais à le voir rentrer dans un cercueil. On dirait qu'il a plus de vies qu'un chat.

— C'est ce que je me suis laissé dire.

Les deux hommes se dévisagèrent un instant. Aucun d'eux n'avait envie d'évoquer l'incident au cours duquel un agent infiltré avait trouvé la mort en tentant de tirer une balle dans la tête de Banzaï Maguire après avoir manqué Ty de peu. Armstrong serrait les poings dans ses poches, à l'abri des regards.

Il lui fallut exercer un grand effort sur lui-même pour ne laisser transparaître sa colère qu'à travers ses paroles :

— Je trouverai la deuxième pilote et je l'amènerai ici.

Le cigare entre les lèvres, Beauchamp répondit :

— Et si c'est Kyber qui détient Cameron Tucker ?

— Si le prince charmant n'a pas réussi à garder la première, comment voulez-vous qu'il retienne la seconde ?

Le sourire du président s'épanouit derrière un nuage de fumée.

— Certes, général, certes.

# Chapitre 7

— Votre Altesse, le pilote a été localisé.

Le prince Kyber, souverain de l'empire han, leva les yeux de la jolie manucure occupée à lui laver les pieds dans une bassine d'eau parfumée. Nikolaï Kaboul, le chef de la sécurité, lui parut un rien excité. Voilà qui ne ressemblait pas à l'homme impassible qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance et pour qui il avait toujours éprouvé une franche amitié.

— Parfait, Niko. Voilà une bonne nouvelle. Je lirai le rapport demain matin à la réunion.

Le saphir qui ornait le fez de l'homme scintilla dans la pénombre de la pièce.

— Ton silence me laisse entendre que je ne t'ai pas donné la réponse que tu attendais, Niko.

— Je croyais que vous seriez... plus étonné.

— Je suis content que cette histoire soit terminée.

Nikolaï serra les dents.

— Bien entendu, j'étais furieux d'avoir perdu un pilote de chasse dans une collision due à une erreur humaine, surtout au-dessus de l'Himalaya. Je savais qu'il serait difficile de le retrouver, mais pas impossible. C'est pourquoi j'espérais cette issue. Transmets mes compliments à toute l'équipe. Et dès qu'il sera sur pied, envoie-le-moi, que je lui prodigue quelques conseils d'orientation. Je le vois assez bien devenir balayeur à Macao. Les avions de chasse sont des armes de défense, pas des jouets.

À propos de jouets... Kyber échangea un sourire avec la jolie servante, qui avait entrepris de lui masser le bras et la main. Elle était d'une remarquable habileté.

L'avait-il déjà reçue dans sa chambre ? Il ne s'en souvenait pas. Il se pencha pour l'embrasser. Non, il ne reconnaissait pas le goût de ses lèvres, mais comment en être certain ? Les

femmes se succédaient dans son lit, autant qu'à sa table ou dans sa piscine, depuis que Banzaï s'était éclipsée.

Kyber fit relever la servante et s'aperçut que Nikolaï l'observait toujours d'un œil étincelant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Niko ? Tu m'as l'air sur le point d'exploser.

— Je ne parlais pas du pilote de l'YR-55 abattu. Mais de celui qui nous a échappé. Je ne saurais en dire davantage tant que nous ne serons pas seuls.

Banzaï Maguire !

Le prince Kyber entendit un bruit de chute sur sa droite, suivi de l'éclat d'un verre qui se brisait. Il se rendit compte que, dans sa surprise, il avait fait tomber la servante.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Tu en es sûr ?

Il se mordit les lèvres. Inutile de laisser voir sa colère et encore moins le fol espoir qui le prenait. Banzaï... Elle l'avait assommé avec un grilleur de neurones avant de disparaître avec cet abruti d'Armstrong.

Il se frotta la nuque. Une chance que ses souvenirs de la bagarre se soient effacés. Il se rappelait seulement s'être réveillé au palais avec une violente migraine et la vue trouble, entouré de médecins et d'un Nikolaï inquiet. On lui avait appris que les insurgés avaient pu faire sortir Banzaï du royaume, mais on ignorait où elle s'était rendue. Depuis, elle s'était évanouie dans la nature. Heureusement pour elle, elle n'était pas réapparue en UCT. Elle commettait une grave erreur si, malgré ses conseils, elle se rendait là-bas.

— Allez-vous-en ! ordonna-t-il aux servantes.

Tout à coup, il ne pouvait plus supporter la présence de ces femmes, d'aucune femme.

Dès qu'elles furent parties, il reporta son attention sur son chef de la sécurité.

— Ainsi, tu as retrouvé l'Américaine rebelle. Où se cachait notre Banzaï ?

— Non, Votre Altesse, c'est sa coéquipière qui a été repérée. Le lieutenant Cameron Tucker. Scarlet.

Kyber reprit ses esprits.

— Encore une de ces femmes légendaires venues du passé qui semblent infester les cryptes sous-marines. Quelle plaie !

Nikolaï ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa.

— Quoi, Niko ? D'habitude, tu me dis ce que tu as sur le cœur. Vas-y !

Le chef de la sécurité se raidit, puis lança :

— Je pensais que la nouvelle vous ferait plus plaisir que ça.

— Pourquoi ? Tu voudrais que je revive la malheureuse expérience que j'ai connue avec Banzaï ? Elle a abusé de ma générosité et a fini par me repousser avec quelques remerciements creux. Le prince Kyber du puissant empire han, souverain de toute l'Asie, n'offre pas ses faveurs en vain.

Il cracha de mépris. Il s'en voulait de s'être attaché à cette femme. C'était un signe de faiblesse. Une lamentable erreur. Jamais il n'aurait dû se permettre un tel engouement. Au moins en tirait-il une leçon : il ne commettrait pas deux fois la même erreur.

— Je dispose de quelques photos secrètes que j'aimerais vous montrer dans un endroit plus sûr, Votre Altesse. M. Hong, votre ministre, nous attend dans le salon de la guerre. Comptez-vous vous sécher maintenant ou plus tard ?

Kyber se rendit alors compte que ses pieds trempaient toujours dans la bassine d'eau où flottaient des pétales de rose. D'un geste dégoûté, il la repoussa.

— Pourquoi faut-il toujours que les femmes cherchent à m'écoûter avec leurs parfums sucrés ?

Il était plus grand et plus athlétique que son père et son grand-père. Sa mère prétendait qu'il avait hérité ce trait de sa famille à elle, d'origine écossaise ; à quoi, à l'époque où il avait encore toute sa raison, son père rétorquait que l'ADN en question provenait des khans mongols. Si Kyber estimait que Gengis remontait un peu trop loin pour lui avoir légué quoi que ce soit, il pouvait au moins jurer que ni les chefs de clans écossais ni les guerriers mongols n'auraient aimé le voir s'amollir dans des bains d'eau de rose.

Il alla piquer une tête dans sa piscine pour se débarrasser du parfum. Quelques brasses dans l'onde fraîche lui permirent de remettre de l'ordre dans ses idées. À la fin d'une longueur, il se

hissa sur le rebord à la seule force de ses bras et saisit un peignoir sur un portemanteau accroché au mur de glaces, qu'il traversa – ce n'était qu'un leurre alimenté par des ordinateurs, des milliards de petites machines.

Nikolaï le suivit dans ses appartements et le mur se referma derrière lui tel le lac du Paradis, près de sa résidence du Paektusan, au nord. Kyber préférait ce palais d'été à celui, plus grand, de Pékin. Là, il savourait les senteurs des pins, la solitude des montagnes. Cependant, c'était à Pékin que se tenait le gouvernement, à Pékin que ses sujets comptaient le voir. Tenu de servir son peuple et de perpétuer la lignée qui l'avait placé à la tête du royaume, il estimait normal de faire ce qu'on attendait de lui, ne serait-ce que pour assurer la stabilité, l'avenir de l'empire. C'est pourquoi, tous les automnes, après la fête nationale, il rentrait sagement dans la capitale.

Son chef de la sécurité sur ses talons, Kyber pénétra en coup de vent dans le salon de la guerre. Le décor froid et viril, fait de quartz et de verre, créé selon ses indications, convenait à l'usage qu'il faisait de cette pièce. Des moniteurs couvraient les murs, diffusant des informations venues du monde entier, mais aussi des scènes de l'intérieur du palais ainsi que des jardins, provenant des nombreux ordinateurs dédiés à la sécurité.

— Hong ! lança-t-il.

L'omniprésent ministre des Affaires internes, Horace Hong, le salua. Toutefois, Kyber préférait discuter avec Nikolaï Kaboul. Rares étaient les hommes à qui Kyber faisait vraiment confiance. Et il avait de bonnes raisons pour cela. L'empereur, son père, avait été quasi assassiné en prenant son petit déjeuner et, chaque fois que Kyber voyait le malheureux homme désormais grabataire, cela lui rappelait que la confiance n'avait jamais assuré une longue vie aux monarques.

— Nous avons mis la crypte sens dessus dessous à la recherche de Scarlet, sans jamais rien découvrir. Banzaï ne voulait pas me croire quand je lui disais qu'il ne restait aucune trace de sa coéquipière. Et voilà que celle-ci réapparaît miraculeusement – juste sous notre nez !

— Pas exactement, reprit Nikolaï. Nous l'avons trouvée en Mongolie.

— Tu plaisantes ?

— Je le voudrais bien. Les services secrets l'ont localisée dans le village de Khujirt.

— Khujirt, répéta Kyber en se concentrant. Je connais cet endroit. C'est près des sources.

D'anciennes images se dessinèrent devant ses yeux — ses vacances dans la région. Il s'y était rendu avec sa mère, adepte des bains chauds. Jamais il n'avait oublié cette contrée éloignée de tout, sa fascination devant ces rudes paysages, la taïga et ses conifères, les bouquetins et les lynx qu'il avait aperçus là-bas pour la première fois, et surtout les descendants de tribus nomades séculaires qui élevaient du bétail en bordure de la forêt. Il chérissait le souvenir de ce jour où, échappant à ses gardes du corps, il avait rejoint un berger d'à peu près son âge et avait marché avec lui à travers champs, parmi son troupeau de yaks infestés de puces, à l'odeur pestilentielle, avant que les gardes de l'impératrice ne le retrouvent. Quelques heures durant, il n'avait pas été le prince héritier, mais un garçon comme les autres.

— Ce sont des paysans, reprit-il. Des gens simples, incapables de la ramener à la vie. Ils ne possèdent pas ce genre de technologie.

— Ça semble difficile, en effet, mais pas impossible, et ça peut avoir contribué au fait que sa santé semble encore précaire. D'après nos premières observations, elle se déplace encore souvent avec des béquilles.

— Mais en Mongolie... Comment l'avez-vous su ?

— Par l'intermédiaire de deux cavaliers-flèches.

— Parfait ! Transmets-moi leurs noms, qu'on leur attribue une prime. Non, envoie-les-moi, que je puisse les féliciter en personne. À présent, raconte-moi comment tout ceci s'est passé.

— On parlait d'une femme nouvelle venue dans la région — une femme grièvement blessée. On disait qu'elle était blonde, ce qui a éveillé la curiosité de nos cavaliers-flèches. Ils ont averti les services secrets, et c'est en lisant leurs rapports que j'ai voulu en savoir plus. Nous avons examiné des photos satellites sur une période de plusieurs semaines. Mais ce n'est qu'hier que j'ai eu confirmation de son identité.

— C'est elle, Votre Altesse, assura Hong. Elle ressemble beaucoup aux photos de nos dossiers.

Kyber avait vu ces archives et pu constater de ses yeux que Cameron Tucker n'avait aucun point commun avec Banzaï. En fait, elle tenait davantage de la fleur de serre que de la guerrière.

Raison de plus pour ne pas l'approcher.

Il ouvrit un placard. Comme il allait devoir se montrer bientôt à la foule, il enfila une tenue pare-balles noire, bordée de fourrure. Nikolaï portait exactement la même, ainsi que tous les soldats de sa garde. Une seule chose le différenciait de ses hommes : un brassard couleur platine qu'il arborait au bras droit. Le serpent était le symbole de l'empire han. Hormis cette petite concession, dont il était fier, il s'absténait de tout ornement propre à un souverain. Il laissait les honneurs à sa mère, Corrine, qui adorait se parer et veillait également à ce que son père, l'empereur, soit vêtu avec toute la magnificence due à son rang, bien qu'il soit réfugié depuis des années au fin fond du palais, réduit à l'état de légume.

Kyber boucla sa ceinture.

— Pourquoi n'avons-nous été avertis qu'aujourd'hui de la présence de la deuxième pilote ?

— Intervention extérieure, suggéra Nikolaï. D'autres ont dû l'emmener avant nous.

— Pourquoi n'y avait-il aucune trace de leur passage dans la crypte ?

— Si le cryopod se trouvait dans une partie trop atteinte par les bombardements, il est possible que nos soldats n'en aient rien découvert dans leur hâte à sauver Banzaï. Entre ce premier passage et leur retour, quelqu'un de bien informé a pu s'y introduire – et enlever Scarlet.

— Et l'emmener en Mongolie ? Qui oserait se mêler si effrontément des affaires du royaume ? Niko, dis-moi qui sont ces gens !

— Des paysans...

— C'est ça ! Et moi, je suis Winston Churchill !

— Tout ce que nous savons, pour le moment, c'est qu'ils travaillent dans une ferme collective. C'est assez répandu dans la région. Celle-ci est petite. Seule une dizaine de paysans y

résident en permanence. Les autres vont et viennent. En outre, ils entretiennent des sources d'eau chaude et un temple ouvert à qui s'acquitte de son obole.

Kyber se racla la gorge.

— Payer pour des interventions de l'au-delà ! Si l'argent pouvait amener des réponses divines, je serais moi-même un dieu.

Et son père serait conscient et il entretiendrait de meilleures relations avec son jeune frère, D'ekkar. Et Banzaï dormirait dans son lit, pas dans celui de Tyler Armstrong.

— Jusqu'ici, je n'ai trouvé aucune relation entre eux et les Coureurs de l'Ombre – ni aucune autre organisation rebelle.

Les Coureurs de l'Ombre... Ces radicaux qu'avait rejoints D'ekkar en prison. Ils prônaient la chute de la monarchie, de la tradition, de tout, en fait. Comme ils n'avaient jamais vraiment défini leurs objectifs – à part semer la pagaille –, ils n'étaient jusque-là parvenus qu'à irriter le prince, à peu près comme une écharde pas encore assez remontée à la surface de la peau pour être arrachée. Néanmoins, Kyber n'était pas naïf au point de les ignorer. S'ils s'organisaient mieux, ils pourraient se révéler dangereux.

— Je suis soulagé d'apprendre que les insurgés ne sont pas ouvertement derrière cette histoire, Nikolaï, mais, maintenant que cette femme est presque guérie, pourquoi reste-t-elle dans ce coin paumé ? Tu crois qu'elle veut me fuir ?

S'il avait cru plaisanter, il en fut pour ses frais.

— Il y a des chances, Votre Altesse.

— Elle se cacherait de moi ? s'écria le prince. Quelles fables a racontées Banzaï sur mon compte ? Je l'ai traitée avec toute l'attention due au trésor culturel qu'elle représente. Mieux qu'elle ne le mérite ! Mon seul crime a été de ne pas coucher avec elle alors que ça lui aurait fait le plus grand bien !

— Nous n'avons aucune preuve de communications entre Banzaï et Tucker. Celle-ci a passé un certain temps à Khujirt. Cela me semble peu probable, mais sans doute a-t-elle été tirée de cette crypte avant même qu'Armstrong ne découvre Banzaï.

— Armstrong !

Kyber se versa un café chaud qu'il commença par humer longuement.

— J'aurais dû l'exécuter tant que j'en avais la possibilité ! Hélas, j'ai pris la mauvaise habitude de jouer avec mes proies avant de les tuer. C'est bon pour les chats, pas pour les rois.

Il avala une gorgée de café brûlant.

— Tu disais que tu avais des images, reprit-il. Montre-les-moi.

Nikolaï sortit un ordinateur de sa poche et en déroula l'écran. Kyber s'en empara et regarda les photos une à une tout en buvant son café. Bien que prises de loin, les images étaient très précises. Elles représentaient une femme de haute taille, blonde et mince, souvent coiffée d'un bonnet, se battant avec ses béquilles, l'air farouche.

— Ce sont ces dernières photos qui m'ont décidé, déclara Nikolaï en désignant les clichés en question. Elles ont été prises hier. Comme l'avion d'un de nos équipages devait survoler la région, j'ai demandé quelques gros plans.

Kyber s'arrêta sur un portrait de Scarlet debout sur un chemin, la tête renversée en arrière, les cheveux nattés dans le dos, l'air subjugué par ce qu'elle voyait. Elle semblait tellement ravie qu'il en eut le souffle coupé.

Les femmes l'avaient trop souvent entraîné à commettre des actions qu'il avait regrettées par la suite, mais aucune n'avait jamais réussi à le désarçonner.

Il poussa un soupir et rendit l'ordinateur au chef de la sécurité.

— Je ne veux pas la voir dans les parages. J'ai autre chose à faire que de m'occuper d'elle.

Il se dirigea vers un écran montrant une rue hivernale sous le balcon de sa chambre. Guettant son apparition, la foule en délire bravait une précoce tempête de neige. Son peuple l'aimait, tout comme il avait aimé son père avant lui. Kyber gouvernait d'une main de fer, mais, tels de petits enfants, ses sujets observaient docilement les règles qu'il leur fixait. Ils aimaient être guidés. Grâce à ces règles, ils connaissaient le plus haut niveau d'études, la plus longue espérance de vie et le taux de suicides le plus bas du monde.

— J'ai un empire à diriger.

Il toucha un panneau qui faisait apparaître son image sur l'écran géant au-dessus de la rue. Une acclamation retentit aussitôt.

— Et un peuple à galvaniser !

Il leva la main, et l'acclamation se répercuta à travers toutes les rues du quartier. La voix narquoise du chef de la sécurité retentit derrière lui :

— Et une pilote à ramener dans les murs de ce palais.

Kyber se retourna brusquement.

— Nikolaï, tu fais partie des rares personnes qui aient le droit de m'asticoter. N'en abuse pas.

L'homme répondit d'un léger signe de tête. Le prince soupira. Nikolaï avait raison : le lieutenant Cameron « Scarlet » Tucker allait bien devoir venir dans ce palais. Et lui qui proclamait ne plus vouloir entendre parler des pilotes de légende ! Pourtant, il n'avait pas le choix. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il ne pouvait pas se permettre que d'autres que lui mettent la main sur Scarlet.

— Très bien, marmonna-t-il. Je vais la faire venir dans la capitale, ne serait-ce que pour la protéger des Coureurs de l'Ombre.

— Les Coureurs de l'Ombre ? répéta Nikolaï en frottant sa barbiche. Jusqu'ici, vous ne les considériez pas comme une menace précise.

— Non, en effet. Mais plusieurs facteurs nouveaux m'incitent à changer mon point de vue. La Voix de l'Ombre diffuse ses messages vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans le monde entier, préconisant la démocratie comme remède à tous les maux. Si la révolution aboutit en UCT, les Coureurs de l'Ombre croiront pouvoir en faire autant chez nous, et le sang risque de couler avant qu'ils ne comprennent que c'est impossible. C'est pourquoi je veux la faire venir ici.

Et non par haine envers l'UCT, sentiment qui l'avait amené à vouloir posséder Banzaï. Cette fois, il ôtait tout sentiment personnel de l'équation pour ne plus songer qu'au bien du peuple.

— Je ne laisserai pas les rebelles se servir de Scarlet pour parvenir à leurs fins.

— Et vous la soustrairez à l'UCT par la même occasion, renchérit Nikolaï.

— Parfaitement, fit Kyber, qui souffrait encore de l'humiliation d'avoir vu Banzaï fuir avec Armstrong.

— Je la surveillerai de près, Votre Altesse, assura Hong.

— Nous lui implanterons une cellule-balise pour ne jamais la perdre de vue, ajouta Nikolaï. Cela lui permettra de se déplacer librement dans la ville tout en l'empêchant de partir trop loin.

— Ce ne sera guère plus compliqué que ce que nous faisons déjà avec certains condamnés. Nous n'aurons jamais besoin de nous manifester auprès d'elle.

— Ça tombe bien, marmonna Kyber, parce que je n'en ai pas l'intention.

Nikolaï semblait satisfait du tour que prenait la conversation.

— Et grâce à votre célèbre bienveillance, l'Américaine bénéficiera de soins médicaux de premier ordre et d'une excellente nourriture.

— Et de services religieux pour lesquels aucune obole ne lui sera demandée, grommela Kyber. Je vous avertis, tous les deux : ne me l'envoyez pas. Si elle demande une audience, refusez-la. Aucun dîner privé. Aucune faveur spéciale. Elle vit ici, point final. Vous, le personnel, les serviteurs, vous devrez veiller à son bien-être dans le palais. Quant à moi, je me contenterai d'un rapport hebdomadaire. Pas plus détaillé que pour le ministère, Horace.

— À vos ordres.

— Maintenant, vous pouvez retourner à vos occupations, Hong.

— Certainement.

Le ministre avait l'habitude de voir le prince s'entretenir en privé avec son chef de la sécurité après un événement spécial. Il salua et sortit.

Nikolaï claqua des talons.

— Si vous voulez m'excuser, Votre Altesse, je dois former une équipe pour partir à la recherche de la pilote.

— Inutile. J'ai déjà fait appel à nos meilleurs éléments.

Nikolaï se figea.

— Votre Altesse...

— Je ne connais qu'une équipe capable de remplir cette mission tout en respectant le secret requis.

— Vous ne pensez tout de même pas à ce que je crois que vous...

— Si, bien sûr ! Cette fois, l'équipe, ce sera nous.

— Nous.

— Je ne fais confiance à personne d'autre pour une telle mission. Cameron Tucker ne doit pas tomber entre les mains des rebelles ou de l'UCT. Nous n'avons pas pris assez de précautions avec Banzaï, et tu as vu ce qui s'est passé. Nous serons Kubilaï et Nazim, cavaliers-flèches ou, si tu préfères, chasseurs de primes.

À peine eut-il prononcé ces paroles que Kyber se sentit empli d'une ardeur nouvelle, comme lorsqu'il s'entraînait à l'escrime dès le petit matin, alors que le palais dormait encore. C'était au cours de ces moments paisibles qu'il se sentait en phase avec ses ancêtres guerriers, toute cette lignée fameuse de Hans dont il se considérait comme l'héritier. Leur honneur reposait désormais sur lui seul.

En outre, il commençait à s'ennuyer au palais. Régulièrement, il éprouvait le besoin d'en sortir. Et quelle plus belle excuse que d'aller chercher Scarlet ? Bien qu'il ait eu l'intention de se retirer une fois pour toutes de la vie politique après sa désastreuse escarmouche avec Tyler Armstrong et son démon de père, il devait reconnaître que cette mission lui semblait beaucoup trop attrayante pour être écartée d'un revers de la main. De plus, cela lui donnerait l'occasion de voir ce qui se passait dans les contrées les plus reculées de son vaste empire.

Il s'était déjà rendu à cheval du côté des frontières, mais il y avait beaucoup trop d'années de cela. « Un souverain règne plus justement s'il ne s'isole pas de son peuple », lui avait dit l'empereur autrefois. Voilà sans doute pourquoi il faisait mine d'ignorer que le jeune Kyber et son ami Nikolaï se promenaient souvent déguisés en chasseurs de primes. Depuis qu'il avait pris

les rênes du pouvoir, le prince s'était à plusieurs reprises glissé incognito hors du palais. C'était ainsi qu'il avait appris l'existence des Coureurs de l'Ombre, l'engagement de son frère dans ce groupe et bien d'autres choses des plus utiles. Grâce à ses incursions dans le monde réel, il espérait ne jamais tomber, comme son père, dans un piège qui aurait dû être évité avant sa mise en œuvre. Le jour de cet attentat, Kyber s'était juré de toujours garder une longueur d'avance sur les fauteurs de troubles.

Voilà pourquoi il désirait transférer cette pilote américaine en un lieu où elle deviendrait inoffensive.

— Eh bien, Niko, c'est tout l'effet que ça te fait ? On va s'en charger nous-mêmes, comme au bon vieux temps.

— Vous n'étiez alors que prince. Aujourd'hui, vous êtes empereur.

— Régent seulement. Et puis, je suis plus en sécurité quand je sors déguisé que lorsque je reste à l'intérieur de ce palais. Demande à mon père.

Il ouvrit les portes, avant de se retourner vers le chef de la sécurité.

— Prépare tes bagages, Nikolaï. Nos chevaux nous remercieront de cette occasion que nous leur offrons de détendre leurs pattes. De tels étalons doivent mourir d'ennui à force de tourner dans leurs manèges. Un peu comme nous, n'est-ce pas ?

Nikolaï demeura imperturbable.

— Si les rebelles se cachent effectivement derrière de simples paysans, ils sauront vite qui vous êtes et vous n'échapperez pas aux tentatives d'assassinat.

— Le danger n'est-il pas le piment de la vie ? Ne trouves-tu pas la tienne un peu monotone, ces derniers temps ?

— J'ai trop à faire pour trouver une quelconque monotonie à la vie.

— J'ai honte de t'avoir ainsi surchargé de tâches. Tu mérites une pause. C'est un ordre ! Une mission dans l'arrière-pays devrait te changer les idées.

Nikolaï se racla la gorge, mais Kyber avait surpris une lueur de joie dans son regard.

— Dis-moi, tu as dans les trente-cinq ans, c'est cela ? Cela te fait cinq ans de plus que moi, et pourtant, tu vis déjà comme un vieillard solitaire qui regrette sa jeunesse passée, lorsque nous longions à cheval les confins de l'empire. Tu as autant besoin de ce voyage que moi !

— Il est vrai que je n'oublierai jamais ces moments-là.

— Qui te le demande ? Nous pouvons les revivre tout en remplissant une mission vitale pour la sécurité du pays.

— Absolument vitale, Votre Altesse.

Kyber sourit.

— Je vais avertir Horace. Il saura garder le secret sur notre destination. Ce soir, Niko, nous enfourcherons nos montures. Et nous ramènerons ici notre prise.

Dès lors, Kyber attendit avec impatience la tombée de la nuit. Il entendait déjà grincer les lourds portails de la cité. Il éprouvait un besoin urgent de changer de décor. Avec cette subite décision, il avait enfin l'impression de s'engager sur le bon chemin.

# Chapitre 8

Après le départ de Zhurihe, Cam s'efforça de reprendre le cours de sa vie quotidienne. Elle n'avait presque plus besoin de ses béquilles et réussissait sans trop de mal à accomplir ses tâches, sans oublier sa pénible rééducation. Mais elle pensait toujours à l'avion qu'elle avait aperçu.

Les yaks broutaient parmi les moutons aux épaisses boucles grises, gardés par des berger aux vêtements multicolores. Pour des gens privés des technologies les plus modernes, les habitants de la région semblaient remarquablement robustes et bien nourris. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de rêver de cacahuètes et de Coca ; parfois, elle se rappelait avec émotion les distributeurs automatiques à la sortie du cours de gym.

La première neige de la saison était tombée et avait fondu, laissant la prairie couverte d'herbe brune. Sous ces latitudes, il aurait déjà dû y avoir une couche de plusieurs centimètres. Fallait-il y voir un réchauffement global en plein hiver nucléaire ? Encore un détail qui ne correspondait à rien.

— Cam ! Cam !

Une jeune fille courait dans sa direction, ses nattes bondissant sur ses épaules. Enfin, Zhurihe était de retour ! Sa seule amie au monde. Parfois, Cam ne supportait plus l'incroyable solitude dans laquelle elle se trouvait plongée.

Pourtant, sa joie fit place à l'inquiétude quand elle vit l'angoisse sur le visage de Zhurihe.

— Vite ! cria celle-ci. Il faut t'en aller.

Elle la prit par la main, l'entraîna.

— Va-t'en !

Pour ne pas l'affoler, Cam obtempéra, non sans jeter un coup d'œil vers le ciel. Mais elle ne vit aucun avion.

— On m'a prévenue qu'ils arrivaient, et je les ai vus de mes yeux. Des chevaux. Ils galopent sur la route. Des cavaliers-flèches.

Effectivement, au loin s'élevait un nuage de poussière. Des cavaliers. Les sbires du cruel empereur.

La peur glaça Cam jusqu'au sang. Au cours de ses conversations avec les paysans, elle avait appris que le souverain faisait garder ses frontières à l'ancienne, par des affidés sans merci qui n'hésitaient pas à exécuter ceux qu'ils soupçonnaient de la moindre incartade. Ils avaient la faveur de l'empereur, qui cédait à tous leurs caprices, si bien que nul n'osait leur résister.

Zhurihe n'eut pas besoin d'en dire plus. Cam se mit à courir, et les crampes revinrent aussitôt. Quelques jours auparavant, la torture aurait été telle qu'elle se serait évanouie.

— Je ne peux pas aller plus vite !

— Mais ils arrivent ! Au bord de la nausée, Cam accéléra. Elle n'avait aucune envie de terminer la journée sous la forme d'habits neufs pour l'empereur.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda-t-elle. De la nourriture ? Du bétail ?

— Non. C'est toi qu'ils veulent.

Au sommet d'une colline boisée, le prince Kyber arrêta son cheval pour contempler le village à ses pieds. Sa monture eut un mouvement de recul et souffla par les naseaux un nuage de buée blanc dans l'air froid.

— Là, doucement !

Il contempla la secte dont les membres refusaient toute technologie postérieure au XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne comprenait pas quel plaisir ces gens trouvaient à vivre de la sorte, mais, en tant que prince, il tolérait cette pratique.

Ses sujets pouvaient vivre comme ils l'entendaient tant qu'ils ne se mettaient pas en travers de sa route.

La plupart des ouvriers étaient dehors, dans les champs. Un homme seul se tenait dans une guérite devant le site des sources chaudes. Averti de leur arrivée — le système primitif de

guetteurs n'avait pas son pareil –, il avait dû courir ici pour protéger l'entrée du temple. Kyber n'était pas surpris le moins du monde de trouver ce maigre comité d'accueil.

Il poussa sa monture en avant, Nikolaï chevauchant à côté de lui.

— Bonjour ! lança le chef de la sécurité au gardien.

— Bonjour à vous, cavaliers-flèches !

L'homme jeta un coup d'œil en coin à Kyber.

Celui-ci s'y attendait. Les lentilles qui masquaient la couleur de ses iris devaient passer inaperçues, mais sûrement pas le tatouage alambiqué qui recouvrait tout le bas de son visage. Les pigments qui coloraient la pellicule cellulaire n'étaient autres que des nano-ordinateurs qu'il pouvait éteindre à tout moment. Pour parachever son déguisement, il avait dénoué son catogan, et ses épais cheveux noirs flottaient sur ses épaules. Il se sentait tellement bien dans la peau de Kubilaï, cavalier-flèche, qu'il lui arrivait de se demander si ce personnage ne se rapprochait pas davantage de ce qu'il était que celui de souverain soi-disant civilisé. Cela n'était pas impossible, vu le nombre de barbares, tant de souche européenne qu'asiatique, que comptait son arbre généalogique.

— Nous voudrions faire la visite, annonça Nikolaï.

Le gardien ne dit rien, mais ne put dissimuler son anxiété. Il leur cachait quelque chose. Malheureusement pour lui, Kyber connaissait son petit secret.

— Vous pouvez abreuver vos chevaux ici, déclara l'homme.

Comme il se devait dans un pays de steppes et de cavaliers, il ne put s'empêcher d'admirer les magnifiques étalons.

— Belles bêtes !

— Tu les touches et je te transperce la poitrine, fit Kyber d'un ton menaçant.

Lui, c'était le méchant. Nikolaï jouait le gentil. Classique.

Le gardien déglutit, contempla les armes des deux visiteurs, leur cuirasse, leurs bottes.

— Nous ne sommes pas des voleurs de chevaux ! plaida-t-il.

— Et qu'est-ce que vous volez alors ?

— Nous...

Kyber l'attrapa par le col.

— Ne me dis pas que vous êtes innocents !

Nikolaï s'approcha.

— Il ne sait peut-être rien, Kubilai.

Kyber n'avait aucun mal à simuler la colère. En fait, il écumait à l'idée que ces gens préfèrent s'allier aux rebelles plutôt que de soutenir un empire qui avait déversé d'innombrables largesses sur la région. Leur duplicité, leur mépris effronté de la sécurité nationale le mettaient en rage.

— C'est bien vrai, ça ? Vous ne gardez rien ici qui ne vous appartienne pas ? Il n'y a personne dont vous devriez signaler la présence à votre généreux empereur qui vous aime tant ?

Il crut entendre Nikolaï se racler discrètement la gorge.

Quant au gardien, il vira à l'écarlate.

— Je n'ai rien fait ! balbutia-t-il.

Kyber le relâcha en souriant.

— C'est ce que nous allons voir.

— Commençons par profiter des bienfaits de la source, proposa Nikolaï. Cela fait plusieurs jours que nous chevauchons sans discontinuer. Voilà des semaines que nous n'avons pas pris de repos.

À vrai dire, ils avaient effectué à peu près tout le voyage en magnécar, contournant le désert de Gobi et cachant leur véhicule dans un lieu secret en bordure d'une forêt, avant de continuer leur trajet à cheval.

— Par ici, je vous prie.

L'homme ramassa sa tunique sur le bras et les conduisit vers le temple.

— Nous avons dit la source ! objecta Kyber.

— Oui, mais il faut d'abord vous laver de vos péchés. C'est le rituel pour tout pèlerin désireux de se baigner dans les eaux du Seigneur.

C'était surtout un bon moyen de les retarder. Scarlet ne devait pas se trouver dans les parages, sinon le gardien ne les aurait pas amenés là.

— Dans ce cas, nous ferons une rapide prière.

Kyber aurait préféré étrangler son interlocuteur, mais ce n'était pas le moment de se faire trop remarquer.

D'innombrables offrandes jonchaient le sol autour d'une tente ronde en lanières de cuir assemblées par des nerfs de yak. Leur guide leur fit signe d'entrer en souriant.

— Si vous voulez bien vous donner la peine...

Nikolaï tendit une main aux doigts écartés, pour faire signe à Kyber de se méfier.

Ce dernier saisit son pistolet. *Ce n'est pas le moment de mourir. Tu n'as même pas d'héritier : Qui te succéderait ?*

D'ekkar. Il réprima un grognement de mépris. Personne, en dehors de la famille impériale et de ses proches conseillers, ne savait que D'ekkar Han Valoren n'était pas le vrai fils de l'empereur. C'était pourtant le demi-frère de Kyber, le bâtard, fils adultère de l'impératrice, qui arrivait au second rang dans l'ordre de succession. À la seule idée que Deck puisse un jour régner à sa place, Kyber se sentait la force de relever tous les défis.

Nikolaï souleva le rabat de la tente, libérant une forte odeur d'encens. Une seule inhalation et le corps de Kyber réagit : vertige, agréable impression de flotter. Pour un peu, il se serait allongé et se serait abandonné toute la journée à ces sensations.

Il bondit en arrière, entraînant Nikolaï avec lui, bousculant au passage le gardien, qui se recroquevilla sur lui-même.

— L'encens est drogué ! s'exclama le prince.

— Rien qu'un léger hallucinogène, assura le paysan.

— Léger ? J'ai failli perdre la tête dès la première inspiration !

— Il va décupler votre plaisir.

— Quand je veux prendre du plaisir, je me tourne vers les femmes, pas vers les narcotiques.

Nikolaï semblait légèrement étourdi, mais il n'avait rien perdu de sa réserve.

— Aurais-tu le désir de nous nuire, bonhomme ? Ne respectes-tu donc pas l'empereur à qui nous avons prêté allégeance ?

— Si ! Je ne veux pas vous nuire du tout ! Je cherchais seulement à vous rapprocher de Dieu !

— À nous rapprocher de l'inconscience, plutôt, marmonna Kyber. Décidément, je suis sûr que tu nous caches quelque chose – ou quelqu'un.

— Je vous en prie ! Il n'y a ici que ma famille et moi.

— Personne d'autre ? insista Nikolaï.

Déjà, Kyber faisait craquer les jointures de ses mains gantées.

Le gardien en grimaça de peur.

— Les gens vont et viennent... des âmes perdues... Vous savez ce que c'est.

— Une femme. Grande, mince, blonde, continua Nikolaï. Avec un drôle d'accent.

— Et jolie, très jolie, gronda Kyber. Tu ne connais personne qui correspondrait à cette description ?

Nikolaï fit claquer sa langue à l'instant où apparut une tache de couleur dans l'angle de vision du prince. Sur la route qui menait aux sources, une longue silhouette courait d'un pas incertain. Une couverture lui cachait la tête.

Kyber sursauta. Scarlet. Il en était certain.

— Qui est-ce ? aboya-t-il.

— Ce... Ma fille, bredouilla le gardien, elle a amené une amie à la maison. Elle a été malade pendant des semaines. Mais elle travaille bien. Elle n'a rien fait. Nous non plus... Je le jure.

Nikolaï saisit son arme.

— Vous, là-bas... Halte !

Une autre femme, plus petite, venait de détacher les chevaux des cavaliers. D'une claque sur la croupe, elle les fit partir au galop, avant de s'enfuir à son tour dans un désordre de nattes noires.

— Vos chevaux ! cria l'homme. On veut vous les voler ! Courez les chercher !

— On ne veut pas nous les voler mais détourner notre attention.

Kyber sortit son grilleur de neurones.

— La plus vieille ruse du monde.

Il tira, et l'homme s'écroula.

— Tu ne te souviendras de rien, crois-moi.

Kyber rangea son arme et se tourna vers Nikolaï.

— Occupe-toi de notre ami pendant que je vais chercher cette femme.

Tandis que son chef de la sécurité emmenait le gardien à l'intérieur de la tente pour que celui-ci puisse y dormir tout son soûl, Kyber dévala la pente qui menait aux sources. *Attends un peu, ma petite Américaine. J'arrive.*

Il s'arrêta au bord du site où flottait une odeur de soufre. Des nuages de vapeur sortaient de l'eau. Il détacha sa ceinture tout en fouillant la rocallie du regard. Aucune trace de la femme.

Une sensation désagréable lui parcourut la nuque. Où était-elle passée ? Allait-il la perdre aussi, rentrer encore bredouille au palais ? Une à une, il détacha les lourdes pièces de sa cuirasse, puis il enleva sa chemise et ses bottes, avant de sortir son respirateur, qu'il glissa entre ses dents. Il aurait ainsi tout le temps d'inspecter la source.

# Chapitre 9

Ils viennent pour toi ! L'avertissement de Zhurihe résonnait comme un signal d'alarme dans le cerveau de Cam. Ne dis à personne qui tu es. Il ne faut pas que l'empereur apprenne ta présence ici.

Cachée derrière un mur de roche et de vapeur, elle regardait le plus grand des deux cavaliers-flèches se déshabiller. Bientôt, il ne fut plus vêtu que de son pantalon noir. Hollywood avait souvent montré des tyrans d'opérette entourés de sbires musclés, et Cam n'éprouvait aucun plaisir à constater que la fiction reflétait la réalité : Les volutes sombres d'un tatouage masquaient la moitié du visage de l'homme, mais son torse ne présentait pas la moindre parure, si ce n'était un abdomen en tablette de chocolat. À voir ses muscles, cet homme savait se battre, et il n'était pas forcément aussi bête qu'elle aurait pu le croire : il ne s'était pas laissé prendre à la ruse de Zhurihe.

Rien de plus dangereux qu'une brute intelligente, songea Cam. Elle ne s'en débarrasserait pas facilement.

Il plaça ses mains en cornet autour de la bouche et cria :

— Montrez-vous !

Son timbre grave dominait aisément les murmures de l'eau.

— N'ayez pas peur de moi, reprit-il. Vous avez été amenée ici illégalement. Je suis venu vous sauver.

La sauver ? Elle s'attendait à tout sauf à ça.

Le cavalier resta un instant silencieux. Puis, comme aucune réponse ne venait, il reprit d'une voix plus douce :

— Je dis la vérité.

Curieuse de voir ce qu'il allait faire, elle se blottit un peu plus dans l'eau.

— Pourquoi m'obligez-vous à vous chercher ? dit-il d'un ton presque las.

Là-dessus, il disparut souplement sous la surface. Pour un homme de sa carrure, il avait des mouvements pleins de grâce.

Plongée dans l'eau chaude jusqu'au menton, une pierre dans la main, Cam attendit. La source produisait un effet saluaire sur ses muscles meurtris ; moins sollicitée par la pesanteur, elle se sentait agile et légère. Pas étonnant que Zhurihe l'ait envoyée ici.

Elle ne savait plus trop si elle devait réellement avoir peur de l'homme, mais tant qu'elle ne se serait pas fait une opinion, elle préférait ne pas bouger.

Mieux valait prévoir une attaque éclair.

Elle avait passé son enfance à se baigner avec ses frères dans toutes sortes de rivières et de cascades. Elle en avait retiré quelques notions essentielles : on était moins préparé à la riposte quand on sortait pour reprendre sa respiration. Elle attaquerait donc le cavalier-flèche lorsqu'il referait surface. Elle le frapperait à la tête et filerait à mille à l'heure. Elle connaissait toutes sortes de cachettes dans la forêt. Sur terre, elle serait moins rapide, moins souple mais, si tout se passait comme prévu, elle bénéficierait d'une avance considérable.

Elle chercha un appui pour ses jambes et se tint prête. Seulement, le cavalier ne sortait toujours pas pour reprendre sa respiration. Le vent traçait des rides à la surface de l'eau. Les oiseaux pépiaient. Où était-il passé ? Que lui était-il arrivé ?

Elle cligna des yeux pour tâcher d'y voir plus clair. S'il était sorti de l'eau, elle l'aurait aperçu. Il était donc encore totalement immergé. Après tout ce temps. Personne ne pouvait retenir sa respiration aussi longtemps !

Là ! Une ombre se déplaçait sous l'eau, longue et sombre, semblable à un squale. Cam sentit à son cœur battre à tout rompre.

*Approche, mon joli. Encore un tout petit peu.*

Dès qu'il sortirait la tête... Mais qu'avait-il dans la bouche ? On eût dit un petit harmonica qui lâchait des tailles. Il respirait ! Sans bouteille d'oxygène ni tuba !

Ce n'était pas du jeu ! Elle allait devoir changer de tactique, attendre qu'il passe de l'autre côté de la source et ressorte.

Son expérience de pilote de chasse lui avait appris à anticiper les réactions d'un adversaire. C'était ce qui lui avait permis de gagner tous ses combats aériens. La tactique ne devait pas être tellement différente dans l'eau.

Elle prit une bouffée d'air, puis plongea silencieusement et se dirigea vers un autre rocher, à la recherche d'une nouvelle cachette.

Une... deux... trois... quatre brasses suivies d'une longue glissade silencieuse. Erreur. À cet endroit, l'angle de pénétration du soleil l'empêchait de voir à plus d'un mètre devant elle. Elle était prise au piège. S'il décidait de sortir à cet endroit, elle devrait se déplacer à l'aveuglette. Où était-il passé ?

Un flot d'adrénaline lui vrilla les nerfs. Il la tenait, l'instant où elle se disait cela, elle sentit deux mains d'acier se refermer sur ses poignets.

Au lieu de céder, elle prit appui sur lui et lui donna un coup de genou dans le bas-ventre.

Il poussa un grognement étouffé et lâcha prise un quart de seconde. Mais ce fut suffisant. D'un coup de reins, elle s'écarta sur le côté, lui arrachant son respirateur au passage.

Le Respirateur qu'elle porta à sa bouche.

— Chacun son tour ! murmura-t-elle.

Se fiant à son instinct, elle inhala, tout en se demandant comment fonctionnait cet appareil et par quel miracle il avait pu apparaître dans ce monde privé de technologie. Mais ce n'était pas le moment de se poser ce genre de question. Il lui fallait gagner l'autre bord, sauter sur la terre ferme et courir comme...

Elle se sentit retenue d'un coup sec, et le respirateur faillit lui échapper. D'un coup d'œil sur le côté, elle comprit ce qui se passait : l'appareil était relié au chasseur de primes par une corde presque invisible. À grandes brasses, il venait le récupérer.

Il s'agissait de trouver une parade, et vite. Ne pas choisir la bagarre. Elle pouvait abandonner le respirateur et s'enfuir... ou enrouler la corde autour d'un tronc submergé. Ce qu'elle fit.

Le cavalier comprit à quoi elle jouait, mais trop tard. Une giclée de bulles lui entoura un instant le visage alors qu'il tentait

de se dégager avec des mouvements plus ou moins désordonnés.

*Tu m'as sous-estimée. Grossière erreur.*

Cam jaillit à la surface et respira goulûment. Le compagnon de l'homme n'était visible nulle part. Elle se hissa sur le sol, lourdement, péniblement. Tout à coup, elle se faisait l'effet d'un éléphant arthritique.

Quelle avance sa manœuvre lui donnerait-elle sur le cavalier-flèche ? Le bassin fumait paisiblement. L'homme ne donnait pas signe de vie.

Dans ses vêtements mouillés, Cam eut tôt fait de trembler de froid. Il lui fallait trouver une cachette tiède et sèche au plus vite.

D'abord, semer son poursuivant. Était-il enfin sorti ? Elle se retourna. Il n'avait même pas regagné la surface.

Seigneur ! Et s'il était emmêlé dans la corde ? Et alors ? Bien fait pour lui !

*N'ayez pas peur de moi.* Ces paroles lui revenaient tel un reproche. Mais elle n'avait fait que se défendre, se débarrasser d'un adversaire. *Vous avez été amenée ici illégalement. Je suis venu vous sauver. Je dis la vérité.*

À la réflexion, le cavalier avait agi davantage comme un policier que comme le sbire sans foi ni loi décrit par Zhurihe. Et puis, quand elle y repensait, ce respirateur, cet avion n'étaient-ils pas la preuve qu'il existait encore des technologies avancées dans ce monde ravagé par la guerre nucléaire ? Et si son amie avait menti ?

Si elle avait aussi menti à propos des cavaliers-flèches ?

Si cet homme avait raison, si ces paysans l'avaient enlevée ?

Si cet abruti était en train de se noyer ?

Sans plus réfléchir, elle rebroussa chemin, dérapant dans ses chaussures trempées, écartant branches et mauvaises herbes sur son passage. Si ce type avait perdu connaissance, elle allait devoir le libérer et le remonter à la surface.

Devrait-elle lui faire de la respiration artificielle ? Et puis quoi encore ? Avec un peu de chance, il reprendrait conscience dès qu'elle l'aurait déposé à terre.

Elle plongea dans les profondeurs tièdes et nagea vers le fond, jusqu'à l'emplacement du tronc submergé.

La corde était là. Elle l'attrapa. À l'autre bout ondulait un morceau de tissu noir. Le pantalon du cavalier !

Elle faillit boire la tasse. Il s'était échappé !

Elle virevolta, recevant ses cheveux dans les yeux, et regarda tout autour d'elle. En haut. En bas. Il n'était nulle part. Et elle allait manquer d'air.

Tout en remontant, elle songea que ce n'était pas lui qui l'avait sous-estimée, mais le contraire. À présent, respirer un bon coup...

Elle heurta un obstacle inattendu, mais ne put s'écartez car deux bras venaient de se fermer sur sa taille, tout en la tirant dehors. Le cavalier-flèche.

Ils luttèrent violemment. Il avait l'avantage de la taille, mais elle venait de se rappeler un détail : il était nu comme un ver. Elle voulut lui balancer un coup de coude dans l'estomac que, hélas, il anticipa. Il lui saisit le bras et le bloqua dans son dos.

Qu'avait-il l'intention de faire ? Ces chasseurs de primes travaillaient pour l'empereur. Comptaient-ils la céder au souverain contre des espèces sonnantes et trébuchantes ? Si c'était le cas, au moins, ils ne la tuaient pas. Cependant, le temps d'arriver chez leur maître, loin de tout et de tous dans ces contrées sauvages, ils pourraient faire d'elle ce qu'ils voulaient.

— Si vous me touchez, je résisterai, lança-t-elle en buvant à moitié la tasse. Je vous réduirai en miettes !

— Je ne vous toucherai pas, rétorqua-t-il. Ne prenez pas vos rêves pour des réalités.

Vexée, elle n'en continua pas moins à se débattre comme une diablesse.

— Et cessez de gigoter ! ajouta-t-il en lui tordant le bras.

Si elle ne lui lança pas une bordée d'injures, elle les pensa si fort qu'il dut les entendre.

Dans leurs mouvements désordonnés, leurs jambes se heurtèrent plus d'une fois sous l'eau. Il avait la peau tiède et ferme.

— Lâchez-moi ! rugit-elle.

— Calmez-vous d'abord.

— Je suis très calme !

Il éclata de rire, ce qui lui valut un coup de pied dans le tibia. À titre de représailles, il lui coinça davantage le bras. Elle serra les dents, respira un grand coup. Cette bagarre la vidait de ce qu'il lui restait de forces. Elle n'avait plus aucune chance de l'emporter.

— C'est bon, fit-elle.

Qu'au moins, il relâche son étreinte.

— Ça va ? demanda-t-il en la tournant vers lui. Vous avez compris ?

*Enfoiré.* Elle lui jeta un regard noir. Leurs visages n'étaient distants que de quelques centimètres. Elle distinguait parfaitement les motifs du tatouage dessiné sur sa peau dorée : de petits serpents entremêlés.

— Je vous sens prête à me dévorer.

— Je ne voudrais pas me salir les dents.

D'un mouvement impatient, il la poussa vers le bord et la fit sortir en même temps que lui, apparemment inconscient de sa nudité.

En fait, il portait juste un minuscule cache-sexe, trois fois rien, mais, rangé dans la ceinture, un petit poignard qui, lui, n'était pas rien. Cet athlète au mieux de sa forme n'avait jamais dû connaître la faim. L'empereur prenait soin de ses sbires.

Soudain, l'autre cavalier-flèche déboula sur la route, juché sur un superbe étalon noir, aussi magnifique que celui qui les suivait.

— Kubilaï ! cria l'homme.

Cam en resta bouche bée : son ravisseur s'appelait donc Kubilaï, comme l'empereur mongol, petit-fils de Gengis Khan ?

Le cavalier lança une serviette à son compagnon, qui la porta d'abord à son visage et à ses cheveux ruisselants. Son large dos fumait encore, et ses muscles luisaient suivant chacun de ses mouvements.

Un vent froid soufflait des montagnes, et Cam se mit à grelotter. La nuit s'annonçait mauvaise. Ses membres lui faisaient déjà payer les efforts qu'elle venait de leur imposer.

— Je... je n'ai pas droit à une serviette, moi aussi ?

Kubilaï se sécha le torse, puis lui lança la sienne. Ensuite, il se tourna vers son compagnon.

— Donne-lui des vêtements, Nazim, qu'elle ne meure pas de froid.

— Ce... serait peut-être... préférable pour vous... articula-t-elle en claquant des dents. Comme ça, vous n'auriez plus à vous soucier de moi.

Il lui adressa un sourire moqueur.

— L'empereur exige que nous vous amenions à lui vivante. Point. Et c'est ce que nous allons faire, mignonne.

Sur ces mots, il lui tourna le dos pour enfiler sa tenue de cavalier noir.

Nazim tendit à Cam un manteau, une chemise, un pantalon, des bottes et un long caleçon.

— Changez-vous, dit-il.

Elle prit la direction de la ferme, mais Kubilaï l'arrêta aussitôt.

— Non, vous vous changez ici.

Elle allait lui répondre qu'il rêvait lorsque les deux hommes lui tournèrent ostensiblement le dos. Elle avait trop froid pour protester davantage. Et puis, élevée parmi une ribambelle de frères, elle n'était pas d'une pudeur excessive.

Tout en se débarrassant de ses hardes de paysanne, elle se prit à espérer qu'il n'y aurait pas de paille à l'endroit où ils l'emmenaient. Ni de chèvres.

Elle n'avait pas fini d'enfiler le caleçon qu'elle se sentait déjà réchauffée. C'était trop beau pour être vrai. Elle cessa aussitôt de trembler.

— Question idiote, marmonna-t-elle, mais on dirait que ces vêtements tiédisSENT tout seuls...

— Une fois que le nano tissu aura réglé la température de votre corps, vous l'oublierez.

Kubilaï avait tiré ses cheveux en arrière et les avait noués avec un petit fermoir, laissant les mèches noires retomber souplement sur ses épaules.

— Un nano tissu ? répéta-t-elle. Comme pour les ordinateurs ?

Elle croyait que le terme « nano » s'appliquait aux technologies de pointe.

— Oui. Il y a des millions de nano-ordinateurs dans ce vêtement, pour l'adapter exactement à votre nature.

Cam en resta sans voix, le cœur bondissant soudain d'allégresse.

— Alors, la technologie existe toujours... finit-elle par murmurer.

— Plus que jamais. Ce n'est pas parce que les agités du bocal qui vivent ici la renient que le reste du monde ne s'en sert pas.

*Le reste du monde* ? Ainsi, il existait encore ! Elle avait à la fois envie de rire, de pleurer, de crier.

— Ils ont dit que la guerre nucléaire avait tout détruit !

Les yeux de Kubilaï lancèrent des étincelles.

— Ils vous ont menti. Cette guerre n'a eu lieu qu'entre l'Inde et le Pakistan. Fort heureusement, le monde de mes aïeux a repris ses sens avant que le conflit ne s'étende. Ce fut à la fois l'époque la plus terrible et la plus brillante de l'histoire.

Un immense sentiment de trahison chassa la joie de Cam. Pourquoi Zhurihe lui avait-elle menti ?

— Nous allons partir pour la capitale, annonça Kubilaï. Cela représente de longues journées de voyage, mais je vous répète que vous ne devez pas avoir peur de moi. Je n'ai ni l'intention ni le-désir d'abuser de vous.

— Merci quand même !

— Pour accomplir au mieux ma mission, je peux vous bâillonner et vous ligoter, à moins que vous n'acceptiez de nous suivre en respectant quelques règles simples, promettez-moi de ne pas tenter de vous enfuir, de ne pas nous mordre ni nous donner de coups de pied, encore moins d'essayer de nous séduire ou de faire la grève de la faim.

— C'est tout ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

— Ni de voler un couteau pour m'égorger en pleine nuit.

— Là, vous m'en demandez beaucoup. Je serais vous, je mettrais tout ça par écrit.

Il éclata de rire.

— Je vois que vous avez le sens de l'humour !

— Gracieusement offert par la direction.

Cependant, il reprit vite son sérieux.

— Alors, c'est promis ?

Visiblement, il avait l'habitude d'être obéi. Mais Cam ne se laissa pas intimider.

— Oui, à condition que vous ne massacriez pas ces gens, que vous ne violiez pas leurs filles, que vous n'étrangliez pas leurs fils, que vous ne brûliez pas leurs récoltes, que vous ne voliez pas leur bétail, que vous ne détruisiez pas leur temple. Et ça ira comme ça.

— Mais qu'est-ce que vous croyez ? gronda-t-il. Vous nous prenez pour des barbares ?

— Oui.

Il parut encore plus étonné qu'indigné.

— Vous dites toujours ce que vous pensez ?

— Pourquoi ? Ça vous gêne ?

— Je ne vous connais pas encore assez pour pouvoir le dire.

— Et ça n'arrivera jamais, assura-t-elle.

— Vous êtes bien sûre de vous, mignonne !

Il avait les yeux si noirs qu'elle ne pouvait distinguer l'iris de la pupille. Pourtant, il parvint encore à se rembrunir.

— Allons-y. Nous avons un long chemin à parcourir.

Les cavaliers-flèches l'emmenaient dans la capitale. Une heure plus tôt, elle aurait tout fait pour ne pas les accompagner. Maintenant, elle ne demandait que ça. Qui disait technologie disait information – le seul moyen de retrouver Bree.

Kubilaï appela son cheval. C'était un énorme étalon, d'au moins un mètre quatre-vingts au garrot, à la large poitrine, à l'encolure puissante, aux cuisses musclées, à la crinière abondante, à la queue fournie. Le cavalier l'enfourcha sans aucun effort apparent et, dans la lumière hivernale, Cam crut voir une statue équestre vivante. Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer la beauté si particulière de l'homme sur cet animal qui piaffait d'impatience.

Kubilaï tendit la main à Cam.

— Vous voulez que je monte en croupe ? demanda-t-elle, incrédule.

Il n'allait tout de même pas la faire voyager des jours durant collée contre lui, les jambes écartées dans son dos !

— À moins que vous ne préfériez Nazim...

Elle ne put cacher son soulagement. Nazim avait un corps nettement plus sec, qui ne lui faisait pas du tout le même effet.

— Oui, dit-elle.

L'intéressé laissa échapper un hoquet de surprise qui s'acheva en rire étouffé. Les yeux légèrement fendus de Kubilaï s'assombrirent, son corps se figea.

— Vous montez avec moi, décréta-t-il. Ordre de l'empereur.

Elle s'attendait à tout sauf à ça.

— L'empereur ? Où est-il, d'abord ?

Sans répondre, il la tira par le bras et la hissa sur sa monture, non pas derrière mais devant lui. Elle sentit ses muscles protester au contact de la dure selle de cuir.

— S'il a le temps de se préoccuper de qui monte ou ne monte pas avec vous, protesta-t-elle, c'est qu'il n'a pas grand-chose à faire.

— Vous ne pouvez pas tenir votre langue ?

Non. Elle éprouvait un tel plaisir à lui dire ce qu'elle avait sur le cœur ! Il était trop sûr de lui, trop arrogant.

Après avoir passé un bras autour de sa taille, il éperonna son cheval, qui partit au galop.

— Le puissant empereur a mieux à faire que de s'occuper de vous, Scarlet.

*Scarlet* ? Elle faillit en avaler sa langue. Il connaissait son pseudonyme de pilote ?

Évidemment. Sinon, pourquoi l'empereur aurait-il envoyé deux de ses sbires ramener une étrangère ? C'était son personnage qui l'intéressait, ce qu'elle représentait. Comment se faisait-il qu'elle n'y ait pas songé plus tôt ?

Mais alors... si les cavaliers-flèches connaissaient son existence, peut-être connaissaient-ils aussi celle de Bree. Un fol espoir s'empara d'elle. Et s'ils avaient déjà retrouvé son amie ?

Et s'il n'en était rien ?

Elle préféra ne pas poser la question. Son entraînement de pilote lui avait appris que tout prisonnier de guerre se devait d'en dire le moins possible, afin de ne laisser échapper aucune information. Tant qu'on ne mentionnerait pas le nom de Bree,

elle se tairait. Son amie pouvait très bien se cacher, pour une raison ou pour une autre. Ce n'était pas elle qui la trahirait.

Au détour du chemin, elle jeta un dernier regard à la ferme, qui rapetissait rapidement à mesure qu'ils progressaient. Pas trace de Zhurihe. La petite menteuse ne s'était pas manifestée pour lui dire au revoir. Dommage et tant pis. Elle ne reverrait jamais cette jeune fille qui avait su sécher ses larmes et l'obliger à se rééduquer. *J'espère que tu avais de bonnes raisons, Zhurihe.*

Elle reporta son attention sur la route qui s'ouvrait devant elle, la conduisant vers l'avenir mystérieux qui l'attendait.

Après quelques heures de rude chevauchée, les hommes trouvèrent un endroit pour faire une halte. Un petit ruisseau courait à travers la prairie parsemée çà et là de plaques de neige brunie.

Cam avait trop mal au dos pour apprécier la beauté des lieux. Ses muscles la faisaient souffrir à hurler. Elle se pencha en avant pour tenter d'atténuer la douleur.

— Vous avez mal, observa Kubilaï.

— Un peu.

— Un peu ? Je dirais beaucoup.

Il ouvrit une sacoche tandis qu'elle se retenait à la selle pour ne pas tomber.

— Je ne suis pas content, maugréa-t-il. Vous auriez dû me le dire.

En fait, elle n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche de tout le trajet.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Ça aurait changé quelque chose ? Je croyais qu'on devait atteindre un certain endroit avant la nuit.

— En effet. Mais ça aurait changé quelque chose, comme vous dites. Je vous aurais donné ceci plus tôt.

Il ouvrit un poing ganté. Sur sa paume se détachait une pastille ovale rose pâle.

— Antidouleur.

— Non, merci.

Pourtant, son corps hurlait : « Si, si, si ! »

Pas question de se laisser abrutir par ces saletés. Cam s'aperçut que Kubilaï la dévisageait d'un air surpris.

— Avec ça, vous serez tranquille. Ce n'est pas un poison, je vous assure. J'ai l'ordre de vous amener dans la capitale. Sinon, je vous aurais déjà tuée.

— Sympa, grommela-t-elle.

— Prenez ce médicament. Ça nous simplifiera la vie à tous. On a encore plusieurs heures de route avant la nuit.

— Je refuse de me laisser doper. Je veux garder les idées claires. Savoir... ce qui m'arrive.

— Ah ! Je comprends ! Mais nous ne sommes plus au XXI<sup>e</sup> siècle. La science a fait des progrès. Vous ne souffrirez plus, sans que votre conscience en soit atteinte.

— C'est vrai ?

— C'est vrai.

Plus il lui annonçait de miracles, plus il se montrait attentionné, plus il s'éloignait de l'image effrayante que Zhurihe lui avait donnée des cavaliers-flèches. Kubilaï n'était pas un ravisseur mais un protecteur. Peut-être même la guidait-il sur le chemin de la liberté.

À moins que l'empereur n'ait l'intention de lui ravir cette liberté dès son arrivée dans la capitale.

Son cœur se serra. Elle ne pouvait se fier à personne. Elle ne devait surtout pas laisser planer l'impression qu'elle avait une idée derrière la tête.

Elle saisit la pilule. Cela faisait trop longtemps qu'elle souffrait, et ce n'étaient pas les tisanes de Zhurihe et de sa famille qui lui avaient apporté un réel soulagement.

— Placez la pilule sous la langue.

Elle s'exécuta, en espérant ne pas avoir à le regretter. Le médicament n'avait aucun goût et se dissolvait en quelques secondes. Soudain, une ouate bienfaisante s'étendit sur ses nerfs crispés.

— Oh ! s'exclama-t-elle avec extase.

Si elle avait douté qu'il lui ait dit la vérité sur l'existence des nouvelles technologies, elle pouvait se rassurer. Elle lâcha la selle et fit quelques pas. Son corps était toujours un peu raide,

ses articulations encore ankylosées, mais, au moins, elle se sentait humaine. Et lucide.

Pendant ce temps, Nazim s'éloignait, un portable à l'oreille, mi-téléphone, mi-ordinateur. Annonçait-il à l'empereur qu'il l'amenait pour le dîner ? À moins que ce ne soit elle, le dîner ?

Elle contempla la steppe paisible tandis que Kubilaï déchargeait les chevaux.

— Laissez-moi les faire marcher un peu, proposa-t-elle. Ils se sont beaucoup dépensés. Je vais leur offrir un petit tour avant de leur donner à boire et de les emmener paître.

Au lieu de la remercier, il lui arracha les rênes des mains. Son tatouage, son expression brutale, le cuir noir de sa tenue lui donnaient une apparence des plus menaçantes.

— Vous me prenez pour un imbécile ?

— Quoi ? Vous croyez que je veux les voler ?

— J'aurais du mal à me fier à la femme qui a tenté de me noyer.

Elle eut un geste d'impuissance.

— Je n'avais pas l'intention de vous tuer.

— Vous m'avez attaché à un tronc d'arbre. Sous l'eau.

— C'est tout ce que j'avais trouvé.

— Heureusement que vous n'aviez pas vu mon couteau !

— Arrêtez ! Je suis revenue, non ?

— Oui, mignonne. Et moi, entre-temps, je m'étais libéré.

Sur ce, il s'éloigna, emmenant les chevaux.

Elle en resta sans voix — chose dont ses frères avaient toujours rêvé sans jamais l'obtenir — et le regarda un instant s'éloigner avec les deux étalons parmi les hautes herbes sèches. Puis elle reprit ses esprits et courut derrière lui en boitant.

— Vous me prenez pour une imbécile ?

Elle avait exactement répété ses paroles, allant jusqu'à imiter son bel accent britannique.

Il s'arrêta et se retourna, l'air tellement choqué qu'elle dut se mordre les lèvres pour ne pas rire.

— Non seulement vous essayez de me faire passer pour une voleuse de chevaux mais, en plus, vous me croyez assez stupide pour vouloir m'enfuir au beau milieu de nulle part ! Je n'irais pas bien loin sans carte ! À moins que vous ne m'ayez encore

caché quelque chose ? Je ne sais pas, moi... Que les chevaux d'aujourd'hui sont équipés d'un GPS ?

Il daigna sourire.

— Pas du tout.

— Alors, cessez de me croire plus bête que je ne le suis. Je ne connais pas la Mongolie comme ma poche.

Arrivée à sa hauteur, elle tendit la main.

— Laissez-moi m'occuper des chevaux.

— Non.

— Vous ne me faites toujours pas confiance.

— J'ai de bonnes raisons pour ça.

À son air grave, elle comprit qu'il s'imaginait effectivement avoir d'excellentes raisons. Il lui adressa un léger signe de tête, comme s'il lui donnait congé, et repartit.

Cam le suivit des yeux. Jamais elle n'avait vu quelqu'un qui soit aussi tranquillement sûr de lui. Pourtant, au lieu de l'agacer, il la fascinait, littéralement. Tout grand pilote de combat se devait de posséder une formidable confiance en soi : à la guerre, il n'y avait pas de place pour le doute. Elle saurait vite si, chez Kubilaï, il s'agissait du même cran ou seulement d'une monstrueuse vanité qui se dégonflerait comme une baudruche à la première véritable épreuve.

Elle le rejoignit en traînant la patte.

— Ça ne vous dérange pas si je vous accompagne ? J'ai besoin de marcher, moi aussi.

Comme il ne répondait pas, elle prit son silence pour un assentiment.

Les bottes de Kubilaï écrasaient le sol à un rythme lourd et puissant, et l'on n'entendait pour ainsi dire plus le pas léger, irrégulier de Cam. Ils promenèrent les chevaux en silence pour leur permettre de se rafraîchir, avant de les mener boire au ruisseau.

Cam s'accroupit au bord de l'eau et y trempa les doigts.

— C'est glacial, observa-t-elle. Mais j'aurais juré que la Mongolie en plein hiver était plus froide que ça. C'est normal ?

— À vrai dire, le froid qui règne en ce moment est inhabituel.

— Ah, oui ? Que s'est-il passé pendant que je dormais ? Le réchauffement planétaire ?

— Le climat s'est radouci, en effet, mais, depuis une vingtaine d'années, nous retornnons vers le froid. Et ça vaut mieux, parce que nous avons perdu beaucoup de villes côtières envahies par la mer.

Cam contemplait les eaux claires qui couraient sur les galets.

— Je ne sais pas si je supporterai d'entendre à quel point le monde a été bouleversé en cent soixante-dix ans. Je me sens déjà tellement déplacée à cette époque ! Pourtant, il va falloir que je m'adapte. Je n'ai déjà passé que trop de temps dans l'ignorance de ce qui m'entourait.

— Je vous raconterai le principal tout à l'heure, quand on aura repris la route.

Elle lui sourit.

— Merci.

Il demeura de marbre.

Elle se leva, s'essuya les mains sur son pantalon.

— Combien de jours mettrons-nous à atteindre Pékin ?

— Trois.

— C'est tout ?

— Sur l'autre versant de ces montagnes nous attendent des véhicules qui nous emmèneront jusqu'à la capitale.

— Nous n'allons donc pas franchir les portes de la ville sur ces magnifiques animaux ? Dommage.

Elle caressa le flanc de l'étalon de Kubilai.

— Ça aurait fait de l'effet, ajouta-t-elle. Ils sont absolument superbes.

— Oui. C'est une race qui n'existe que dans mon pays. On ne trouve le cheval han nulle part ailleurs.

Il en parlait avec une telle passion qu'elle répondit avec le même enthousiasme :

— Je connais bien les chevaux. J'ai commencé à monter quand j'étais petite. Des pur-sang. Ma famille n'en élevait pas — mon père était militaire et nous déménagions souvent —, mais, du côté de ma mère, on s'intéressait aux courses. Nous passions toutes nos vacances d'été en Géorgie. Ça a été la plus belle époque de...

Elle s'aperçut soudain qu'elle parlait pour ne rien dire. Le cavalier-flèche devait se moquer de ses souvenirs de gamine.

— Continuez, lui demanda-t-il.

Étonnée, elle leva les yeux vers lui. Impossible de déchiffrer son expression sous ces tatouages ou dans ce regard noir.

— Vos chevaux, reprit-elle, ils me font penser à des Arabes. Leur tête, leurs oreilles... Mais c'est impossible. Les Arabes sont petits, alors que ceux-ci sont énormes.

— Le cheval han a la taille et la vélocité du pur-sang, la puissance du clydesdale, l'intelligence du quarter horse et la beauté de l'Arabe.

L'étalon de Kubilaï leva la tête. Les lèvres pleines d'eau, il remua le nez et renifla la botte de Kubilaï, puis sa main. Celui-ci lui glissa quelques mots affectueux, auxquels le cheval répondit d'un coup de tête. Puis il partit brouter plus loin.

— Je regrette de ne pas en avoir amené un pour vous, ajouta Kubilaï.

— C'est ça ! Vous l'auriez attaché au vôtre.

— Bien vu.

Son assurance tranquille la fit grincer des dents. Elle secoua la tête.

— Ça m'aurait quand même permis de le monter, ajouta-t-elle. Ça me manquait quand j'étais pilote. Je n'avais plus le temps de rien faire.

— Pourtant, vous chevauchiez le vent.

— Pardon ?

— Le vent. Vous voliez. Ce devait être aussi enivrant que l'équitation. Je n'ai jamais piloté d'avion de chasse. Pour tout dire, je n'aime pas trop l'idée de me trouver enfermé dans un si petit habitacle.

Il fit la grimace. Cam en conclut qu'il devait être claustrophobe et préférer les grands espaces de la steppe.

— Néanmoins, ajouta-t-il, je comprends qu'on veuille apprendre à piloter. Et j'admire ceux qui le font.

Ce compliment la stupéfia. Elle se préparait à la boutade qui allait sans doute suivre, mais il semblait sincèrement admiratif.

— Ça vous manque, de voler ? reprit-il.

— Oui.

Elle avait beau s'efforcer de maîtriser ses émotions, elle allait s'effondrer s'il continuait. Elle s'éclaircit la gorge.

— Rien n'est plus extraordinaire que de se retrouver aux commandes d'un Viper. Rien.

Le regard de Kubilaï se mit à briller.

— Viper ? C'était ainsi que vous appeliez votre avion ? La vipère est le symbole de la famille impériale.

D'où ces serpents sur son visage, songea Cam.

— Quelle coïncidence !

Elle enregistra mentalement ce détail. Elle avait besoin de l'empereur pour retrouver Bree. Ce genre de point commun pouvait avoir son importance.

Un vent froid venu des collines balaya la steppe. Kubilaï rassembla les chevaux, et ils partirent retrouver Nazim.

— Nous traverserons les montagnes cet après-midi, annonça-t-il.

— Les paysans m'ont affirmé qu'au-delà, il n'y avait que le chaos. Des bandits et des mercenaires.

— C'est faux.

De plus en plus détendue, elle avoua :

— J'ai toujours eu envie de franchir ces montagnes, mais je n'aurais pas imaginé que ça se passerait comme ça.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Kubilaï. Il aida Cam à se hisser sur la selle, puis monta derrière elle et passa un bras autour de sa taille.

— Je pourrais vous amener à faire un tas de choses que vous n'auriez pas imaginées, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Ça m'étonnerait.

— Ainsi parle la naïveté de l'inexpérience.

Elle partit d'un grand éclat de rire. Ce matin, ils avaient failli s'entre-tuer. Quelques minutes auparavant, ils avaient tenté de faire la paix. Maintenant, ils flirtaient. Mais, dès le début, cette chaleureuse connivence avait été sous-jacente. Elle ne savait qu'en penser. Kubilaï était-il ainsi naturellement ou cherchait-il à la séduire ? Essayait-il, avec cette tentative d'amitié naissante, de lui faire comprendre qu'il la désirait ?

Peut-être valait-il mieux ne pas creuser la question. Elle verrait bien la tournure que prendraient les événements au cours de ces trois jours. Après tout ce qu'elle avait enduré, ce ne serait sûrement pas une terrible épreuve.

# Chapitre 10

À cette époque de l'année, les jours étaient courts dans le Nord. L'obscurité couvrait déjà la forêt quand, après avoir chevauché toute la journée, Kyber décida qu'ils avaient placé assez de distance entre l'Américaine et les paysans pour pouvoir installer un camp.

Devant un grand feu, Nikolaï prépara le repas. Il avait choisi un des plats préférés du prince, une marmite de curry confectionnée au palais et qu'il n'avait qu'à réchauffer. Le dîner commençait à bouillir, répandant de délicieuses odeurs.

Armé de deux chopes de café chaud, Kyber rejoignit Scarlet. La jeune femme était assise au pied d'un arbre, les bras autour des genoux.

Il s'accroupit devant elle.

— Encore merci pour le médicament, dit-elle sans le regarder. Il accomplit des miracles.

— Ça s'appelle la science, Scarlet.

Elle acquiesça d'un soupir, puis rectifia :

— appelez-moi Cam. C'est mon nom. Scarlet est mon pseudonyme de pilote.

Il songea aux nombreuses semaines durant lesquelles il avait appelé Bree Maguire « Banzaï » sans qu'elle le corrige jamais.

— Cam est le diminutif de Cameron, ajouta-t-elle.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Excusez-moi. Ce n'était pas trop difficile à deviner, même pour un barbare.

La lueur du feu dessinait son profil illuminé par un petit sourire. Elle avait encore des cernes sous les yeux, mais paraissait plus détendue.

— Barbare ? s'exclama-t-il. Alors que j'ai passé l'après-midi à vous enseigner avec tant d'urbanité les récents événements de l'histoire et l'état actuel de la politique mondiale ?

— La politique vue par le prisme étroit d'un homme aux ordres de l'empereur.

Elle y allait tellement fort que c'en devenait drôle. Il ne fit même pas semblant de s'offusquer.

— Comment savez-vous que ce n'est pas la vérité ?

— À vous entendre, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Vous pensez ce que vous voulez, Scarlet...

— Exactement. Et arrêtez de m'appeler Scarlet.

Elle désigna les cafés et reprit :

— Il y en a un pour moi ?

Il avait complètement oublié les chopes. Il lui en tendit une, et elle avala une gorgée.

— Quel bon café ! soupira-t-elle.

— Je n'ai que le meilleur à vous offrir.

Il n'alla pas plus loin. Sur le coup, il avait failli lui parler du palais, des cuisines, mais ce n'était pas le moment. Il n'avait pas envie d'être Kyber, ce soir, mais Kubilaï. Ce personnage lui plaisait. Il lui donnait une certaine liberté d'action.

Il s'assit par terre, à côté de Cam. Tous deux savourèrent à petites gorgées leur café, en silence. Cette journée passée sur la même monture avait forcément créé des liens entre eux.

— Vraiment délicieux, ce café, reprit-elle. Finalement, vous n'êtes pas aussi barbare que je le croyais.

— S'il suffit d'une tasse de café pour vous convaincre que je suis civilisé...

Les yeux bleus de la jeune femme brillèrent de malice.

— Je n'ai jamais dit ça, seulement que vous n'étiez pas un barbare. Pour moi, civilisé est synonyme de barbant.

Il saisit le double sens de cette réponse, qui penchait dangereusement vers le flirt.

— Tous les hommes, même civilisés, ont une part bestiale en eux, dit-il en baissant la voix, comme s'ils entretenaient une conversation sur l'oreiller. Le tout étant de savoir à quel niveau. Elle ne peut normalement apparaître que dans les rapports les plus... primitifs.

Cam ne parut pas désarçonnée le moins du monde.

— Intéressante théorie, qui réclame une recherche approfondie.

— Pourvu que les deux participants aient l'endurance nécessaire.

Les enjeux grimpaien, la provocation aussi. Il saisit parfaitement l'instant où elle le ressentit : tout à coup, elle cessa de caresser du pouce le bord de la faïence. Elle s'aperçut qu'il la regardait et déposa la chope à terre.

— Les mains d'un barbare finissent toujours par le trahir, commenta-t-elle.

Il ne pouvait s'empêcher de la fixer. Elle capta son regard, et il regretta de s'être laissé surprendre.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Les ongles. C'est à ça qu'on distingue un barbare d'un être civilisé. Les vôtres sont propres.

— Mais pas les vôtres, chère Cam.

Elle regarda ses mains.

— Misère ! souffla-t-elle. Regardez-moi cette saleté. Que dirait ma pauvre mère si elle voyait ça ?

— Alors ? Qui est le plus barbare des deux ?

— On vient de passer toute la journée à cheval. Et vous, vous portiez des gants !

Chacun convaincu de l'avoir emporté, ils se remirent pensivement à boire leur café.

— J'ai une question à vous poser, reprit-elle. Dans cette UCT impérialiste qui comprend presque toute l'Amérique, à part le Canada, ainsi que le Moyen-Orient – bravo pour le pétrole ! –, fait-on encore la différence entre le Nord et le Sud de ce que furent les États-Unis ?

— Là, vous m'en demandez trop.

Elle but une autre gorgée de café, puis contempla de nouveau son voisin, comme si elle essayait de distinguer ses traits sous le tatouage.

— Et vous ? Vous m'avez dit avoir des origines écossaises et asiatiques.

— Écossaises et coréennes, très exactement, avec encore pas mal d'autres mélanges.

Le silence retomba – un silence amical. Lui qui n'avait pas eu de cœur entrevoyait pour la première fois ce que pouvait être une relation complice avec une femme.

Et c'était très agréable.

Cependant, le visage de Cam exprimait une profonde tristesse.

— Vous ne leur avez pas fait de mal... aux paysans de la ferme.

— Je leur ai juste fait un peu peur, je dois le reconnaître. Il faut dire qu'ils n'avaient en rien enfreint les lois.

— Ils m'ont dit que les cavaliers-flèches les avaient plusieurs fois brutalisés.

— Comment ? Quand cela ? Quels cavaliers ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas demandé de précisions. Pourquoi ? Vous êtes le chef des cavaliers-flèches ou quoi ? Ils ont brisé votre code d'honneur ?

Elle avait l'air à la fois inquiète et amusée.

— Le chef des cavaliers-flèches... Non.

Comme elle posait sur lui un regard insistant, il précisa :

— Nous sommes essentiellement chargés de la surveillance des frontières. Il nous arrive de jouer les chasseurs de primes. Mais attaquer les paysans... c'est intolérable. Le prince Kyber serait furieux. En tant que régent, il considère ses sujets avec la plus grande bienveillance. Il arrive certainement que ses soldats commettent quelques transgressions, mais ce ne sont que des incidents isolés, qui sont punis quand on les découvre. Le souverain ne veut pas laisser s'installer dans son royaume un climat de haine et de rancœur ; ce sont là des semences qui grandissent avec les années et s'étendent comme un cancer capable de détruire tout un empire. Voyez l'UCT. Ses bureaucrates mordent les mains qui les nourrissent, des mains qui finissent par se crisper, par devenir des poings levés. J'y vois la plus importante des leçons : ne jamais sous-estimer la puissance du peuple.

Cam n'en parut que plus navrée.

— Pourquoi les paysans se sont-ils crus obligés de me mentir ?

D'un côté, il compatissait, de l'autre, cela servait ses objectifs – une fois qu'il l'aurait amenée à Pékin, il voulait qu'elle y reste sagement, qu'elle ne soit pas tentée de courir retrouver la famille qui l'avait recueillie.

- La trahison entraîne toujours l'amertume, commenta-t-il.
- Ça vous est arrivé ?
- Malheureusement, oui. Dans les deux sens.
- Vous avez trahi quelqu'un ?
- Oui. Par pure ignorance.

Elle attendait une explication. À son propre étonnement, il la lui donna.

— J'ai un frère. Un demi-frère. Un bâtard que ma mère a eu d'un amant.

Cam frissonna.

— Mon Dieu...

— Nous l'ignorions. Toute notre enfance, nous nous sommes crus frères à part entière. Seule ma mère connaissait la vérité. Jusqu'au jour où mon père a tout appris. Pour l'empêcher d'en parler autour de lui, elle a fait appel à un charlatan qui prétendait avoir inventé un élixir susceptible de nettoyer certains souvenirs de la mémoire de mon père. En réalité, l'homme était envoyé par des rebelles que le gouvernement soupçonne d'être en cheville avec ce fantoche de Beauchamp.

Un matin, en prenant son petit déjeuner, mon père a ingéré une protéine qui a non seulement effacé ses souvenirs, mais lui a désintégré le cerveau.

Kyber tourna les yeux vers la forêt obscure et poursuivit :

— Ça a commencé par une sorte de mélancolie chez cet homme toujours si gai. En quelques semaines, des milliards de cellules avaient été détruites. Les médecins ont été incapables de trouver l'origine de ces symptômes. Saisi d'hallucinations, mon père oubliait tout, il ne savait plus prendre de décisions. Ses membres tressautaient dans des mouvements désordonnés. Jusqu'au jour où il est parti.

Kyber retint son souffle. Il pleurait toujours cet homme qu'il avait si profondément admiré.

- Toutes mes condoléances, murmura Cam.
- L'élixir a tué son esprit, mais pas son corps.

— Il est dans le coma ?

— Depuis des années.

— Ce doit être très dur pour votre famille.

— Vous ne pouvez pas imaginer. D'autant que mon demi-frère a longtemps été le suspect numéro un.

— Misère...

— Je l'ai fait arrêter, jeter dans un cachot. Je n'avais pas le choix. Seule ma mère pouvait prouver son innocence. Pourtant, elle n'a rien dit, jusqu'à ce qu'il soit condamné à mort. À quelques jours de son exécution, elle a tout avoué à l'empereur, qui a lavé mon demi-frère de toute accusation. Mais quelque chose s'était brisé entre nous. Nous n'avons jamais réussi à reprendre nos relations fraternelles. Apparemment, il a été maltraité en prison. Je... je l'ignorais.

— De toute façon, vous n'auriez rien pu faire.

Kyber grimaça dans la pénombre. Si elle avait su... Il se demandait ce que son père aurait fait à sa place. Était-il au courant de la brutalité qui régnait dans les geôles du palais ?

— Mon frère en veut à la terre entière, et je réagirais sans doute de la même façon à sa place. Il n'empêche que je ne lui pardonne pas de s'être associé à... certains groupes clandestins qui sont à l'origine des soupçons portés sur lui.

Kyber n'en revenait pas d'avoir raconté à Cam la tentative d'assassinat contre son père. Comment appelait-on cela, déjà ? Lâcher le morceau ? Lui qui ne se confiait jamais à personne, à part à Nikolaï, quelquefois, voilà qu'il venait de tout déballer sur D'ekkar ! Ce n'était pas le genre de Kyber. Peut-être était-ce celui de Kubilaï.

Il ne craignait pas que ces révélations amènent Cam à penser qu'il était le prince Kyber. Seules quatre personnes connaissaient la vérité sur ces événements : lui-même, sa mère, D'ekkar et Nikolaï. Ce n'était pas de notoriété publique. Bien sûr, la population savait qu'il y avait eu tentative d'assassinat, mais elle ignorait le pourquoi du comment. Et ne le saurait jamais.

Kyber reprit sa chope et but encore quelques gorgées de café, tout en regrettant que ce ne soit pas du vin.

C'est alors que résonna de nouveau la voix de Cam :

— Il paraît que l'empereur mange les gens tout crus et se taille des manteaux dans leur peau.

Il faillit s'en étouffer.

— Ce sont vos paysans qui vous ont dit ça ? Ceux qui prétendaient qu'une guerre nucléaire avait détruit le monde ?

— Alors, c'est faux ?

— Savez-vous seulement que l'empereur n'est en réalité que régent ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'une tentative d'assassinat a rendu son père débile il y a quelques années.

— Ah... Alors, ils parlaient sans doute de son héritier.

Kyber se crispa.

— Cette rumeur de cannibalisme est très répandue dans ces contrées ?

— En fait, je n'ai entendu qu'une personne en parler.

— Qui ?

Cam serra les lèvres. Elle ne le lui dirait pas, et il ne pourrait jamais l'y contraindre.

— Merci, Kubilai, lâcha-t-elle soudain.

— Merci pour quoi ?

— Pour m'avoir écoutée, Pour avoir répondu à mes questions toute la journée. Pour... vous être conduit en ami.

Il aimait l'expression franche et claire de ses yeux, ses cheveux blonds qui voletaient autour de sa tête. Au-delà d'un joli visage, il voyait en elle une personne loyale, et cela l'émouvait infiniment plus.

— J'en avais besoin ce soir.

— D'un ami ?

— Oui. Vous en êtes un. Précieux.

Les femmes lui avaient donné bien des noms, mais jamais celui d'ami.

— Vous dites toujours tout ce qui vous passe par la tête ? reprit-il d'un ton taquin.

Cam sourit, se rappelant leur conversation du matin.

— Pourquoi ? Ça vous gêne ? rétorqua-t-elle.

Là-dessus, elle fit mine de s'intéresser aux préparatifs de Nikolaï.

Si seulement il avait su lire en Banzaï Maguire comme il pouvait lire en Cam ! Banzaï qui l'avait trahi, abandonné... Il n'aurait jamais cru qu'elle s'en irait. Peut-être fallait-il y voir l'incapacité de l'Américaine à croire un seul mot de ce qu'il disait, son attachement irrationnel à un pays qui n'existant plus, son amour quasi obsessionnel pour le fils du chef d'état-major de l'UCT. Quoi qu'il en soit, Kyber n'avait jamais été capable de la comprendre, de saisir la moindre de ses pensées.

*Pourquoi Banzaï serait-elle différente des autres femmes ?*

Lui qui les aimait tant ! Lui qui adorait leur compagnie et qui collectionnait les jolies filles comme d'autres les orchidées... À vrai dire, ce qu'elles pouvaient ressentir restait toujours un mystère pour lui, mais, jusque-là, il ne s'en était guère préoccupé. Jusqu'à ce qu'il essaie avec Banzaï. Et pour quel résultat !

Or, voilà qu'en une seule journée, il en avait appris davantage sur Cam Tucker qu'en trois mois sur Banzaï.

Ou dans toute une vie sur sa mère.

*Ça suffit. Dès que ce voyage s'achèvera, tu rompras toute relation avec Cam.* Ce brusque retour à la réalité assombrit l'humeur de Kyber. Dès qu'il l'aurait amenée au palais, il s'éloignerait d'elle. Il n'avait pas le choix. Il ne pouvait se permettre de continuer à se comporter avec elle ainsi qu'il le faisait dans la peau de Kubilaï. Il ne pouvait pas non plus se présenter à elle dans son personnage de prince. Elle risquerait de le reconnaître. *N'est-ce pas ce que tu avais prévu, de toute façon ? Tu voulais bien la tenir à l'écart, non ?*

Certes.

— Le dîner est bientôt prêt, lança-t-il d'un ton presque sec.

Il se leva et tendit la main à Cam pour l'aider à en faire autant, mais la relâcha dès qu'elle fut debout. Il ne tenait pas à sentir trop longtemps la chaleur de sa paume. Aussi prestement qu'il le put, il s'éloigna d'elle pour aller s'installer près du feu. Ces flammes-là seraient beaucoup plus faciles à éteindre.

# Chapitre 11

Au cours du deuxième jour de voyage, ils augmentèrent la cadence et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit tombée.

— On est en retard, avait dit Kubilaï pour toute explication.

Il avait l'air soucieux mais refusait d'en dire plus, si bien que Cam s'inquiéta.

— Vous ne serez en sécurité qu'une fois franchies les limites de la ville, finit-il par déclarer.

Certaines personnes lui voulaient du mal, ce fut tout ce qu'il consentit à dire. Cam commençait à le considérer plus comme un garde du corps que comme n'importe quoi d'autre. Ce qui ne faisait qu'aviver ses inquiétudes pour la vie de Bree. À de nombreuses reprises, elle avait voulu en parler, mais chaque fois, son entraînement militaire avait repris le dessus. Mieux valait attendre que les hommes mentionnent les premiers le nom de Bree. Pourtant, l'angoisse la taraudait. Comment imaginer que son amie ne soit pas morte ou en fuite ? Sinon, pourquoi les cavaliers-flèches seraient-ils venus la chercher ? Cam était prête à tout entendre. L'incertitude était pire que tout.

Le médicament que Kubilaï lui avait donné soulageait infiniment la douleur mais n'empêchait pas les crampes, les tremblements, les courbatures. Lorsqu'ils firent enfin halte pour la nuit, elle tomba de cheval plus qu'elle n'en descendit. Elle avait toujours été souple et athlétique, aussi cette faiblesse la couvrait-elle de honte.

Kubilaï sauta à terre pour l'aider à se relever.

Le dîner se déroula dans un silence paisible. Cam termina avec appétit son bol de curry.

— C'était délicieux, déclara-t-elle. Merci.

Elle installa son sac de couchage, s'étendit et poussa un énorme soupir.

— Vous souffrez toujours ?

Elle entrouvrit les yeux.

— Quelques heures à plat et il n'y paraîtra plus.

— Demain, quand nous arriverons dans la capitale, vous aurez accès aux meilleurs soins médicaux du monde. Vous serez remise en un rien de temps.

— Vivement demain !

Un spasme dans les jambes la fit grimacer.

— Misère ! Je voudrais m'endormir et ne plus bouger jusqu'à demain.

Soudain, elle sentit qu'on lui touchait les pieds. Elle redressa la tête et découvrit le cavalier accroupi devant elle, ses larges épaules lui masquant le feu.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous enlève vos bottes.

Ensuite, il s'attaqua au pantalon.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

Il s'interrompit.

— J'avais l'intention de vous enlever votre pantalon.

Elle réprima un couinement. Toute la journée, elle avait pensé au cavalier-flèche ; d'heure en heure, il l'attirait davantage, d'autant qu'elle sentait sans arrêt son corps contre le sien. Cela lui avait permis de se faire une petite idée de ce qu'il ressentait, lui. Il y avait des indices qui ne trompaient pas.

Mais le laisser la déshabiller... c'était un peu précipité. Elle appréciait la spontanéité, mais elle se sentait un rien diminuée en ce moment. Crampes et idylle ne faisaient pas bon ménage.

— Je me suis dit que vous n'auriez rien contre un massage, expliqua-t-il.

— Un massage... Seigneur !

— On prétend que je suis le plus doué du royaume en la matière.

Elle rit.

— Qui le prétend ? Votre petite amie ?

— Je n'en ai pas.

— Vous voulez dire pour la nuit.

— Non, c'est la vérité.

— C'est bien dommage ! Enfin, pour les femmes du royaume. Au fait, pourquoi est-ce que ça s'appelle le royaume d'Asie si vous avez un empereur ?

— Parce qu'au début, c'était un royaume, avec un roi. Ce n'est devenu un empire, avec un empereur, qu'au bout de cinquante ans. Si bien qu'on utilise les deux termes indifféremment. C'est une de nos petites excentricités. Ce qui ne change rien à l'affection sans limite du peuple pour son souverain.

— J'espère que le prince vous paie cher pour faire sa promotion.

— Le prince Kyber n'a besoin de personne pour vanter ses bienfaits.

— Pardon, je ne voulais pas insulter Sa Splendeur.

— Sa Splendeur... voilà qui sonne bien !

— Notez-le. Quand on arrivera au palais, vous pourrez le glisser dans la boîte à idées.

Il s'agenouilla entre ses jambes et se frotta les mains.

— Je vais maintenant malaxer vos muscles pour apaiser vos spasmes et vous procurer une nuit plus confortable. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Est-ce qu'il plaisantait ?

— Ce serait gentil.

L'art de la litote... Elle trouverait plus que gentil de sentir les paumes du cavalier-flèche sur son corps. Elle aurait mieux fait de se plaindre de ces spasmes dès la nuit précédente.

Comme il arrivait à hauteur de sa taille, elle regarda ses mains. Il s'immobilisa.

— Vous portez toujours votre caleçon long, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans ce cas, vous ne serez en rien dénudée.

Doucement, prudemment, il défit son pantalon et le tira le long de ses jambes. Il avait allumé une petite torche qui dispensait une lumière douce, mais la dense obscurité de la forêt semblait tout étouffer autour d'eux.

Il avait penché la tête, si bien qu'elle ne voyait plus son visage.

— Je commence, annonça-t-il.

*Vas-y ! Je n'en peux plus.*

Elle déglutit en sentant le contact de ses mains sur elle, renversa la tête en arrière lorsque ses pouces se mirent à travailler les muscles de ses mollets.

— Vous avez des jambes extraordinaires ! observa-t-il.

Mais il se reprit et ajouta aussitôt :

— Bien musclées, très puissantes.

Ainsi, il aimait ses jambes. Elle réprima un sourire.

— Et encore, elles sont un peu atrophiées. Je n'arrête pas de trébucher. Je sais que je ne devrais pas me plaindre, que je devrais être contente d'être toujours en vie, mais je déteste ma gaucherie actuelle. Je me demande si je retrouverai jamais mon équilibre.

— Ils s'occuperont bien de vous, à l'hôpital du palais.

— Je l'espère. J'ai déjà eu tellement de mal à me rééduquer ! J'avais perdu toute coordination. Tant qu'on ne connaît pas ce genre de difficulté, on n'a pas conscience de sa chance.

Elle se détendait tellement qu'elle en devenait bavarde.

— On oublie souvent ses dons, rétorqua-t-il en remontant avec application le long de ses cuisses.

— Quels sont vos dons, Kubilaï ?

Il releva la tête et lui jeta le regard le plus brûlant qu'elle ait vu chez un homme depuis... des siècles. Elle en eut presque le souffle coupé.

— À part celui-ci, ajouta-t-elle.

Il se mit à rire.

— Vous me prenez toujours pour un barbare ? Et si je vous disais que je pratique l'escrime tous les matins, même en voyage ? C'est un art ancien – suranné, diraient certains –, mais j'en ai besoin. Je dois pousser mon corps dans ses derniers retranchements. Tout est dans la discipline.

— La concentration, oui. C'est essentiel. J'ai fait beaucoup de gymnastique autrefois. Quand j'étais gamine, je rêvais d'une médaille olympique, mais la génétique a brisé ce beau rêve : du côté de ma mère, toutes les femmes sont grandes, blondes, élancées. À douze ans, j'atteignais mon mètre quatre-vingts. Or, les gymnastes doivent être petites. Heureusement, ensuite, je n'ai plus pris que deux centimètres. Maintenant, si je pouvais

juste récupérer un minimum de coordination, je serais contente. Ce n'est pas trop demander, quand même. Après tout, il ne me reste...

Une boule dans la gorge l'interrompit. Que lui arrivait-il ? Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour ne pas éclater en sanglots.

— Vous... avez laissé du monde derrière vous.

Elle inspira un grand coup.

— Beaucoup de gens.

— Votre famille, je m'en doute. Mais un mari, je suppose ?

— Non, je n'étais pas mariée.

— Pas de fiancé ?

Il continuait à la masser, un peu mécaniquement, peut-être. Se faisait-elle des idées ou avait-elle perçu une note d'espérance dans sa voix ?

— J'avais un copain.

Machinalement, elle avait porté sa main à sa gorge.

— Il m'avait donné un collier. Une perle sur une chaîne. Je passais mon temps à la caresser.

Son placard avait dû être vidé une fois qu'elle avait été déclarée disparue, et son collier sans doute remis à ses parents. À moins qu'il n'ait été rendu à Matt.

— Il m'arrive encore de le chercher sur mon cou, avoua-t-elle. Ce doit être le besoin inconscient de retrouver un objet familier. Comme si je sentais une démangeaison sur un membre amputé, vous voyez.

Les mains de Kubilaï s'immobilisèrent subitement.

— De temps en temps, je me tourne vers mon père pour discuter encore avec lui des mérites de telle ou telle équipe sportive. Et je m'aperçois que je parle seul. Comme vous avec votre fiancé.

— Matt n'était pas l'amour de ma vie, mais c'est avec lui que je sortais lorsque mon avion a été abattu.

Elle aimait bien ce jeune chirurgien militaire. Malheureusement, le soir où elle l'avait invité chez elle, elle avait eu droit au regard désapprobateur de sa mère, qui ne l'avait pas trouvé assez bien pour elle.

Inévitablement, ses pensées la menèrent ensuite à Bree.

— J'avais également une amie, une grande amie. À part les membres de ma famille proche, c'est elle qui me manque le plus. Je voudrais...

Elle respira un grand coup avant de reprendre :

— Je voudrais tellement savoir ce qui lui est arrivé ! Oh, excusez-moi ! Elle est sûrement morte, et ça m'attriste beaucoup.

Kubilaï la dévisageait, l'air un peu surpris. À part son père et son demi-frère, dont il était désormais séparé, il n'avait mentionné aucune personne chère. Pas de femmes. Ni épouse, ni fiancée – ni petite amie, avait-il cru bon de préciser. Ce n'était certainement pas quelqu'un qui se laissait facilement émouvoir. Il devait répugner à s'engager, sans doute parce que c'était un homme de parole et qu'il ne voulait rien devoir à personne. Pas étonnant qu'il aime sa vie de cavalier-flèche, toujours à cheval, toujours dans la nature.

Une fois qu'ils auraient atteint Pékin, elle risquait de ne jamais le revoir, songea-t-elle avec tristesse. Mais, finalement, ce serait sans doute mieux ainsi. Elle devait avant tout penser à retrouver son amie tandis que lui, Kubilaï, avait une frontière à surveiller. Ce n'était qu'au cinéma que ce genre d'homme changeait et finissait par se fixer auprès d'une femme. D'ailleurs, sur ce point, elle lui ressemblait un peu. Pour elle, les hommes étaient des êtres qui entraient dans sa vie parce qu'ils y ajoutaient une richesse. Avec elle, une relation fonctionnait ou pas, et si elle ne fonctionnait pas, elle passait à autre chose.

Sauf lorsque le sort lui forçait la main. Kubilaï avait repris son massage.

— Toutes mes condoléances pour la perte de votre amie, dit-il d'un ton gêné.

— C'aurait dû être moi, maugréa-t-elle en serrant les poings, pas elle.

— C'est toujours plus dur pour ceux qui restent.

Percevant une note de désarroi dans sa voix, elle chercha son regard sombre dans la nuit noire.

— Détendez-vous, ordonna-t-il doucement. Chaque fois que je vous contrarie avec mes brutales tentatives de réconfort, vos muscles se raidissent comme des pierres.

— Vos tentatives ne sont pas brutales mais plaisantes. Vous ne me contrariez pas, vous m'aidez. Ce qui ne m'empêche pas de regretter mon amie. Terriblement. J'espère que quelqu'un pourra me donner de ses nouvelles dans la capitale.

Il mit un certain temps à répondre.

— Elle n'est pas là-bas.

Cam ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire.

— P... pardon ?

Il soutint son regard incrédule.

— Banzaï Maguire n'est pas dans la capitale.

Il avait prononcé le nom de Bree ! Elle n'avait plus besoin de le tenir secret.

— Elle est donc vivante ? Où se trouve-t-elle ? Elle va bien ? Elle sait que je m'en suis sortie ? Quand est-ce que je la verrai ?

Tout en posant ce déluge de questions, Cam s'était assise. D'un geste, il la repoussa. Il semblait regretter ce qu'il venait de dire.

— Je ne sais pas. Personne ne le sait.

— Ne sait quoi ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

— Où elle se trouve. Comment elle se porte. Voilà des semaines qu'elle est partie.

— Un frisson la parcourut. Elle savait qu'elle n'aurait rien dû dire. Maintenant, c'était pire.

— Elle est partie ?

— Elle s'est enfuie. Le prince a fait tout ce qu'il a pu pour tâcher de la ramener, mais elle n'a rien voulu entendre.

La voix de Cam se brisa.

— Pourquoi ? Bree a toujours eu la tête sur les épaules.

Elle sentit les mains de Kubilaï se crisper sur ses jambes.

— Pas quand il s'agit de vous, on dirait.

Cam ferma un instant les yeux.

— Elle est partie à ma recherche... murmura-t-elle.

*Exactement ce que tu comptais faire pour elle.*

Elle rouvrit les yeux et regarda le ciel étoilé en tremblant, de peur autant que de joie. Bree était vivante ! Et, grâce à ce cavalier-flèche, elle saurait par où commencer ses recherches quand elle serait au palais. Le prince l'aiderait. Il trouverait bien un moyen de faire savoir à son amie qu'elle était arrivée dans la

capitale, et toutes deux se retrouveraient. Elle reverrait Bree, quelqu'un de son époque qui la connaissait et la comprenait. Sa meilleure amie.

D'un seul coup, la vie lui paraissait beaucoup plus riante.

Les yeux fermés, Cam s'abandonna au plaisir que lui apportait le massage de Kubilai. C'était la première fois depuis son réveil qu'elle se sentait vraiment femme. Des désirs longtemps endormis refaisaient surface sous les paumes agiles du cavalier.

Seule la présence de Nazim l'empêcha de saisir son compagnon par les épaules pour l'attirer vers elle et l'embrasser.

— Vous allez mieux ?

Elle s'étira, tendit les bras derrière la tête.

— Infiniment mieux.

C'était une voix comme celle de Kubilaï qu'on avait envie d'entendre le soir, en posant la tête sur l'oreiller.

— Vous m'avez l'air un peu fiévreuse, observa-t-il en montant lentement les mains au-dessus de ses genoux. Je crains que vous n'ayez de la température.

— Je trouve qu'il fait un peu chaud, avoua-t-elle dans un souffle.

En Mongolie. En hiver.

Il s'arrêta net, le visage impassible. Il avait parfaitement compris. Sans la quitter des yeux, il se pencha vers elle, et ses cheveux lui effleurèrent le visage. Elle ne savait comment interpréter son expression – tentation, gaieté, doute, peut-être un rien de folie. De toute façon, elle n'avait plus tous ses esprits.

— Voyons ça, murmura-t-il de sa voix grave.

Il posa une paume sur son front, comme pour vérifier si elle avait vraiment de la fièvre. Elle ferma les yeux pour savourer ce contact. La main glissa vers sa joue, où elle s'arrêta.

Cam s'appuya dessus, le sentit hésiter. Allait-il finir par comprendre quel effet il lui faisait ?

Doucement, il posa les doigts sous son menton, comme pour l'obliger à redresser la tête. Elle ouvrit les paupières. Il se tenait à quelques centimètres de sa bouche.

Elle se souleva pour le rejoindre et s'arrêta à un souffle de ses lèvres. Elle en sentait déjà la tiédeur, mais aussi sa barbe

naissante, presque invisible sur le tatouage noir. Il lui caressa les cheveux, lui effleura le coin de la bouche. Elle soupira, le corps frémissant de fourmillements.

— Nazim... murmura-t-elle.

— Quoi, Nazim ?

Avec une grimace de dépit, il se redressa.

— Moi, c'est Kubilaï. Mais je peux demander à Nazim de prendre ma place si vous le désirez.

— Idiot ! Je voulais juste savoir s'il dormait, pour être sûre qu'il ne me voie pas vous embrasser.

— M'embrasser...

Il paraissait stupéfait.

— Quoi ? Ce n'est pas ce que nous allions faire ?

Il s'accroupit et se passa une main dans les cheveux.

— Bon sang, mais à quoi pensais-je ?

— Je ne voudrais pas parler à votre place, mais je jurerais que vous pensiez à la même chose que moi. Il ouvrit une main, comme pour s'expliquer, mais renonça.

— Le fier Kubilaï ne sait plus quoi dire ? plaisanta-t-elle. J'ai du mal à y croire !

Elle se souleva sur un coude.

— Voyons. Vos fonctions vous interdisent de fraterniser avec le butin, c'est ça ?

— Oui. Le prince Kyber interdit toute relation personnelle entre nous. Il... euh... il ne veut pas.

Elle haussa les sourcils.

— Il veille au moindre détail, dites-moi. Qui monte sur votre cheval, qui vous embrassez...

— Exactement.

Pour tout dire, il n'avait pas l'air d'apprécier ce règlement.

— Mais les massages, c'est permis ?

— Oui, bien sûr – s'ils sont nécessaires pour la bonne santé du butin.

— Pourquoi ai-je l'impression que vous venez d'inventer cette clause ?

Il esquissa un sourire.

— Parce que vous me connaissez déjà mieux que la plupart des gens.

— Pas autant que je le voudrais.  
De nouveau, il lui caressa les cheveux.  
— Vous dites toujours tout ce qui vous passe par la tête...  
— Mais pas vous.  
— C'est... compliqué.  
— Vous êtes marié ?  
— Non. Pas du tout !  
— Ah... Donc, c'est juste compliqué.  
— Oui.

Elle leva les yeux au ciel.

— C'est toujours compliqué ! Tout le monde dit ça, mais je n'y crois pas une seconde. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de si compliqué ?

— Allongez-vous, Cam.  
— Arrêtez de me donner de faux espoirs !

Il éclata de rire. Elle ne put s'empêcher d'en faire autant, jusqu'à ce que Kubilaï tende de nouveau la main vers son sac de couchage.

— Allongez-vous.  
— Seulement si vous venez à côté de moi.  
— C'était mon intention.

Elle lui décocha un sourire de triomphe et s'étendit voluptueusement. Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle prit la pleine mesure de sa fatigue, car elle eut à peine la force de rouler sur le côté.

Kubilaï s'installa derrière elle et posa un bras sur sa hanche. Plaquée contre lui, elle sentit de nouveau à quel point il était ému par sa présence. Un délicieux frisson la parcourut lorsqu'il entreprit de lui masser la nuque, descendant sous le col de sa chemise pour atteindre les bords de son sous-vêtement.

— Ça va, mignonne ?  
— Très bien.

La fatigue aidant, il ne lui fallut pas longtemps pour glisser vers le sommeil.

Le toucher de Kubilaï se fit de plus en plus léger. À l'instant même où elle allait sombrer, elle sentit le contact de ses lèvres sur sa tête.

Il l'avait embrassée ! Cependant, il avait attendu qu'elle soit endormie – du moins pensait-il qu'elle l'était. Et elle n'allait pas tout gâcher en lui faisant comprendre qu'elle avait senti son baiser.

*Je crois qu'il m'aime bien.* Ce petit baiser prouvait que l'attitude ambiguë de Kubilaï n'avait rien à voir avec des règles soi-disant édictées par le prince Kyber, mais plutôt avec le trouble qu'elle lui inspirait.

Le reverrait-elle jamais après qu'ils auraient atteint la capitale ?

Kubilaï refuserait sûrement. Il édicterait un règlement en ce sens.

Un règlement qu'elle trouverait le moyen de contourner.

*Ne jamais sous-estimer Cameron Tucker.* Ce fut sa dernière pensée avant de se laisser sombrer.

Le lendemain matin, ils passèrent du cheval à un engin appelé magnécar. Ils avaient traversé les bois et atteint une piste réservée à ces véhicules, une chaussée formée de rouleaux métalliques.

Kubilaï descendit le premier de cheval. Comme il en avait pris l'habitude, il saisit Cam par la taille pour la déposer sur le sol. Leurs regards se croisèrent un instant, jusqu'à ce qu'il détourne les yeux.

Les bras croisés, Cam le regarda se diriger vers Nazim. Il n'avait presque pas dit un mot depuis leur réveil.

— Dépêchez-vous, Cam. Il ne faudrait pas vous perdre dans les bois après trois jours de chevauchée.

La voix de Nazim la tira de ses pensées. Tandis qu'elle le rejoignait, Kubilaï abaissa le nano-écran qui masquait un élégant véhicule gris métallisé.

— Super voiture ! s'exclama-t-elle.

— Elle nous mènera où nous devons aller, commenta Kubilaï, affairé.

— Sûrement, répondit-elle à mi-voix.

Cette fois, elle devait en convenir, le voyage était presque terminé. Son beau cavalier allait redevenir chasseur de primes, et elle serait la fugitive que le roi avait réclamée.

Elle sentit un léger « floc » sur la tête et leva les yeux vers le ciel gris. Des gouttes glacées s'écrasèrent sur son visage.

La pluie qui avait menacé toute la matinée se déversait à présent sur les hautes herbes et sur le capot du magnécar.

— Ouverture, dit Kubilaï.

Les portières glissèrent vers l'arrière, révélant un intérieur sombre.

— Entrez, dit-il à Cam, ne vous mouillez pas.

— Merci.

Elle s'installa sur le siège arrière. Il y avait des ceintures, un tableau de bord, des plafonniers. Pas difficile d'avoir soudain le mal du pays. Dans cet habitacle, elle retrouvait plus de souvenirs de son monde que dans toute la ferme de Mongolie. Allait-elle réagir de même à Pékin ?

Après avoir aidé Nazim à faire monter les chevaux dans un compartiment séparé à l'arrière, Kubilaï s'assit à la place du conducteur. Ils se dirigèrent vers la chaussée, dont les rouleaux se mirent à scintiller.

— Des rayons magnétiques permanents, expliqua-t-il avant qu'elle ait eu le temps d'exprimer son étonnement.

Il avait le don d'anticiper chacune de ses questions.

— Une fois sur la piste, le magnécar n'a plus qu'à avancer pour se mettre en lévitation.

— En lévitation ?

*Cool.* Cam se pencha sur son siège tout en écoutant l'engin se placer dans le sillon avec un déclic sonore, puis glisser sur les rouleaux. Lorsqu'ils eurent atteint la vitesse requise, Kubilaï lança :

— Allons-y !

Et le magnécar bondit en avant.

L'accélération fut incroyable, même aux yeux d'une pilote de F-16. Puis Cam entendit les roues se rétracter. Ils ne roulaient plus sur la piste, ils la survolaient de quelques centimètres. Des voitures volantes. Des ordinateurs à profusion. Voilà qui correspondait plus à l'idée qu'elle se faisait du XXII<sup>e</sup> siècle.

Elle se pencha vers Kubilaï.

— Est-ce que je pourrais essayer ? Je ne marche peut-être pas encore très bien, mais je sais toujours piloter.

— Non.

— Je vous en prie !

Elle agitait les mains comme si elle ne pouvait plus se retenir.

— Vous ne connaissez pas la route.

Que répondre à cela ? Il ne lui restait qu'à regarder le paysage. Bientôt, la campagne céda la place à des villes de plus en plus grandes, à des immeubles qui devinrent des gratte-ciel dont les façades semblaient changer de forme et de couleur.

— Vous avez l'air surprise, Cam.

Au son de la voix grave de Kubilaï, elle se tassa sur son siège.

— Quand on a dormi cent soixante-dix ans, on trouve que les choses ont bougé. Pouvez-vous me dire où nous sommes ?

— On approche de la capitale.

— Oh ! Regardez ces affiches géantes sur les façades. Elles n'arrêtent pas de se modifier. C'est extraordinaire !

— Le prince s'y connaît en urbanisation, n'est-ce pas ?

Nazim laissa échapper un petit hoquet. Cam s'étonnait toujours des espèces de sous-entendus qui flottaient sans arrêt entre ces deux hommes.

Elle se remit à contempler les banlieues tentaculaires de Pékin.

— Quand je pense que Bree n'est même pas là, qu'elle perd son temps à me chercher ailleurs ! murmura-t-elle. Je vais prier le prince de m'aider. Il l'a vue, il saura certainement où elle peut se trouver. Mieux que nous, en tout cas.

Les mains de Kubilaï se crispèrent sur le manche.

— Dès que nous arriverons, je lui demanderai une audience, ajouta-t-elle.

— Bonne chance, maugréa-t-il.

Elle se rembrunit.

— Je la retrouverai, Kubilaï.

— Vous devriez profiter de la chance qui s'offre à vous. Vous connaîtrez la belle vie, ici.

— Il ne me reste que Bree pour me rappeler mon monde. C'est ma meilleure amie. Il faudra employer d'autres arguments pour me faire lâcher prise. Je parlerai au prince.

— Le prince a d'autres sujets de préoccupation.

— Vous aimeriez qu'on réponde ça à Nazim si vous veniez à disparaître ? Vous laisseriez tomber si c'était lui ? Pourquoi voulez-vous me décourager ?

— Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Parce que les tyrans impérialistes qui gouvernent l'UCT croient que vous leur appartenez. Parce qu'ils feront tout pour vous ramener à l'intérieur de leurs frontières afin de se servir de vous.

Kubilaï tourna vers elle ses yeux noirs, où brillait une angoisse inattendue.

— Parce que si, au cours de vos recherches, vous veniez à quitter la capitale, vous seriez capturée ou tuée. Ne vous demandez pas comment mais quand.

Personne n'ajouta rien jusqu'à ce qu'ils atteignent les portes de la cité, gardée par deux gigantesques statues d'or.

Un mince rayon de lumière passa sur tout le véhicule, analysant son contenu sans les arrêter dans leur progression. Kubilaï expliqua que c'était un bon moyen d'assurer la sécurité sans déranger personne.

Les statues d'or dominaient le trafic des magnécars.

— Le premier roi, la première reine, annonça Nazim d'un ton de guide touristique.

Cam écouta attentivement ses explications. La réaction de Kubilaï lui avait remis les idées en place. Sa mission ? Découvrir où avait disparu sa chef d'escadrille.

Bree avait vécu dans ce palais : c'était un excellent point de départ pour ses recherches. À présent, il lui restait à débrouiller le reste. Bree n'était pas du genre à s'enfuir sur un coup de tête. Elle devait avoir eu une raison solide pour partir. Et Cam la découvrirait, envers et contre tout. Pour commencer, elle allait tâcher d'en apprendre le plus possible sur le palais et sur les gens qui l'habitaient – y compris son prince soi-disant cannibale, Kyber le Terrible.

# Chapitre 12

En cette fin de matinée, le soleil tentait de se frayer un chemin parmi les nuages. La pluie qui venait de tomber emplissait les crevasses entre les pavés à l'ancienne de la cour du palais. Kyber, suivi de Nikolaï et de Cam, pataugeait dans les flaques en se dirigeant vers les gardes du palais. Ils seraient chargés, ainsi que le reste du personnel, d'éloigner Cam des yeux du prince. Kyber avait pris cette décision et comptait s'y tenir. Il ne laisserait pas ses sentiments personnels obscurcir son jugement.

Il devait oublier Cam. Il n'avait pas d'autre choix que de l'écartier de son chemin, maintenant et durant les jours à venir. Non seulement parce que sa mission était terminée, mais aussi parce que Cam avait percé à jour les défauts de sa cuirasse comme jamais aucune femme avant elle. Elle avait le don de lui faire baisser sa garde. Il ne savait trop qu'en penser, sinon qu'il préférerait ne pas y penser du tout. À l'instant même où il pénétrerait dans le palais, il se replongerait dans le travail, ce qui avait toujours constitué pour lui une solution aux distractions indésirables.

Le ministre des Affaires internes, Horace Hong, fit son apparition devant le comité d'accueil. C'était le plus haut personnage du gouvernement et le seul à connaître la véritable identité des cavaliers-flèches.

— Je vous laisse avec M. Hong, annonça Kyber à Cam.

Les yeux bleus de la jeune femme se posèrent sur le ministre, qui la salua d'un signe de tête.

— Je suis chargé de veiller à vous installer au mieux dans le palais. Suivez-moi.

Kyber tendit la main pour l'arrêter.

— Pas si vite, Hong. Vous avez la marchandise. Je veux mon argent.

Cam faillit s'étrangler.

— La marchandise ?

Kyber fit mine de ne pas voir qu'elle le dévisageait d'un air incrédule.

— Où est notre récompense ?

Hong lui remit une carte de paiement que Kyber présenta à la lumière, comme pour en vérifier l'authenticité, avant de la glisser dans sa poche.

— Appelez-nous la prochaine fois que le prince aura besoin de nos services, Horace.

Il hissa son sac sur son épaule et lança :

— Prêt, Nazim ? Le quartier du Serpent nous attend. Ah, le bar du *Cœur Perdu* ! Du vin, des femmes et des chansons pour deux voyageurs exténués.

Il se tourna vers Cam.

— Adieu, mignonne. Je vous souhaite de beaux jours et d'inoubliables nuits.

— C'est tout ?

De grands yeux pâles le contemplaient, une bouche bien dessinée restait entrouverte. Ignorait-elle qu'en le regardant ainsi, en lui prenant le bras comme elle le faisait à présent, elle semblait réclamer un baiser ?

*Il ne faut pas. Il faut partir. Tout de suite.*

— Ma tâche est remplie.

— J'entends bien, mais je m'attendais à autre chose qu'à être jetée comme un sac de courrier.

Elle ne pouvait imaginer à quel point il désirait l'emmener avec lui, l'installer dans ses appartements, se perdre en elle, la garder auprès de lui nuit après nuit, se réveiller à ses côtés matin après matin. Ce n'était pas la première fois, depuis le début de leur voyage, qu'il regrettait de ne pas être aussi libre que Kubilaï.

*Pourquoi Kyber n'y aurait-il pas droit ? Pour mille raisons. D'abord, il n'était pas prêt pour le mariage.*

— Si j'avais su que vous désiriez un traitement spécial, Cam, je vous aurais fait emballer dans un paquet cadeau.

Les narines frémissantes, elle le lâcha comme s'il la brûlait.

— Je vous souhaite de beaux jours et d'inoubliables nuits à vous aussi, monsieur.

Kyber pivota sur lui-même et s'éloigna, accompagné de Nikolaï. S'il avait pu, il aurait couru. Son chef de la sécurité garda prudemment le silence tandis qu'ils se dirigeaient vers l'entrée dérobée du palais par laquelle Kyber allait regagner ses appartements. Là, il se débarrasserait de la poussière de la route – et de la pensée que Cameron Tucker vivait désormais sous le même toit que lui.

Le ministre du prince fit entrer Cam dans le palais proprement dit. Elle ralentit le pas pour contempler le hall d'entrée grand comme une cathédrale. Malgré sa fatigue, elle ne put s'empêcher d'admirer la majesté des lieux. C'était si somptueux qu'elle en oublia presque la rebuffade de Kubilaï.

Le sol, les murs, le plafond étaient de marbre crème. Des soldats en or de plus de quatre mètres de haut, dans le style des statues qui gardaient l'entrée de la cité, s'alignaient sur deux rangées.

— La galerie des Ancêtres, expliqua le ministre.

Des fenêtres à petits carreaux donnaient sur des tourelles et des donjons. Cam regardait la vue lorsque Hong frappa dans ses mains.

— Hydro-chaise.

Un fauteuil roulant très décoré émergea d'une alcôve et vint s'arrêter devant eux.

— C'est pour moi ?

— Si vous voulez vous donner la peine.

Puisqu'il le proposait si gentiment, elle ne pouvait qu'accepter. Elle s'assit.

— Je vais vous mener à vos appartements privés, où vous attendent les médecins du palais. Une fois qu'ils vous auront prescrit un traitement, vous pourrez faire ce que vous voudrez.

— Je peux quitter le palais ?

Kubilaï avait pourtant paru s'inquiéter de sa sécurité.

— En fait, je vous y encourage. Visitez la ville. Profitez-en. Je reste à votre disposition pour vous emmener où vous voudrez. Vous n'avez qu'à demander.

— Merci.

Elle lui sourit. Un peu plus âgé que Kubilai, il était assez agréable à regarder. Et fort aimable.

— On vous prépare un repas, reprit-il en marchant derrière son fauteuil.

Apparemment, l'engin fonctionnait en toute autonomie, y compris pour la direction.

— Je n'ai pas très faim.

— Je demanderai qu'on vous apporte plutôt une collation, dans ce cas.

Seigneur ! Quel raffinement ! Elle s'était un peu demandé à quoi s'attendre de la part du prince Kyber, mais sûrement pas à ça. Néanmoins, toutes les politesses du monde ne sauraient remplacer une véritable entrevue.

— Monsieur Hong...

— Horace, si vous voulez bien.

— Horace, j'aimerais rencontrer le prince dès que possible. Cet après-midi de préférence.

Il eut un petit hoquet qui lui rappela Nazim.

— Ce ne sera pas pour aujourd'hui, je peux vous le garantir.

— Demain, alors ?

Il répondit d'une voix soudain pincée :

— Une audience avec le prince ne s'organise pas comme ça.

Il a tant à faire !

— Écoutez, il a envoyé ses cavaliers-flèches me chercher jusqu'en Mongolie. Je suppose qu'il ne demande qu'à me voir.

— Je vais faire mon possible pour vous arranger ça.

— Merci. J'aurais cru que le prince guetterait mon arrivée. Il avait l'air de tenir tellement à me faire venir ici !

— Le prince ne guette personne.

— C'est l'impression qu'il donne, en effet. Il ne doit pas avoir le temps, avec toutes ces décisions qu'il a à prendre, qui monte sur quel cheval et tout...

Horace dut la trouver irrévérencieuse, car il se gratta la gorge avant de reprendre :

— Si c'est de Banzaï Maguire que vous voulez lui parler, l'UCT serait sans doute plus indiquée pour vous répondre.

Tiens ? Elle n'y avait pas pensé. Elle aurait cru que tout le monde ici détestait l'UCT. En ce qui la concernait, elle estimait ne pas posséder encore assez d'éléments pour se faire une opinion.

— Quoique... continua le ministre, pensif. Le prince Kyber n'aime pas beaucoup faire appel à d'autres pays pour leur demander de l'aide.

Ils franchirent un portail massif aux panneaux incrustés de scènes du folklore coréen et débouchèrent dans un vestibule longé d'innombrables portes qui devaient ouvrir sur autant de chambres. De gigantesques peintures ornaient les murs. Des œuvres de Salvador Dali, constata-t-elle en reconnaissant aussitôt *Persistance de la mémoire*, le tableau aux montres molles. Le prince Kyber, l'homme le plus riche, le plus puissant du monde, ne se contentait certainement pas de reproductions. Ce ne pouvaient être que des originaux. À l'évidence, les décorateurs avaient reçu carte blanche en matière de budget.

Horace s'arrêta devant une porte et introduisit les doigts dans un renforcement, ce qui fit glisser le panneau sur une pièce confortable à l'équipement high-tech.

Elle contenait tout ce que Zhurihe avait juré ne plus exister. Devant la preuve de ses mensonges, Cam n'en éprouva que plus de chagrin.

Une femme en blouse blanche l'attendait à l'intérieur.

— Bienvenue, mademoiselle Tucker. Je suis le docteur Park, votre médecin.

Cam en resta bouche bée. Quand on parle du loup...

— Zhurihe ?

Les nattes en moins, c'était elle ! Non, en y regardant de plus près, cette femme avait une bonne vingtaine d'années de plus, une allure plus élégante. Sinon, on aurait bien pu les prendre pour des jumelles.

La femme sourit avec indulgence.

— Mon prénom est Dae. Vous pouvez m'appeler ainsi si vous le désirez.

— Comme vous voudrez, madame. C'est juste que... que vous ressemblez à quelqu'un que je connais.

— Vous avez sans doute déjà rencontré l'une d'entre nous.

La femme se retourna.

— Min, venez voir Mlle Tucker.

La nouvelle venue portait également une blouse blanche. Tout comme le docteur Park, c'était une autre version de Zhurihe, plus âgée, plus grande, plus jolie et plus raffinée.

— Voici le docteur Park, Min Park.

— Enchantée, mademoiselle.

Min Park repoussa ses longs cheveux derrière ses épaules et inclina la tête pour saluer Cam.

— En tant que psychiatre, j'ai hâte de pouvoir vous assister dans votre convalescence.

— Merci, répondit Cam machinalement.

Ce n'était pas possible, cette ressemblance avec Zhurihe !

Les sœurs Park la conduisirent à un fauteuil confortable. D'autres femmes s'activaient dans la vaste chambre. Visiblement, elles étaient chargées d'assister les médecins et de nettoyer. Vêtues de tenues grises, elles se rapprochaient davantage de Zhurihe, en âge et en apparence. Elles étaient plus petites que les deux médecins, mais, au contraire de la jeune Mongole, elles avaient le regard triste, la bouche tombante. Étaient-elles attardées mentales ? Était-ce la raison pour laquelle elles remplissaient des tâches subalternes ?

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui s'appelle Zhurihe ? demanda Cam.

Elle crut voir une des filles lever la tête. Le temps qu'elle se tourne vers elle, toutes avaient repris leurs occupations. Intriguée, Cam se promit de vérifier à la première occasion si l'une d'entre elles ne connaissait pas ce nom.

Ce fut le docteur Dae Park qui répondit :

— Je ferai lancer une recherche si vous le désirez. Dans quel secteur de la ville habite-t-elle ?

— En fait...

En repensant aux activités suspectes de Zhurihe, Cam repoussa cette idée.

— Elle ne vit pas en ville. Avez-vous des sœurs en dehors de Pékin ?

— Non. Nous résidons toutes ici. Dans le palais. Nous sommes sept.

— Toutes sœurs ? On dirait que les plus jeunes sont des quadruplées.

— Non...

Dae Park baissa la voix, un rien embarrassée :

— Ce sont des clones, pas des sœurs.

*Des clones. Misère !*

— Des clones... de vous ?

— L'empereur ne pouvait plus se passer de moi, alors il m'a fait reproduire en plusieurs exemplaires.

— Le prince Kyber fabrique des clones ?

Aux yeux de Cam, c'était presque aussi terrible que de manger des paysans.

Le médecin secoua la tête, tout en introduisant des données dans un ordinateur portable.

— C'était son père, l'empereur. Le prince Kyber est le régent.

Oui, elle s'en souvenait. L'empereur plongé dans un coma végétatif.

— Il a fabriqué six copies de vous...

— Neuf, en fait, chacune dotée d'aptitudes différentes. Min, la première, est brillante, mais ses gestes manquant de coordination pour en faire un grand chirurgien, elle s'est consacrée à la psychiatrie, discipline pour laquelle elle s'est révélée très douée.

Devant les yeux écarquillés de Cam, Min acquiesça de la tête.

*Un clone. Pas possible !*

De nouveau, Cam regarda le groupe des assistantes en gris. Celle qui avait semblé réagir au nom de Zhurihe était maintenant fort occupée à verser du liquide dans un pichet. Elle possédait des mains fines et tenait l'anse en soulevant le petit doigt. Exactement comme Zhurihe !

— Ma deuxième copie génétique a donné une excellente technicienne de laboratoire, continua Dae. La troisième, la quatrième, la cinquième et la sixième étant moins douées, on en a fait des domestiques, comme vous pouvez le constater.

Cam effectua un rapide calcul.

— Et les trois autres ?

— Elles ne sont plus parmi nous.

Le docteur Park préparait un scanner pour le cœur de Cam, si bien que celle-ci ne voyait pas l'expression de son visage.

— On les a annulées durant leur enfance. Fonctions cérébrales inadéquates.

— Annulées ?

— Euthanasiées.

Les servantes ne paraissaient pas s'intéresser à la conversation. Dans quel monde de fous Cam était-elle tombée ?

— Vous supprimez les gens qui n'ont pas un QI assez élevé ?

Le docteur Park eut un petit rire désinvolte.

— Ce n'étaient pas des gens mais des clones.

Horrifiée, Cam ne savait plus que penser de ce médecin qui lui paraissait pourtant si tranquille. Et puis, qui était-elle pour juger une culture, un pays dans lequel elle venait de débarquer ? Mais ignorer une pratique ne revenait-il pas à l'approuver ? Elle ne savait ni quand ni comment, mais si elle pouvait un jour faire quelque chose pour ces clones, elle ne s'en priverait pas, se promit-elle.

Les deux médecins s'approchèrent de Cam, et les examens commencèrent.

Après plusieurs séries de soins qui lui permirent de se sentir mieux, elle apprit qu'elle allait avoir droit à une injection dans le style de celles qu'on pratiquait au XXI<sup>e</sup> siècle, en moins douloureux.

— Après ceci, mademoiselle Tucker, nous en aurons fini pour aujourd'hui. Demain, nous nous reverrons pour discuter des résultats de vos examens et nous mettrons au point un programme qui vous permettra d'augmenter votre masse musculaire et votre force.

— Et ma coordination ? Je n'ai pas un très bon équilibre.

— Vous ne sentez pas déjà les résultats de votre premier traitement ?

Cam ouvrit et referma une main.

— Si, peut-être.

— Vous verrez d'autres améliorations dans la journée. À présent, ne bougez plus, s'il vous plaît.

Le médecin lui poussa doucement la tête sur le côté et dégagea son cou. Cam frémit lorsqu'elle sentit une aiguille s'introduire dans sa nuque.

— Aïe ! Ça brûle !

Elle se frotta la nuque et sentit sous ses doigts une légère protubérance.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une cellule-balise. Inoffensive.

Cam eut un sursaut d'inquiétude.

— À quoi ça sert ?

— Ça permet au prince de s'assurer que vous ne quittez pas les limites de la ville.

Avec un petit sourire, la femme ajouta :

— Il s'inquiète beaucoup pour vous.

— Assez pour me faire prisonnière. Expliquez-moi exactement ce que vous venez de m'injecter. Est-ce que ça permettra au prince de me suivre à la trace ? De connaître mes pensées ?

Le docteur Park eut un grand rire mélodieux. Elle semblait si douce, si sereine... et pourtant, elle acceptait de voir supprimer des clones de sa propre personne comme si on écrasait des mouches.

— Si c'était le cas, tout mari, toute femme de l'empire en réclamerait une pour son conjoint. Une cellule-balise ne vous causera d'ennuis que si vous vous éloignez de la zone protégée.

Cam fronça les sourcils, tout en continuant à se frotter la nuque.

— Arrêtez, je vous en prie, reprit le médecin. Vous allez irriter le point d'incision. Laissez-le dégonfler et vous n'y penserez plus.

— Tant que je n'escaladerai pas les remparts de la ville pour m'en aller ! s'exclama Cam avec humeur.

— Je suis certaine que, si vous devez quitter la zone, le prince ne demandera pas mieux que de désactiver la cellule.

— Comment est-ce qu'on... l'éteint ?

La femme était trop intelligente pour tomber dans le piège.

— Il faut se rendre dans un cabinet médical équipé à cet effet. Il ne s'agit pas d'une simple cellule, voyez-vous, mais de milliers d'alarmes microscopiques installées entre votre nuque et votre crâne.

Elle s'essuya les mains et se leva.

— Une de mes assistantes va veiller à votre confort. Quant à moi, j'ai d'autres tâches à remplir.

*Des expériences sur des bébés animaux ?*

— Joo-Eun ! lança le médecin.

Trois filles en gris se tournèrent d'un air inquiet vers celle qui gardait la tête baissée – celle qui avait pris son pichet en soulevant le petit doigt.

En se redressant, l'intéressée fit remuer ses nattes exactement comme Zhurihe. Et si c'était elle ?

Quand elle repensait aux nombreuses escapades de la jeune fille, Cam se disait que la chose n'avait rien d'impossible.

Pourtant, lorsque la fille posa sur elle un regard dénué de cet éclat si particulier à son amie mongole, Cam se mit à douter. Pouvait-on jouer sur ce genre de détail ?

— Joo-Eun est simplette, expliqua le docteur Park. Malheureusement, ses difficultés semblent s'aggraver de jour en jour. Je ne sais pas combien de temps encore elle... Enfin ! Vous devrez peut-être répéter plusieurs fois vos ordres si elle n'a pas l'air de comprendre. Surtout, articulez bien.

Elle se tourna vers la fille.

— Veuillez préparer le bain de Mlle Tucker. Et vous resterez avec elle pour la servir.

À contrecœur, la fille s'éloigna de ses « sœurs ». D'une démarche un peu traînante, elle fit ce qu'on lui demandait, les yeux baissés, le visage détourné. La malheureuse n'était qu'un pâle fantôme de la vibrante Zhurihe.

Pourtant, n'était-ce pas elle ?

Les autres femmes quittèrent la chambre. Cam se leva de son fauteuil et put constater que son corps lui obéissait mieux qu'avant. Elle se sentait plus légère, presque gracieuse. Elle effectuait quelques pas dans la chambre lorsque Joo-Eun revint de la salle de bains, où elle avait déposé des serviettes.

Elle salua, recula vers la porte.

— Vous faut-il autre chose ?

— Je croyais que vous deviez rester ?

Une légère grimace tordit la bouche de la fille.

— Comme vous voudrez.

— Mais vous ne restez jamais, c'est ça ? Vous partez – des jours durant, parfois des semaines. Pourquoi ?

La servante demeura silencieuse.

— Dois-je comprendre que vous occupez deux emplois à la fois... l'un ici, au palais, et l'autre dans une ferme en Mongolie ? Est-ce moi que vous espionnez ou le prince Kyber ? Ou nous deux ?

La fille secoua la tête, l'air confus. Prise de remords, Cam cessa de l'interroger.

— Pardon, marmonna-t-elle. Vous pouvez y aller.

C'était trop pour une seule journée. Cam entendit la porte qui se refermait et, un quart de seconde plus tard, un éternuement.

Elle fit volte-face. Zhurihe ! Personne d'autre n'éternuait comme ça. Personne.

Cam voulut rouvrir la porte, qui ne bougea pas. Elle se rappela alors les conversations qu'elle avait eues à cheval avec Kubilai. Presque toute l'électronique, désormais, obéissait à la voix.

— Ouverture ! lança-t-elle.

La porte glissa sur le côté, et Cam jaillit dans le corridor de marbre.

— Zhurihe !

La fille s'éloignait au pas de course. Elle ne traînait plus du tout des pieds.

— Zhurihe !

Cam se rua derrière elle. Les médicaments avaient sans doute opéré des merveilles, mais pas assez pour lui donner l'énergie de rattraper la fugitive. À bout de souffle, Cam s'arrêta au milieu du corridor.

L'affaire se corsait. Cette fois, elle était certaine d'avoir bien affaire à Zhurihe. Que faisait la petite Mongole dans le palais, au milieu d'une armée de clones ? Cam avait du pain sur la planche.

# Chapitre 13

Assis sur son trône, un genou plié, l'autre jambe tendue devant lui, Kyber écoutait les rapports de ses ministres sur les événements qui s'étaient produits en son absence.

Et il s'ennuyait à mourir.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à Cam. Combien de fois avait-elle demandé à le voir ? Il ne les comptait plus. Mais cela le contrariait. Il avait vite compris que Cameron Tucker n'était pas femme à se décourager facilement. À plusieurs reprises déjà, il avait envisagé de lui accorder cette audience. Le reconnaîtrait-elle ? Sans doute : si son apparence n'était plus celle de Kubilaï, il ne pouvait contrefaire sa voix. Toutefois, le prince Kyber se devait de la recevoir, de subir l'interrogatoire qu'elle ne manquerait pas de lui infliger au sujet de Banzaï, interrogatoire auquel il ne pourrait donner aucune réponse satisfaisante. Dès que son souvenir aurait cessé de l'obséder, il lui ouvrirait grand ses portes.

Une image particulièrement saisissante lui revint en mémoire : Cam s'endormant dans ses bras. Il tenta de la chasser. Il n'avait jamais eu de mal à écarter les autres femmes de son esprit, y compris Banzaï Maguire.

Accoudé sur le bras du trône, il se tenait la tête sur deux doigts lorsque la ministre de la Culture s'avança.

— Comment s'est passé ce sommet, Votre Altesse ?

— Très bien. Nous avons beaucoup travaillé.

— Avez-vous eu beau temps ?

— Oui.

*Et j'ai bénéficié d'une fort agréable compagnie.*

— Je suis heureuse de l'entendre.

Il consulta sa montre. Pourquoi Dae Park ne lui avait-elle pas encore transmis son rapport sur les derniers examens de Cam ? Il avait envie d'étrangler ces rebelles qui avaient arraché

la jeune femme à sa biostase sans lui prodiguer la rééducation dont elle avait besoin. Dès la fin de ce conseil, il se ferait présenter le rapport dans son cabinet. Ou plutôt, il convoquerait Dae en personne.

— Merci, Votre Altesse.

Comme la ministre regagnait sa place, il se rendit compte qu'il venait d'entretenir toute une conversation sans en enregistrer un mot. Jamais, depuis ses quatorze ans, une femme ne l'avait hanté à ce point.

Raison de plus pour ne pas recevoir Cam avant d'avoir repris ses esprits. Car il ne lui suffirait pas de la prendre pour maîtresse. Il en voudrait davantage et, s'il ne se trompait pas, elle aussi. Or, il n'était pas prêt à s'engager. Quand il pensait à sa mère, au malheur qu'elle avait causé à son père... Au diable le mariage ! Cette seule évocation lui donnait la migraine.

Il se redressa en soupirant. Ce trône était d'un inconfort ! Il ferait mieux de se commander un fauteuil digne de ce nom. *Mais mon père a toujours présidé ses conseils sur ce trône.* Et il voulait tellement se montrer digne de lui qu'il avait adopté pratiquement toutes ses habitudes.

*Ce n'est pas le trône qui fait le souverain.* Cam lui avait dit ça pendant leur voyage. Elles lui manquaient déjà tant, ces longues conversations qu'ils avaient ensemble !

A son tour, Hong s'approcha du trône, encouragé par le sourire de Kyber – sourire qui n'avait rien à voir avec le ministre mais tout avec le souvenir d'une jeune femme blonde.

— Nous venons de recevoir des images de l'UCT. La révolte gronde dans la Colonie centrale.

— Montrez-nous ça.

En face d'eux, le mur se transforma en écran où s'agitèrent les images d'une violente manifestation. Les contestataires jetaient des pierres sur des policiers en tenue antiémeute, dont certains abandonnaient armes et casques afin de prendre fait et cause pour la foule. Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que la révolution gagne bientôt toutes les colonies. Une étincelle entraînerait l'explosion générale.

— On dirait que ça n'a fait qu'empirer depuis mon départ. Tu peux m'en dire davantage, Niko ?

— Je crois que la réaction du gouvernement ne réussit qu'à empirer la situation. Les couvre-feux, les arrestations, les interdictions de sortie du territoire, tout semble fait pour exacerber la colère du peuple. Ce qui n'empêche pas Beauchamp d'affirmer qu'il a la situation bien en main.

— Beauchamp ! cracha Kyber. Il ment comme il respire.

L'écran présentait maintenant des images d'autres villes aussi agitées — toutes situées dans la Colonie centrale. Cependant, rien n'indiquait que le gouvernement ait encore vraiment reculé.

— New Washington, grommela-t-il. Fort Powell. J'ai vu un reportage sur les mauvais traitements qu'on y inflige aux prisonniers politiques. Et l'UCT a le front d'accuser le royaume d'Asie de violer les droits de l'homme !

Devant la capitale de l'UCT soumise au chaos, il songea aux rues paisibles, bordées d'arbres, de Pékin.

— Faisons en sorte que ça n'arrive pas chez nous, conclut-il.

Cette déclaration lui valut un murmure d'approbation à travers la salle.

Kyber se tourna vers le ministre de la Défense, l'amiral Moon.

— Renforcez la sécurité le long des frontières. Mobilisez tous vos cavaliers-flèches et rapportez-moi la moindre incartade.

— Certainement, Votre Altesse.

Cette révolte qui agitait l'UCT inquiétait de plus en plus Kyber. Elle ne devait à aucun prix contaminer son havre de paix. Il avait assez à penser avec le chaos à l'intérieur de son propre palais.

— Il a refusé de me voir ?

Cam serra les poings. Quel mufle !

Cependant, elle parvint à remercier poliment le messager qui venait de lui transmettre la nouvelle. C'était la sixième fois en deux jours qu'elle essuyait un échec. Non, trois jours, si elle comptait celui de son arrivée, et donc dix requêtes.

L'homme recula, salua et s'en alla.

Cam retint ses cheveux avec un bandeau pour ne plus les avoir dans la figure. Plantée devant la fenêtre, elle s'interrogea

une fois de plus : pourquoi le prince Kyber ne voulait-il pas la voir, alors qu'il l'avait fait venir ici ? Ça ne tenait pas debout ! Il ne lui accordait même pas cinq petites minutes !

Elle avait presque envie d'accepter l'offre de M. Hong – prendre contact avec l'UCT pour lui demander de l'aide. Une seule chose la retenait : elle ne pouvait se permettre d'irriter le prince avec cette incartade. Elle devait être sage. Mais elle ne pouvait plus supporter tant de grossièreté.

Il était 17 heures, le soleil venait de se coucher. La paix du soir avait envahi les rues. Les gens allaient et venaient, s'arrêtaient dans les magasins, avant de rentrer chez eux. Ils paraissaient épanouis et, au contraire de la Chine qu'elle avait connue, les familles avaient plusieurs enfants – y compris des filles.

Cependant, une ombre venait altérer ce joli tableau : la disparition de Bree. Le prince ne daignait pas l'informer de ce qu'elle était devenue.

Kubilaï pourrait-il l'aider ?

Il lui manquait déjà tellement ! Elle avait envie d'entendre sa voix grave, son grand rire, ses plaisanteries, ses reparties. Bon, il se montrait parfois un peu condescendant et tête de mule, mais ça faisait partie de son charme rugueux.

Où pouvait-il habiter ? Il avait parlé d'un quartier du Serpent, d'un bar appelé *Le Corps Perdu*. Non, *Le Cœur Perdu*. C'était là qu'il aimait se détendre et, s'il ressemblait aux autres hommes de son espèce, à l'heure qu'il était, il devait s'y rendre pour y rejoindre ses compagnons.

Serait-il difficile de le retrouver ? On lui avait remis de l'argent de poche auquel elle n'avait pas encore touché. Elle pourrait lui offrir un verre en échange de son point de vue sur l'attitude exaspérante du prince.

Kubilaï avait toujours un avis sur tout. En outre, il connaissait très bien son souverain. Il pourrait peut-être le convaincre de la recevoir.

Cam interrogea l'ordinateur sur le meilleur trajet pour atteindre *Le Cœur Perdu*. Le quartier du Serpent se trouvait à quelques rues au nord du palais. Elle enroula l'écran flexible sur lequel était apparue la carte et le glissa dans sa poche.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire avant de partir : se baigner, se pomponner. Sa mère lui avait toujours dit que, quand on voulait impressionner un homme, il fallait mettre toutes les chances de son côté.

Surtout lorsqu'on voulait lui demander un service.

En sortant de sa piscine, Kyber trouva une femme nue sur son lit. Il s'arrêta devant elle, tout en s'essuyant les cheveux.

La femme lui sourit, se cambra, faisant courir de longs doigts sur son abdomen, jusqu'aux anneaux d'or qui ornaient l'aréole de ses seins et tintaient comme de minuscules clochettes dans le silence de la pièce.

« Comment est-elle entrée ici ? » commença-t-il par se demander. Sans doute ses majordomes avaient-ils pris l'initiative de lui fournir des concubines non seulement le soir mais aussi l'après-midi.

— Je te connais, observa-t-il. Tu es la manucure.

Celle qui lui donnait des bains de pied parfumés. Elle se caressa les seins.

— Oui, je suis Anjali. On m'a dit que vous vous intéressiez à moi, Votre Altesse.

Certes. C'avait été le cas.

Dix jours auparavant.

Elle se tourna sur le ventre, l'invitant à la rejoindre dans les positions les plus lascives. En d'autres circonstances, Kyber ne se serait pas fait prier. Cette fois, pourtant, il saisit un peignoir sur le dos d'une chaise et le jeta sur le lit.

— Pas à toi, ma douce. Va dire à ceux qui t'ont envoyée que je resterai seul ce soir.

Comme tous les soirs depuis son retour.

Au lieu de l'embrasser, il caressa ses boucles soyeuses, puis s'approcha du balcon. Il faisait trop frais pour sortir, aussi regarda-t-il les rues à travers la vitre rendue opaque de l'extérieur par les nano-écrans qui entouraient le balcon.

Il avait envie de se trouver de l'autre côté, dans les rues.

En règle générale, après une escapade dans la peau de Kubilaï, il attendait un moment avant de recommencer. Il courait un risque chaque fois qu'il sortait sans ses gardes du

corps, même sous un déguisement aussi convaincant. Mais ce soir, il en avait trop envie.

Alors qu'il contemplait les passants, une longue silhouette attira son attention, une femme de haute taille, la tête nue, malgré la mode, ses cheveux blonds volantant sur ses épaules.

*Cam !*

Il ouvrit les portes-fenêtres. Une bouffée d'air froid le saisit, mais peu importait. Elle lui manquait tellement ! Il rêvait d'elle constamment. Jamais il n'avait rencontré de femme capable de susciter à la fois sa joie et son exaspération.

Il serra les dents. Après la débâcle avec Banzaï, allait-il prendre le risque de se faire humilier une nouvelle fois ?

*Cam n'est pas Banzaï.*

Il secoua la tête. Non, il ne devait pas la voir. Pas tant qu'il n'aurait pas repris la totale maîtrise de ses émotions.

Mais Kubilaï en avait le droit, lui.

C'était fou.

*Tu ne sais même pas où elle va.*

Les rues de Pékin étaient plutôt sûres la nuit mais, pour une jolie femme seule, il y avait toujours le risque d'une fâcheuse rencontre. Il ne pourrait le tolérer. Mieux valait la faire suivre.

Pour la sécurité nationale, il devait encore faire appel à son chasseur de primes favori. Kubilaï.

Il faisait nuit noire. Malgré la technologie moderne, les réverbères en forme de lanternes déversaient sur le quartier du Serpent une agréable lumière jaune à l'ancienne. On se serait cru dans un film hollywoodien des années quarante.

Il fallait un certain temps pour s'habituer aux énormes panneaux publicitaires qui s'étalaient sur toute la façade d'un gratte-ciel, changeant de temps à autre dans une débauche de couleurs, ou affichant des scènes en trois dimensions. Néanmoins, plus on s'enfonçait dans le quartier du Serpent, moins on voyait de ces annonces criardes. Les maisons se faisaient plus petites, les ruelles moins parfaitement pavées. Atmosphère...

Cam releva le col de son manteau de cuir et se prit à regretter de ne pas porter de chapeau comme toutes les femmes autour d'elle – il y avait de tout, du minuscule béret à l'énorme capeline style soucoupe volante. Les couvre-chefs scintillaient, jouaient de la musique, passaient les informations ou même des publicités. Visiblement, le capitalisme était florissant dans cette partie du monde. Elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que ces femmes étaient payées pour diffuser certaines réclames sur leurs chapeaux.

Cam s'arrêta pour consulter sa carte. Elle se trouvait au cœur d'un quartier piétonnier tout de même survolé par un incessant trafic d'avions à décollage vertical, qui allaient et venaient au sommet des immeubles.

— On s'offre une petite sortie nocturne ? lança une voix masculine à proximité.

Cam fit volte-face. Elle connaissait cet homme.

— Monsieur Hong !

— Horace, rectifia-t-il.

Il ne portait pas sa tenue officielle mais un très élégant costume de ville qui contrastait avec les vêtements contractés des passants.

— Quelle surprise de vous voir ici ! s'exclama-t-elle.

— J'en dirai autant pour vous. Vous comptez passer la soirée ici ?

— Je commençais à m'ennuyer au palais. À force d'attendre la bonne volonté du prince Kyber... Vous êtes sûr qu'il ne veut toujours pas me parler ?

Un sourire illumina le visage de Hong.

— Si nous en parlions autour d'un verre ?

Sûrement pas, songea-t-elle. Elle avait affaire à un bel homme d'origine purement chinoise, qui s'était toujours montré d'une parfaite politesse avec elle. Néanmoins, sans trop savoir pourquoi, en ce moment, elle avait plutôt envie de le fuir.

Elle dut se retenir de regarder sa montre. Si le cavalier-flèche se trouvait dans le bar, elle ne voulait pas le manquer.

— Je ne peux pas. Une autre fois.

— Je connais un endroit que vous allez aimer.

Elle avait follement envie de s'enfuir. Les bonnes manières enseignées par sa mère s'évanouissaient à la vitesse grand V.

— Un autre soir, Horace. Là, j'ai quelque chose à faire. Un caillou heurta l'épaule de Hong. Il écarquilla les yeux et passa la main sur son costume, comme pour chasser une mouche.

— Vous venez de recevoir... commença-t-elle. Un autre caillou frôla le front de l'homme.

— Ça va ? demanda Cam, alarmée.

— Je suis... Je...

Cette fois, il s'écarta à temps, et une pierre plus grosse rebondit sur le mur voisin. Elle attrapa le ministre par le bras.

— Il faut quitter cette rue avant...

Une autre pierre cogna le torse de Hong. Les gens commençaient à les regarder. Cam entraîna le ministre derrière une échoppe fermée.

— Ça arrive souvent, ce genre de chose ? reprit-elle.

— Jamais.

— Visiblement, c'est vous qu'on vise. Vous pensez qu'on pourrait vous en vouloir à la suite d'une décision que vous auriez prise ?

— C'est le prince qui prend les décisions. Nous ne faisons que les appliquer.

Elle s'en serait doutée. Une pierre atterrit sur le toit de toile de l'échoppe.

— Celle-ci n'est pas passée loin, Horace. Restez ici.

Elle jeta un coup d'œil derrière le stand, guettant la pierre suivante. Dès qu'elle la verrait venir, elle saurait qui la lançait.

Son instinct de pilote en alerte, elle attendit. La pierre arriva, comme prévu. En entendant le cri étouffé qui retentit alors, elle sut que le projectile avait atteint sa cible.

Et elle avait trouvé la sienne.

Quelqu'un – on eût dit un enfant – s'engouffra dans une rue voisine. Cam se lança à sa poursuite. Il se retourna pour jeter une autre pierre lorsque la jeune femme bondit et l'attrapa par la ceinture, bloquant ses bras malingres.

— Tu devrais jouer au base-ball !

Il lâcha la pierre, qu'elle reçut sur le pied.

— Aïe ! Qu'est-ce que tu fiches ? Tu sais que c'est à un ministre que tu t'en prends ? C'est quelqu'un de très important. Il pourrait te mettre en prison.

L'enfant n'avait pas plus de six ou sept ans. Il ouvrit de grands yeux quand il entendit le mot « prison ».

— Dis-moi pourquoi tu jettes ces pierres et je n'appellerai pas la police.

— Mais j'ai rien fait !

— Je t'ai vu.

— C'est pas moi qui ai eu l'idée, c'est elle. Elle m'a payé.

Cam suivit son regard et resta sans voix en apercevant l'adolescente aux longues nattes noires qui filait au bout de la ruelle.

— Zhurihe !

Lâchant l'enfant, Cam fonça à sa poursuite.

— Zhurihe ! Attends !

La ruelle se rétrécissait. Une rangée de pots en céramique bouchait l'autre extrémité. L'adolescente sauta par-dessus, se reçut mal et se releva au moment où Cam surgissait.

À son tour, celle-ci trébucha sur les pots renversés. Un liquide à l'odeur aigre se répandit sur ses vêtements. *C'était bien la peine de me pomponner !* Après une heure passée à se préparer, elle trouvait le moyen de patauger dans un bain de *kimchi*.

— Zhurihe, s'il te plaît, arrête-toi !

La fille galopait sur le trottoir d'en face.

— Je sais que c'est toi. Je ne te veux pas de mal.

Elles se faufilaient entre les piétons, certains les considérant avec curiosité, d'autres avec amusement. Zhurihe jeta un regard derrière elle... et percuta un homme de plein fouet. Elle tomba à la renverse.

Cam la rejoignit.

— Je te tiens !

Elle referma la main sur son bras. La jeune fille se mit à hurler.

— C'est ma sœur, annonça Cam à l'homme que Zhurihe avait heurté. Elle passe sa vie à fuguer.

L'autre semblait plus pressé de s'en aller que d'écouter ses explications. D'autant que les deux filles se battaient comme des chiffonnières. Cam, qui s'était donné beaucoup de mal pour bien se coiffer, finit par se retrouver échevelée, à bout de souffle. Enfin, elle réussit à plaquer l'adolescente au sol.

— Tu croyais que je ne remarquerais pas ta présence au palais ? Tu croyais que je ne te reconnaîtrais pas ?

Zhurihe ne bougeait plus, mais Cam se méfiait.

— Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de clone, Joo-Eun ? Le docteur Park m'a dit que tu étais simplette et que tes troubles mentaux s'aggravaient de jour en jour. Méfie-toi, à force de jouer la comédie, tu pourrais en subir les conséquences. Le docteur Park finira par vouloir t'éliminer, comme elle l'a fait avec les autres.

Zhurihe laissa échapper un cri d'une telle détresse que Cam relâcha quelque peu son étreinte, émue par son expression désespérée.

— Pardon, souffla-t-elle, je n'aurais pas dû dire ça.

La jeune fille se mordit les lèvres.

— Non, tu as raison. Ils pourraient bien décider de me tuer sans plus d'arrière-pensées que si j'étais un vieux chien malade. C'est tout ce que nous, les clones, représentons pour eux – des animaux, des travailleurs corvéables à merci. Des objets expérimentaux. Le prince Kyber, le gouvernement, ils ont le pouvoir de changer ça, mais ils ne le font pas.

— Ils débutent en matière de clonage.

— Oui, mais nous sommes déjà des milliers, et nous sommes plus nombreux chaque jour. On nous craint autant qu'on nous apprécie. Nous sommes des monstres, mais aussi des merveilles de réussite scientifique.

— Et toi, en plus, tu es une menteuse. Une petite bonne femme qui veut tout contrôler. Finalement, les clones doivent être plus humains que nous ne le pensons.

Les lèvres de la jeune fille se mirent à trembler.

— Tu m'as fait mal, Zhurihe. Tu m'as dit que tout avait disparu alors que tu savais très bien que c'était faux.

— Si tu l'avais appris, tu aurais aussitôt voulu venir ici.

— Et qu'est-ce qu'il y avait de mal à ça ?

— Tu te serais lancée à la recherche de Banzaï Maguire.

Le cœur de Cam bondit à l'évocation de ce nom. Elle saisit Zhurihe par le col.

— Et alors ? Tu savais parfaitement ce qu'elle représentait pour moi. Si tu me mens, cette fois, je... je...

— Il va pourtant falloir me croire sur parole. Elle a quitté le royaume et elle a disparu. Avant, je l'ai aidée à libérer Tyler Armstrong de son cachot. Ils ont plusieurs fois risqué leur vie en s'envolant.

— Comment ça ?

— Des hommes envoyés par l'UCT ont tenté de les assassiner. Ça s'est produit à New Séoul.

Ainsi, ils avaient à peine atteint la Corée du Sud lorsque leurs adversaires les avaient rejoints. Mauvaise nouvelle. Cam avait cru que Kubilaï exagérait les risques, afin de l'obliger à rester dans les parages du palais. Elle s'était trompée.

Tout comme elle s'était trompée sur le compte de Zhurihe.

— Donc, chaque fois que tu me laissais seule à la ferme, c'était pour occuper ton deuxième emploi au palais ? Tu effectuais tes allers-retours en magnécar ? Bree ne devait te connaître que sous le nom de Joo-Eun, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et, pendant tout ce temps où tu as préparé sa fuite avec elle, tu me consolais, tu me disais qu'elle était morte – et tu devais lui raconter la même chose pour moi.

Elle relâcha la jeune fille d'un air dégoûté.

— Je ne sais pas si tu es une menteuse pathologique ou une espionne.

— Ni l'une ni l'autre. Je voulais juste aider Bree. Et toi aussi, Cam.

— On n'a pas le droit de jouer avec les gens comme avec les pièces d'un échiquier !

— Mais je...

— Arrête, Zhurihe, arrête ! Dis-moi juste pourquoi tu as payé ce gamin pour jeter des pierres.

— Je voulais éloigner le ministre de toi.

— Pourquoi ? Il est dangereux ?

— Ne le laisse pas t'approcher. Ne l'écoute pas. Il ne faut pas le croire.

— Qui me dit que tu n'es pas encore en train de mentir ?

— Fais-moi confiance, Cam.

— Tu plaisantes ?

Zhurihe blêmit.

— Il faut que je m'en aille, maintenant.

Sur ces mots, elle se leva et partit en courant, ses nattes flottant dans le vent.

— Zhurihe ! Attends !

Cam allait se lancer à sa poursuite quand une lourde main se posa sur son épaule.

— Ce n'est pas poli de faire attendre ses amis, mignonne.

*Kubilai !*

Elle fit volte-face et découvrit derrière elle le cavalier-flèche tatoué, immense et irrésistible.

# Chapitre 14

Peu après, Cam se retrouva à une table dans un coin sombre du *Cœur Perdu*. Kubilaï lui posa un sac de glace sur le poignet.

— Je ne sens rien, assura-t-elle. J'ai dû me le tordre quand j'ai trébuché sur ces pots. Je voudrais prendre une douche, je dois empester.

— Vous sentez le *kimchi*. Ça ne me dérange pas. Elle souffla pour chasser une mèche blonde de ses yeux.

— Je viens de passer une journée épouvantable, Kubilaï. Le prince a refusé de me voir à six reprises. Ensuite, j'ai poursuivi ce gamin qui jetait des pierres sur M. Hong, et...

— Le ministre se trouvait dans le quartier du Sergent ?

— Oui. J'ai été aussi étonnée que vous quand je l'ai vu là. Bref, j'ai couru après ce gosse qui lui lançait des pierres et...

— Un gosse jetait des pierres sur Hong ?

— Oui, mais à la demande de quelqu'un d'autre et...

— À la demande de qui ?

— De...

Cam s'interrompit. Fallait-il révéler la double identité de Zhurihe ? Non. Elle préférait d'abord savoir de quoi il rentrait exactement. Kubilaï était un allié fidèle du prince. S'il apprenait ce que tramait un clone, il n'hésiterait pas à le supprimer. Quelles que fussent les fautes de la jeune fille, elle ne méritait pas la mort. Instinctivement, Cam avait encore envie de lui faire confiance.

— D'une fille, reprit-elle, évasive. Une adolescente que j'ai poursuivie mais qui a fini par m'échapper.

Il passa le pouce le long du paquet de glace, sur son bras. Le corsage presque transparent qu'elle avait mis pour la soirée s'était ouvert et lui dégageait presque une épaule. Il lui remit une mèche de cheveux en place et passa la main sur la peau nue de son cou.

Elle le laissa faire sans dire un mot, goûtant avec délices cette caresse appuyée. Lorsqu'il s'arrêta, elle poussa un soupir.

— Comment saviez-vous que je serais dans le quartier du Serpent ? demanda-t-elle.

— Je vous ai vue traverser la place qui donne sur le palais.

— Et vous m'avez suivie ? Vous avez aperçu Hong et le gamin qui lui jetait des pierres ?

— Non, je vous avais perdue de vue à ce moment-là. Je suis donc entré dans le bar en espérant que vous vous souviendriez de son nom. Comme vous ne vous manifestiez pas, je suis sorti vérifier si vous étiez dans les parages.

— Je n'étais pas certaine que vous auriez envie de me revoir. Après ce que vous avez dit en quittant le palais...

— Pourtant, vous êtes quand même venue.

— Je voulais parler à un ami.

— Moi aussi.

— Je dirais presque qu'on a l'air de deux ivrognes en train de cuver leur vin, sauf qu'on n'a encore rien bu.

Deux grandes chopes de bière pétillaient entre eux, sur la table. Elle croisa les bras et se pencha en avant.

— Quand est-ce que vous reprenez vos chevauchées ?

Il parut se raidir.

— J'attends un mot du prince.

— Alors, on est deux. Il refuse de me parler. Pourtant, je lui demande seulement cinq minutes, le temps qu'il me dise ce qu'il sait sur la disparition de Bree.

— Il n'a peut-être rien à vous dire.

— Dans ce cas, je voudrais l'entendre de sa bouche. De mon côté, j'ai découvert quelque chose. Bree s'est rendue à New Séoul, où elle a échappé à une tentative d'assassinat.

Kubilaï faillit se lever d'un bond.

— Comment le savez-vous ?

Elle le fixa d'un regard tranquille.

— Mes sources sont confidentielles.

— Quelles sources ?

— Des gens qui ne veulent de mal à personne. Ça vous va comme ça ? Des employés du palais qui aiment bavarder un

peu. C'est bon, Kubilaï ! Vous êtes si loyal à la couronne que j'ai parfois l'impression de parler au prince en personne.

Il prit sa chope de bière et en avala la moitié d'un coup.

— Je le prends comme un compliment.

— Vous pouvez. D'ailleurs, vous ressemblez au prince.

Kubilaï but un peu plus de bière.

Mentalement, Cam comparait son visage tatoué aux portraits du prince qu'elle avait vus à travers le palais. Chaque fois qu'elle observait ces peintures plus grandes que nature – des tableaux représentant le prince aux yeux gris, revêtu des ornements royaux, un peu raide entre ses parents et son frère dans les jardins, ou montant un magnifique cheval han –, elle pensait au cavalier-flèche.

— Comment va votre superbe monture ?

— Elle n'aime pas beaucoup se retrouver confinée à l'intérieur de la ville. Elle a hâte de repartir.

— Un peu comme son cavalier, je parie.

L'expression de Kubilaï s'adoucit.

— Un peu, oui.

— C'est un animal merveilleux. Donnez-lui une pomme de ma part. J'aimerais bien le revoir. Après ce long trajet à cheval, je peux dire que l'impression de puissance qu'on ressent à le monter est comparable à celle qu'éprouve un pilote aux commandes de son appareil. Enfin, « qu'éprouvait », en ce qui me concerne...

— Vous ne cesserez jamais d'être pilote, tout comme moi je ne cesserai jamais d'être cavalier. C'est dans nos gènes.

— J'aime à le penser. Mais, d'après ce que j'ai lu, les avions de chasse ne volent plus que dans la stratosphère, au contraire de celui que j'ai aperçu l'autre jour au-dessus de la Mongolie. Même si je le voulais, mes talents ne serviraient plus à rien ici.

Une lueur passa dans le regard de Kubilaï. Il vida sa chope, puis examina le poignet de Cam. Sa peau était rouge, mais elle ne sentait plus rien. Il enleva le sac de glace, jeta une carte de paiement sur la table et prit la jeune femme par la main pour l'aider à se lever. Elle rit.

— Où va-t-on ?

— Au Musée royal. J'ai une surprise pour vous.

— Un avion ! Vous allez me montrer un avion dans un musée pour me donner l'impression que je n'ai pas cent soixante-dix ans de retard ! Dites-moi au moins que ce n'est pas un biplan. Je ne suis pas assez vieille pour avoir piloté ces engins-là, vous savez...

— Cessez de vouloir tout deviner !

Main dans la main, ils traversèrent les rues humides de pluie. Les parois animées des immeubles projetaient leurs couleurs dans les flaques d'eau.

— Le musée n'est-il pas fermé à cette heure-ci ? s'inquiéta Cam.

— C'est un détail.

— Bravo ! Il ne manquerait plus que je me fasse arrêter pour effraction dès ma première semaine à Pékin !

— Personne ne vous arrêtera, croyez-moi.

— On a des relations, cavalier-flèche ?

— Si vous voulez.

Le musée se dressait non loin de là. C'était une immense bâtie de verre opalescent, en forme de diamant, illuminée de l'intérieur.

— Comment va-t-on entrer si c'est fermé ? insista Cam.

— Vous êtes bonne en gymnastique, oui ou non ?

— Je l'ai été, mais...

— Faites-moi confiance, l'effort en vaudra la peine.

À l'arrière du bâtiment s'étendait une pelouse humide sur laquelle il s'allongea à plat ventre.

— À partir d'ici, on va ramper.

— Génial !

— Suivez-moi.

Ils se fauillèrent ainsi jusqu'à l'une des faces du diamant. À présent qu'elle se trouvait plus près du musée, Cam apercevait des poignées qui menaient jusqu'au toit, à quinze mètres au-dessus de leurs têtes.

— Vous voulez rire, Kubilaï ?

— Prête ?

Au fond, après l'assommante journée qu'elle venait de passer, ça lui changerait les idées.

— Prête.

Ils grimpèrent jusqu'au sommet du diamant, où Cam découvrit une vue saisissante sur la ville et le palais.

— Magnifique ! murmura-t-elle. On dirait un château de sable orné de pierreries.

— Sur une plage incrustée de joyaux.

Il n'avait pas l'air d'en rajouter. Il semblait vraiment aimer cette ville.

Il sortit un couteau de sa poche et arpenta la surface polie du diamant en comptant les facettes. Arrivé à la jointure qu'il cherchait, il y glissa sa lame.

— Il n'y a pas d'alarmes automatiques ? demanda Cam.

— Pas sur cette facette.

— Vous avez déjà fait ça, on dirait.

Il lui répondit d'un large sourire. Avec des gestes mesurés, il souleva la facette et la plaça sur une autre de même forme.

— Allons-y.

Cam le suivit à travers l'ouverture ainsi pratiquée. Ils parvinrent à une passerelle en contrebas, puis atteignirent une échelle qui leur permit de rejoindre le sol.

— Et l'alarme, alors ?

— Débranchée.

— Comment ?

— Si je vous le dis, mignonne, il faudra ensuite que je vous tue.

Elle rit.

— Alors, ne me dites rien. Je veux voir ce que vous avez à me montrer.

Il la prit par la main et l'entraîna à travers un dédale de pièces remplies de trésors, jusqu'à ce qu'ils trouvent celle qu'il cherchait. Avant de la laisser entrer, il se glissa derrière elle et lui couvrit les yeux de ses paumes.

— Prête ?

— Prête.

— Vraiment ?

— Kubilaï !

Il laissa tomber ses mains, et Cam se retrouva devant le plus incroyable des spectacles : un F-16 Viper en parfait état.

— J'ai pensé que vous aimeriez le voir.

Elle demeura un moment immobile devant le fin chasseur argenté, incapable de dire un mot.

— Je chevauche et vous pilotez, murmura Kubilaï. Je vous ai beaucoup parlé des chevaux hans. À vous de me raconter l'histoire du Viper.

Encore abasourdie, elle s'approcha de l'avion et se hissa sur la pointe des pieds pour en caresser le fuselage.

— C'est un vrai...

— Aimeriez-vous grimper à l'intérieur ?

Elle porta la main à son cœur.

— Misère...

Il lui désigna l'échelle. Combien de fois en avait-elle escaladé une semblable ? Elle l'attrapa des deux mains et se hissa. Une minute plus tard, elle était dans le cockpit, assise sur le siège.

— Oui ! souffla-t-elle comme pour elle-même. Oui !

Resté sur l'échelle, Kubilaï l'observait avec un plaisir évident. Cam fit courir ses doigts sur les écrans de contrôle, puis les retira brusquement.

— Les lampes se sont allumées !

— Oui. Vous pourriez mettre les gaz, mais je ne vous le conseille pas. Dans la salle voisine, il y a une exposition de tapisseries anciennes.

— Vous êtes sérieux ?

— Tout à fait. Des tapisseries coréennes qui remontent à...

— Je voulais parler du moteur. Cet avion a près de deux cents ans.

— Les cellules d'huile fossile ont été remplacées par une énergie nucléaire. Mais, à part ça et quelques autres changements mineurs, il est en parfait état de marche, comme lorsque vous le pilotiez.

— C'aurait pu être le mien, vous savez.

Elle savourait la sensation de se retrouver dans un cockpit, une main posée sur le manche, l'autre sur la manette des gaz.

— Quel autre appareil estimeriez-vous digne de celui-ci pour le combat ?

Elle passa les pouces autour des connecteurs à oxygène qu'on reliait à la combinaison « anti-g ».

— C'est difficile à dire, répondit-elle en réfléchissant. Un avion médiocre manipulé par un grand pilote l'emportera toujours sur un aéronef de pointe aux mains d'un pilote médiocre. Mais si je devais en choisir deux, je prendrais le F-18 et le F-15, le Hornet et l'Eagle.

— Avez-vous déjà piloté d'autres avions que le F-16 ?

— Seulement en entraînement. J'ai eu l'occasion d'essayer le F-15, le F-18 et le F-14. Mais rien ne valait le Viper. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir le refaire voler.

— Je sais, murmura paisiblement Kubilaï.

— En tout cas, merci de m'avoir permis de retrouver ces bons souvenirs. Je me sens parfois tellement perdue...

— Je comprends. Ça m'est arrivé aussi.

Il la regarda d'un air qui la fit frissonner.

— Votre père ?

Comme il hochait la tête, elle ajouta :

— Vous savez ce que c'est que de devoir avancer malgré tout.

— Alors qu'on n'a qu'une envie : se coucher et s'apitoyer sur son sort, acheva Kubilaï. Franchement, je ne sais pas si j'en suis sorti plus fort ou plus glacé.

— Oh, non ! Pas glacé. Sur vos gardes, certainement, mais tout sauf glacé.

Sans dire un mot, il descendit de l'échelle. Elle sortit du cockpit et, à son tour, remit pied à terre.

— On doit y aller, maintenant, dit-il.

— Attendez.

Tout à coup, elle prit son visage entre ses mains et déposa un tendre baiser sur sa bouche. Comme paralysé, Kubilaï ne fit pas un geste. Pourtant, Cam avait encore envie de goûter à ses lèvres, de frotter sa joue contre sa peau rugueuse – mais tout de même mieux rasée que les jours précédents.

— C'est donc si affreux, Kubilaï ? Ça ne vous plaît pas ? Allez, le prince ne nous regarde pas !

— Que vous dites ! Les caméras de surveillance ont tout enregistré. Il nous verra demain matin.

Elle s'écarta brusquement de lui et fouilla le plafond du regard.

— Je plaisantais, reprit-il.

Sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, il l'attira violemment contre lui.

— Si vous appelez ça un baiser...

Et il reprit là où elle s'était arrêtée, goûtant et mordillant ses lèvres, comme s'il hésitait encore à l'embrasser complètement. À l'instant où il glissa la langue entre ses lèvres, leur baiser passa de la tentative à l'explosion. Une onde de désir traversa Cam. Kubilaï était assez rude pour lui couper le souffle, assez tendre pour lui laisser le temps de le reprendre.

*Misère, quel baiser !* Elle y mit tout son cœur. Elle ne faisait jamais les choses à moitié, et quand elle donnait, elle donnait tout ce qu'elle avait.

Kubilaï dut le sentir, car il poussa un gémississement tout en l'étreignant contre lui avec force. Depuis le temps qu'elle rêvait de ce moment !

Ils n'interrompirent leur baiser qu'une fois confrontés au choix de rester conscients ou de continuer à s'embrasser, au risque d'étouffer et de se retrouver à l'hôpital sous respiration artificielle.

Cam poussa un petit cri de triomphe qui fit rire Kubilaï. Il passa la main dans ses épais cheveux noirs.

— On peut apprendre beaucoup d'un homme à l'attitude de son cheval, observa-t-elle. Et à la façon dont il embrasse.

— J'en dirais autant pour les femmes.

Il lui souleva le menton et déposa de nouveau un long et tendre baiser sur ses lèvres. Son souffle court laissait entendre qu'il avait envie de passer à autre chose. Il se contenta cependant de l'étreindre en tremblant.

— Ce sera tout pour cette nuit, j'imagine, bredouilla-t-elle. Dis-moi de ficher le camp, Kubilaï, ajouta-t-elle en le repoussant.

— Jamais.

— Ça vaudrait pourtant mieux. Je sais que tu me désires autant que je te désire, et pourtant, on ne peut pas aller plus loin que ça. J'ai l'impression de t'entraîner malgré toi là où tu ne veux pas aller. Dis-moi de partir, et je ne t'ennuierai plus jamais.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres, geste de gentleman surprenant chez ce chasseur de primes qui courait la steppe. Cela lui rappela qu'elle en savait bien peu sur lui et qu'il y avait des chances pour qu'elle n'en apprenne jamais davantage.

— J'ai envie de toi, Cam.

Son regard noir brûlait d'une telle fièvre qu'elle ne put en douter.

— Alors, prouve-le, murmura-t-elle. Ou oublie-moi.

— Je voudrais que tu saches qui je suis avant de faire l'amour avec toi. Et, franchement, je ne sais pas trop par où commencer.

— Ce n'est pourtant pas difficile. Sois toi-même et je le saurai tout de suite.

De nouveau, il eut ce regard désesparé qui la fit sourire.

— Tu es si conformiste, Kubilaï ! Si bien élevé !

— Il arrive qu'on doive passer pour ce qu'on n'est pas...

— Mais encore ?

À présent, il semblait carrément désespéré.

— Ça va, Kubilaï ?

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa et la prit par la main.

Ils regagnèrent le toit. Après avoir replacé la facette à sa place, Kubilaï entama la descente vers le sol. Cam sentait bien qu'il avait quelque chose à lui dire mais qu'il ne savait comment s'y prendre.

Ils traversèrent une large place balayée par le vent, qui donnait sur le palais. Durant le jour, elle était pleine de fervents sujets qui rêvaient d'entrevoir leur souverain, ce prince qui tenait Cam à distance.

— Il faut absolument que je voie le prince Kyber, Kubilaï ! J'ai besoin de lui.

Le cavalier-flèche s'arrêta et lui fit face. Un coup de vent leur rabattit les cheveux dans les yeux.

— Et il a besoin de toi.

Son expression ardente la sidéra.

— Accepterais-tu de m'aider, Kubilaï ? Toi seul le peux. Tu m'as fait entrer dans ce musée. Fais-moi entrer dans les appartements du prince. Alors, il sera bien obligé de me parler et de m'aider... lui qui me tourne le dos.

— Il ne te tourne pas le dos ! N'oublie pas que c'est lui qui t'a fait venir ici, qui t'assure un abri dans son palais.

— C'est vrai et je lui en suis reconnaissante, mais il m'ignore totalement. Bree Maguire était là avant moi. Je suis sa coéquipière. Mon boulot consiste à la seconder, envers et contre tout. S'il sait quelque chose sur elle, je veux le savoir aussi.

— Je ne crois pas qu'il ait beaucoup à t'apprendre.

— Alors, qu'il me le dise en face !

Le cavalier ferma les yeux, comme s'il réfléchissait. Puis il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je m'en occupe.

— Merci !

— Non seulement je vais te mener à ses appartements, mignonne, mais je ferai les présentations.

# Chapitre 15

Au plus profond des cachots de Fort Powell se livrait un âpre affrontement.

— Qui est la Voix de la Liberté ? D'où émet-elle ?

Comme Bree ne répondait pas aux questions qu'il lui hurlait, l'homme qui l'interrogeait lui appuya l'index contre la joue, si fort qu'elle laissa échapper un gémissement.

— Vous ne faites que vous empoisonner davantage la vie, Maguire.

— Je vous l'ai dit : j'ignore qui est la Voix de la Liberté.

— Dans ce cas, vous pourriez nous aider d'une autre façon. Cette personne n'a cessé de s'adresser à vous. Elle attise le feu de la révolte dans la Colonie centrale tout en restant anonyme, en échappant à nos détecteurs les plus sophistiqués. Comment s'y prend-elle ? Voilà une question facile, Banzaï. Vous n'avez qu'à y répondre et tout sera fini.

Il se pencha vers elle.

— Répondez-moi, souffla-t-il.

Il exhalait une légère odeur de viande fumée ; elle se détourna en réprimant un haut-le-cœur. L'émotion, la douleur et les drogues qu'on lui avait fait ingurgiter la mettaient en permanence au bord de la nausée. Depuis combien de temps se trouvait-elle là ? Des jours ? Des semaines ?

L'homme lui tourna violemment le visage vers lui.

— Qui est la Voix de la Liberté ? demanda-t-il pour la centième fois.

— Si je le savais, vous croyez que je serais là ?

Il la gifla, si fort que sa tête virevolta. La douleur ne fut pas très forte cette fois-ci. Commençait-elle à s'y habituer ou les drogues l'engourdissaient-elles au point qu'elle sentait moins les coups ?

— Vous allez mourir, Maguire.

Elle releva le menton.

— Pas de vos mains.

— Ne soyez pas si sûre de vous. Vous devriez savoir qu'ici, ça ne sert à rien.

Il se tenait si près d'elle qu'elle voyait les poils naissants de sa barbe.

— Bon, dit-il, on va reprendre les câbles.

*Encore ? Oh, non ! Pitié !* Elle ne souffrait plus de son poignet cassé au cours de l'attaque des pirates, car on l'avait guéri au rythme accéléré typique du XXII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il fût encore sensible, ce n'était pas ce qui rendait cette torture tellement insupportable, mais la quasi-dislocation de ses épaules lorsqu'elle était pendue à ces câbles, posture tellement douloureuse qu'elle ne tardait jamais à perdre connaissance. Avec un peu de chance, elle s'évanouirait aussi vite que la dernière fois.

— Ça ne devrait pas se passer ainsi, capitaine. Prêtez allégeance à l'UCT, promettez de servir loyalement notre grande nation, demandez pardon, et vous aurez la vie sauve.

Elle pensa à Ty. C'est pour toi que je me bats, mon cœur  
Pour tout ce que tu as tant rêvé de voir et que tu ne verras  
jamais.

— Je ne solliciterai jamais la clémence d'un pays qui n'en a pas.

— Pendez-la !

Elle entendit le pas lourd d'une des gardiennes, une matrone d'une quarantaine d'années à la moustache poivre et sel et au regard glacé. La « commandante », comme l'appelait Bree en son for intérieur. L'homme s'éloigna, et la femme prit sa place auprès de la prisonnière. Avec des gestes précis, elle lui attacha des menottes aux poignets, qu'elle joignit ensuite aux câbles reliés par une poulie à un crochet de boucherie.

Puis elle tira d'un coup sec, amenant les bras de Bree au-dessus de sa tête. Elle actionna le mouvement de la poulie jusqu'à ce que les pieds de Bree décollent du sol. Ceci fait, elle accrocha tranquillement la corde à un anneau quelque part dans le mur.

Pendue par les bras, Bree tremblait et transpirait. La douleur s'infiltra vite entre ses épaules et vint lui dévorer le dos d'un feu impitoyable.

— Je suis un soldat américain, balbutia-t-elle. Je sers mon pays et je suis prête à donner ma vie pour le défendre...

C'était ce qu'on lui avait appris à dire au cas où elle serait capturée par l'ennemi, autrefois...

Entre souffrance et hallucinations, elle perdit conscience, voulut se laisser aller, mais refit vite surface en enfer. Quelles étaient ces taches brunes au plafond ? Du sang qu'ils avaient oublié de nettoyer ? À moins qu'ils n'aient fait exprès de le laisser pour impressionner les prisonniers... En tout cas, ça marchait parce que, chaque fois qu'elle voyait ces éclaboussures, elle se demandait ce qui était arrivé à celui qui avait perdu ce sang, s'il avait autant souffert qu'elle, s'il s'était senti abandonné de tous...

Oublié...

D'un seul coup, sa gorge se serra, et elle ne put retenir ses larmes, qui se répandirent sur ses joues.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle à l'adresse de la Voix. On devait se serrer les coudes.

Nous devons tous nous serrer les coudes ou, assurément, c'est la corde qui nous serrera séparément. La Voix reprenait souvent cette citation de Benjamin Franklin.

Un affreux cri de détresse lui échappa.

— Si c'est ce que vous croyez, pourquoi suis-je la seule pendue ?

Elle se sentait sur le point de céder à la solitude, à l'angoisse, à l'abandon.

— Parlez-moi ! Dites-moi que vous existez toujours. Que je sers à quelque chose. Bon sang, faites-moi un signe !

Traversant les murs de béton, ses plaintes traversaient les couloirs souterrains et venaient rebondir sur une porte de titane de deux mètres d'épaisseur conçue pour empêcher les hurlements d'entrer. Ou de sortir.

Bree dérivait au bord de l'inconscience. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Ty était là, qui la contemplait dans l'ombre. Fallait-il y croire ou n'était-ce que le fruit de son imagination ?

Le cœur débordant d'amour, elle poussa un léger cri de joie.

— Ô mon Dieu ! Tu es vivant !

Il ne portait plus ses hardes de pirate mais l'uniforme d'un officier de l'armée de l'UCT et la fixait, l'air fermé.

— On s'est trompés de camp, Bree. Mais on peut revenir en arrière.

— En arrière ? Où ça ?

— Du côté de la vertu, de la paix et de la stabilité. Nous appartenons à l'UCT, Bree. Viens. Dans un proche avenir, nous gouvernerons.

— Je ne veux pas gouverner.

— Je parlais au sens figuré. Je désire la même chose que toi : un foyer et la paix.

— Tout ça ne veut rien dire sans la liberté, Ty. Rien.

Il secoua la tête, comme s'il renonçait à la convaincre.

— Tu ne veux pas m'aider ? insista-t-elle.

Comment imaginer qu'il puisse dire non ?

— T'aider ? Je ne te connais pas.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'en alla.

Elle ferma les yeux, et les larmes coulèrent de plus belle. Elle pouvait capituler, prêter allégeance à l'UCT. Elle pouvait oublier qui elle était pour rester vivante. Alors, elle s'enfuirait avec Ty et l'avenir serait à eux.

Mais quel genre d'avenir ?

Un avenir de lâche.

Si dure que lui paraisse une rupture avec Ty, elle sentait que cette partie-là de sa vie était terminée – la partie personnelle, humaine. Dorénavant, peu importait ce qu'elle désirait. *Tu appartiens au peuple, désormais. Le peuple de la Colonie centrale.* Qui redeviendrait un jour, elle l'espérait, les États-Unis d'Amérique.

Il faisait plus sombre lorsqu'elle rouvrit les yeux. Seule une petite ampoule éclairait la cellule.

On coupa les câbles, et elle s'écroula sur le sol de ciment. On la remit debout d'un mouvement impatient.

Une sonnerie stridente retentissait dans ses oreilles. Elle fit un pas, deux pas, avant que tout ne sombre dans le noir total...

Puis les lumières revinrent, l'aveuglant à demi. Clignant des paupières, elle s'aperçut qu'elle se tenait sur une estrade. Autour d'elle s'agitait une foule turbulente.

Peu à peu, elle distingua des personnages en uniforme, assis derrière une longue table. Un tribunal. Elle se trouvait devant ses juges, éclairée par un faisceau de lumière. La foule n'avait rien de réel. C'était une image diffusée par des écrans gigantesques.

Y avait-il un moyen de s'évader ? De prendre ses jambes à son cou ? Elle ne voyait aucun garde ; cependant, à hauteur de ses genoux tremblotait un champ de vibration – une cellule virtuelle, aussi inviolable qu'un mur de béton. Ceux qui l'avaient amenée là devaient n'avoir qu'une maigre confiance dans le système des menottes.

Elle tenta de distinguer quelque chose autour d'elle. Ce qui se passait en ce moment était très important, elle le savait. Pourtant, son esprit continuait à vagabonder. Elle avait de plus en plus de mal à distinguer le réel du virtuel.

— Banzaï Maguire.

La voix la fit sursauter. Ty ? Il se tenait devant elle, revêtu de l'uniforme caractéristique des bourreaux. Il souleva sa cagoule noire et rapprocha son visage d'elle. Elle connaissait cette bouche, qui paraissait parfois si froide mais qui pouvait l'embrasser avec une telle tendresse.

Il arracha sa cagoule, et le général Aaron Armstrong soutint son regard.

Il n'était plus en tenue de bourreau mais en uniforme de l'UCT, la poitrine couverte de médailles. Ses cinq étoiles de général brillaient sur ses épaules. « Il a les yeux bleus de Ty », songea-t-elle vaguement. Et il avait le regard froid, si froid...

Celui de Ty ne devenait-il pas froid lorsqu'il avait peur ?

Sans doute, mais cet homme-là n'avait peur de rien.

La voix d'Armstrong retentit comme un gong.

— Voici les charges retenues contre vous.

— Quelles charges ?

Avait-elle encore perdu connaissance ? Elle avait beau s'interroger, elle ne se rappelait pas un mot d'un éventuel procès.

— Haute trahison contre le gouvernement de l'Union des Colonies de la Terre.

— Je n'ai jamais prêté serment à l'UCT.

— Avouez vos crimes, Banzaï Maguire, et vous échapperez à la mort.

Elle répondit avec autant de fierté que le lui permettait sa dégradante situation :

— Je ne prêterai jamais allégeance à une nation qui ignore la liberté.

— Alors, vous mourrez, décréta le général.

Elle échangea un long regard pénétrant avec Armstrong.

— Vous n'avez rien à dire pour votre défense ?

Elle se redressa. La corde flottait sur son cou. Une corde ? Quand est-ce que cette estrade était devenue un tabouret ? Cela ne semblait pas possible. Pourtant, ce n'était pas un rêve non plus.

— Si, j'ai quelque chose à dire.

Infiniment calme, comme si elle s'était préparée toute sa vie à cet instant, elle parcourut tous les visages de l'assistance, croisant autant de regards qu'elle le pouvait.

— Comme Nathan Haie avant moi, je regrette de n'avoir qu'une vie à offrir pour mon pays.

Sur les écrans, la foule rugit. Elle perçut comme un coup de tonnerre. Les gens devaient se trouver à l'extérieur du bâtiment. Toutefois, ils ne l'acclamaient pas, ils la huaien. Non, pas elle. Armstrong.

Cette fois, ce furent des larmes de fierté qui coulèrent sur ses joues. Les citoyens de la Colonie centrale lui redonnaient de la force alors que tout semblait perdu. Elle leva le poing.

— Nous avons le pouvoir de refaire le monde ! leur cria-t-elle. L'Amérique va livrer bataille. Pas pour elle seule mais pour le monde entier.

Elle eut le temps de voir la foule applaudir avant que les écrans géants ne s'éteignent.

Le faisceau de lumière diminua, jetant l'auditoire dans l'obscurité, si bien qu'elle eut l'impression de se retrouver seule avec Armstrong. Debout sur son tabouret, nez à nez avec son bourreau, elle sourit.

— Vous pouvez me tuer, monsieur, mais vous ne tuerez jamais la révolution.

Après une longue inspiration, elle hurla :

— Liberté !

Avec un grognement de fureur, le général envoya un coup de pied dans le tabouret. La corde se tendit et lui brisa la nuque...

Bree inhala longuement, bruyamment, sourdement. Elle secoua les bras, porta les mains à sa gorge. Elle dut respirer à plusieurs reprises avant de se convaincre qu'elle n'était pas en train de suffoquer, qu'elle n'était pas pendue à un gibet, une foule horrifiée à ses pieds.

Elle venait de vivre tant de choses ! Lesquelles étaient dues à son imagination enfiévrée ? Elle n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle gisait maintenant sur un matelas dans une cellule brillamment éclairée. Seule.

# Chapitre 16

Un hélicoptère décolla du toit du palais de justice pour s'élancer en direction de la Maison-Blanche, qu'il gagna en quelques minutes.

Le général débarqua et traversa le toit en courant, la tête baissée, vers les gardes qui l'attendaient pour l'accompagner au bureau de Beauchamp.

Il ne parvint jamais jusqu'à eux. Le président de l'UCT venait de surgir en hurlant aux jeunes officiers qui tentaient de le suivre :

— Restez où vous êtes !

— Monsieur le président ! fit Armstrong en guise de salut. Pour quelqu'un qui vient de voir se réaliser son vœu le plus cher, vous m'avez l'air plutôt contrarié.

— Contrarié ? rugit le président. Mais je suis plus que contrarié !

— La chef des rebelles vient de recevoir la leçon qu'elle méritait, et ça vous ennuie ? Ne me dites pas que vous vous laissez troubler par quelques terroristes qui appellent au renversement de notre gouvernement légitime !

— Le tribunal en direct, Aaron ! Vous êtes cinglé ou quoi ?

— Il s'agissait de rappeler à la population les risques que courrent les traîtres.

— Maguire ne parvenait pas à garder les yeux ouverts. Un enfant de cinq ans aurait compris qu'elle était droguée.

— C'était bien le but. On n'a jamais dit que les conséquences d'une incitation à la révolte étaient jolies à voir.

— Elle s'est évanouie devant vous – deux fois !

— Elle était consciente aux moments importants. Elle a entendu et compris les charges retenues contre elle. Elle a eu mille fois l'occasion de renoncer à toute association avec la rébellion. Elle ne l'a pas saisie.

— Et maintenant, nous avons droit à des soulèvements comme nous n'en avons encore jamais vu !

— Vous n'allez pas les laisser faire, monsieur le président ! Vous êtes le chef de ce grand pays. Agissez !

— Certes, mais il me faut votre parole que vous n'allez pas davantage exciter les foules avec des initiatives imbéciles qui font peur aux gens.

Armstrong sourit.

— Et alors ? C'est réussi, ils ont eu peur.

— Aaron !

Le général ouvrit les mains.

— Très bien, vous avez ma parole. Je n'effraierai plus les rebelles. Je les laisserai faire ce qu'ils voudront.

Beauchamp se renfrogna.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, et vous le savez. Trop de permissivité nous tuerait tous.

Armstrong soutint son regard.

— Je suis content de vous l'entendre dire. Pendant un instant, j'ai cru que vous alliez passer dans l'autre camp.

Beauchamp s'esclaffa.

— Dans l'autre camp ! Je ferais n'importe quoi pour maintenir la grandeur de cette nation et j'en attends autant de vous.

— Ne vous ai-je pas prouvé ma détermination en organisant ce procès éclair ?

— Si, Aaron, en effet.

Le président tourna les talons, entraînant avec lui son chef d'état-major.

— Venez, nous allons discuter des modalités de cette exécution, et vous allez me prouver que le prochain temps d'antenne accordé à Banzaï Maguire aura lieu lorsque son corps sera conduit à la morgue.

Bree s'assit au bord de l'étroit matelas sans drap qui lui servait de lit. Désorientée, elle utilisait le flux télévisé diffusé vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans sa cellule pour trouver ses repères. Les émissions qui passaient sur tout un mur

de sa cellule produisaient un bruit continual – shows télévisés, documentaires, rappels historiques des victoires militaires de l'UCT, flot incessant d'informations.

La technologie, à Fort Powell, illustrait parfaitement le fonctionnement de ce XXII<sup>e</sup> siècle, qui reposait sur d'innombrables ordinateurs, le plus souvent microscopiques, si bien intégrés dans les bâtiments et toutes sortes d'appareils que personne n'y prêtait plus attention. C'était ainsi que la lumière s'allumait et s'éteignait, que les murs changeaient de couleurs, que les sols étaient débarrassés de leurs bactéries – et que les vidéos passaient en boucle dans sa cellule, sur des écrans qui prenaient un mur entier et, en fait, formaient ce mur. Il devenait impossible de débrancher les systèmes de sécurité sans débrancher les ordinateurs eux-mêmes, ce qui semblait impossible si elle s'en tenait à ce que lui avait raconté Ty.

Bree se frotta la nuque puis les yeux. Combien de temps avait-elle passé dans cet état semi-comateux ? Des jours entiers, lui semblait-il. Peut-être des semaines. Au moins la moitié de ce qui avait pu lui arriver lui échappait complètement.

Et ces rêves épouvantables qu'elle avait faits ! Le tribunal, la foule qui hurlait, la pendaison... Cela lui avait paru si réel ! Elle avait même cru revoir Ty, vivant, passé dans l'autre camp...

Soudain, elle se prit le visage dans les mains. Que pouvaient signifier de tels rêves ? Et s'ils concrétisaient ses propres doutes sur la loyauté de Ty ? À moins qu'on ne sache désormais fabriquer des drogues hallucinogènes destinées à façonnner les pensées d'une personne pour qu'elle se croie en plein interrogatoire alors qu'elle dormait ? Et si ces visions reprenaient certains événements qui s'étaient effectivement produits ? Ou qui *allaient* se produire ?

Un frisson la parcourut. Elle avait les idées si confuses qu'elle ne savait plus que croire. Fichue drogue ! Ça la rendait paranoïaque, au point qu'elle ne faisait plus confiance à l'homme qu'elle aimait.

*L'homme qui t'a abandonnée ici, toute seule.*

— Arrête !

Elle se recroquevilla sur le matelas en gémissant, maudissant sa propre faiblesse alors même qu'elle s'y réfugiait.

Sur l'écran passaient les informations de l'Interweb.

— *People* : il semblerait que le célibataire préféré de l'UCT ait repris ses exploits...

Une femme aux courts cheveux gris et au rouge à lèvres argenté présentait les nouvelles.

— Selon des sources proches du fils du chef d'état-major, Tyler Armstrong serait de retour dans le circuit de la jet-set.

Bree sursauta.

— Après une expérience terrifiante auprès de la célèbre Banzaï Maguire, qui lui a fait subir un véritable lavage de cerveau, Tyler vient d'accepter une invitation au réveillon de Noël de l'actrice Lili Sweet. Bon retour chez nous, Ty !

Lili ? Ty n'avait jamais fait allusion à une Lili.

La présentatrice disparut pour faire place à un reportage. Bree vit Ty entrer dans un théâtre, peut-être pour une première. Il portait un costume noir, certainement griffé, les cheveux courts, un diamant à l'oreille. Il n'avait strictement plus rien à voir avec le guerrier intraitable dont elle était tombée amoureuse. À ses côtés se tenait une femme splendide à la tenue largement décolletée sur ses formes généreuses. Mlle Sweet, sans doute.

Les yeux écarquillés, Bree se pencha en avant pour mieux voir Ty. Il s'arrêtait devant les photographes, répondait aux reporters tout en serrant contre lui la belle actrice.

Bree crut qu'elle allait exploser.

— Il semblerait que leur liaison mouvementée connaisse un nouveau départ. On dirait que Ty, après avoir frôlé la mort, ne songe qu'à se ranger.

Bree chercha une télécommande pour interrompre le reportage. Mais ces émissions étaient prévues pour la rendre folle, et il n'était certainement pas en son pouvoir de les arrêter.

Elle s'allongea et se cacha la tête sous ses bras tandis que le film continuait : Ty Armstrong en compagnie de diverses célébrités, en vacances sur un yacht, à la plage avec cette Lili.

*Ce n'est que du baratin. Du lavage de cerveau.*

Alors, pourquoi cela faisait-il si mal ?

C'est exactement ce qu'ils veulent. Ne crois pas un mot de ce qu'ils disent. Tout cela ne visait qu'à la briser.

Elle se releva et se mit à faire les cent pas en s'efforçant d'oublier sa migraine et la boule qui se formait dans sa gorge.

*Tu connais Ty. Certainement mieux qu'il ne te connaît.* Elle ne lui avait révélé que quelques traits de son caractère, tandis qu'elle lisait en lui à livre ouvert. Il l'avait toujours aimée et respectée, attendant patiemment qu'à son tour, elle veuille bien l'aimer...

*C'est ce qu'il voudrait te faire croire. Mais il travaille pour son père, depuis toujours.*

*Dans un proche avenir, nous gouvernerons, Bree...*

— Arrête !

Elle se boucha les oreilles, ferma les yeux. La drogue qui circulait encore dans ses veines lui dictait toutes sortes d'arguments contraires. *Ne pas les écouter. Faire confiance à Ty. S'il est vraiment vivant, il viendra te chercher.*

Mais elle avait tellement mal à la tête qu'elle aurait voulu mourir.

*Et c'est exactement ce qu'ils désirent.*

— Soit je mourrai, soit je deviendrai cinglée.

Ainsi continuait-elle à discuter avec elle-même. Elle devait ressembler de plus en plus à la folle pour laquelle l'UCT voulait la faire passer.

Deux gardiens apparurent à la porte de sa cellule. Un frisson parcourut son corps affaibli. *Pas un autre interrogatoire. Pas encore. Pas si vite !* Il lui fallait du temps pour se reprendre. Elle redoutait de craquer au cours d'une nouvelle séance de questions. Et de torture... *Ne pas céder...*

Elle ne connaissait pas ces gardiens et ne s'attendait certes pas au plat chaud qu'ils lui apportaient : un steak, de la purée, des petits pois, de la sauce.

Elle regarda l'assiette en salivant tandis que l'un des gardiens déposait sur le matelas un paquet de vêtements : le survêtement orange des prisonniers, des pantoufles, des sous-vêtements. Elle allait pouvoir se changer ! Elle mourait de faim, mais sa saleté la torturait plus encore.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle aux deux gardiens.

— Le chef d'état-major estime que vous n'êtes pas traitée comme il faut.

Le chef d'état-major ? Harpon ? Le père de Ty ?

Que lui valait cette soudaine clémence ? Elle avait déjà eu droit à quelques soins, entre autres pour remettre en place son épaule déboîtée. Mais cette nourriture, ces habits... Elle n'en croyait pas ses yeux. Allait-on vraiment la ménager, lui laisser se refaire une santé ?

Elle se changea aussitôt, humant avec délices le tissu propre. Puis elle attaqua son repas. Jamais elle n'avait trouvé la purée aussi délicieuse. Après de longues privations, on en venait à apprécier les plus humbles plaisirs.

— Tu m'entends ?

Bree sursauta, et sa fourchette de plastique lui échappa.

— Pardon ?

Elle ferma les yeux. Non c'était encore la drogue qui lui jouait des tours. Elle ramassa sa fourchette, la planta dans le steak.

— Je sais que tu m'entends. Et moi aussi, je t'entends, Banzaï Maguire.

Elle se figea, le cœur battant. La transmission provenait du col de son survêtement. La Voix de la Liberté.

# Chapitre 17

Le général Armstrong franchit à grands pas l'entrée de sa résidence. Il était minuit passé. Derrière lui, un hélicoptère décollait de la pelouse en balayant les feuilles mortes oubliées par le jardinier. Roosevelt, son border collie, se précipita vers lui en jappant, au risque de réveiller toute la maison.

Ty regarda son père approcher sans éprouver la moindre émotion. Lui seul était encore éveillé dans la maisonnée. Comment aurait-il pu dormir alors qu'il venait de passer une semaine dans une clinique privée, à se demander ce qu'était devenue Bree ? Jamais il ne s'abandonnerait au sommeil tant qu'il ne la tiendrait pas de nouveau dans ses bras.

Le général Armstrong se pencha pour gratter les oreilles du chien. Le froid militaire savait se montrer affectueux en famille. Mais il avait beaucoup changé depuis quelque temps, et ses proches ne le comprenaient plus. Ty le trouvait de moins en moins humain, de plus en plus monstrueux.

Son père ouvrit la porte d'entrée et l'aperçut au pied de l'escalier. Il s'immobilisa, une main gantée sur la poignée.

— Bonsoir, Tyler.

— Bonsoir, père.

— Ainsi, te voilà rentré.

— On m'a laissé sortir cet après-midi. Il ne me reste que des égratignures.

— Je serais bien venu te voir, mais...

— Il valait mieux que je ne reçoive pas de visites, m'a-t-on dit. C'est toi qui en as donné l'ordre ?

Le général serra les dents.

— J'ai eu tellement à faire, cette semaine ! Tu imagines bien pourquoi.

— Plutôt, oui.

— J'ai pensé à toi. Je t'ai téléphoné...

— Je n'ai pris aucun appel.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Les deux hommes se regardèrent en silence. Ty était plus grand que son père, maintenant, plus athlétique également, et il sentait une certaine gêne chez le général, comme si celui-ci ne pouvait tolérer une telle concurrence. Cette idée ne fit qu'exacerber la colère de Ty. Mais ce n'était pas le moment d'exploser. Il avait trop de questions à poser à son père.

Il le regarda se débarrasser de son imperméable de cuir. L'un des hommes les plus puissants – et les plus haïs – de la planète qui rentrait chez lui après une journée de travail. Peu de gens voyaient cela.

Les traits burinés, le regard glacial, le général se retourna vers Ty. Curieusement, il marqua un moment d'hésitation.

Craignait-il que son fils ne le rejette s'il l'embrassait ? C'était l'impression qu'il donnait, en tout cas. Ty l'avait attendu toute la soirée, étonné de se retrouver libre de ses mouvements, même pas en résidence surveillée. Il n'aurait jamais cru être traité ainsi, comme s'il n'avait rien fait de mal, comme s'il n'avait pas causé d'incident international majeur, ni décidé de protéger une femme du nom de Banzaï Maguire qui, par sa seule existence, menaçait de renverser le gouvernement de l'UCT. Il s'était attendu que le général manifestât pour le moins une immense déception devant son attitude, de la colère et de la honte. Mais non, son expression ne reflétait rien d'autre qu'une sorte de désir de compétition avec son propre fils.

— J'ai à te parler, dit Aaron.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers la bibliothèque. Ty le suivit, mais s'arrêta sur le seuil. Dire qu'une semaine auparavant, il se trouvait en plein océan Indien, à lutter auprès d'une femme dont l'absence le laissait encore abasourdi !

Il déglutit et entra dans la bibliothèque. Comme si de rien n'était, le général remplit deux verres de whisky, en tendit un à Ty et porta l'autre à sa bouche.

— Je dois dire, mon fils, que tu m'as causé bien des ennuis.

— Pardon ? Tu me laisses moisir dans les cachots de Kyber, dont je m'évade, pour ensuite échapper de justesse à un assassin

dont tu ne me convaincras jamais qu'il n'était pas ton émissaire, et c'est moi qui te cause des ennuis ?

Son père le toisa d'un regard glacial.

— Tu crois vraiment que j'aurais voulu te faire tuer ? Toi, mon propre fils ?

D'un geste brusque, Ty arracha son col de chemise pour lui montrer l'énorme cicatrice qu'il portait sur la clavicule.

— Comment appelles-tu ça ? Une balle perdue ?

Le général blêmit. C'était la première fois de sa vie que Ty le voyait manifester une quelconque émotion. On l'avait surnommé le « Harpon » pour la sévérité et la précision qu'il montrait dans sa lutte sanglante contre le terrorisme. Certains prétendaient qu'il ne songeait qu'à évincer le président Beauchamp, au pouvoir depuis la naissance de Ty, et qu'il voulait transformer l'UCT en dictature militaire. Dans un premier temps, Ty avait décidé que moins il en saurait sur son géniteur, mieux il se porterait. À présent, son point de vue avait changé. Il devait en savoir davantage. Il devait *tout* savoir.

— Il m'a tiré dans le dos ! De nuit, alors que j'étais au lit auprès de la femme que j'aime. La femme que tu cherchais à supprimer. Et maintenant, tu voudrais me parler ?

D'un geste dégoûté, Ty jeta le contenu de son verre dans le feu, qui cracha une flamme rageuse. Il allait sortir de la bibliothèque quand il se ravisa et demanda :

— Est-ce toi, père, qui a donné l'ordre de m'assassiner ou de me laisser sur le carreau à titre de dommage collatéral ? Il faut que je sache.

— Je suis coupable de bien des choses, Tyler, et je reconnais que j'en regrette certaines. Mais je ne suis pas tombé assez bas pour vouloir faire exécuter mon propre fils.

Ty ne répondit pas. Il en était incapable. Il n'avait plus les moyens d'émettre le moindre son. À plusieurs reprises, il était rentré chez lui dans cet état, secoué par les horreurs de la guerre, mais jamais à ce point. Bien sûr, il n'avait pas rencontré Bree à l'époque. Éloigné d'elle, il avait l'impression d'avoir perdu la moitié de sa force vitale.

Et son père qui voulait faire la conversation !

— Tyler !

Il s'immobilisa et serra les mâchoires.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je t'ai fait mettre en congé administratif.

— C'est ce qu'on m'a dit. Qui t'a empêché de me placer en résidence surveillée ?

— Je suis sûr que tu auras la sagesse de faire le bon choix au cours des jours qui viennent.

— C'est-à-dire ?

— Faire passer ta patrie avant tout.

— Ma patrie ? En ce qui me concerne, elle n'existe plus. Tu m'as mis au secret toute la semaine, m'interdisant la moindre visite, le moindre accès à l'Interweb.

— L'Interweb a été supprimé.

— Comment ça ? Quand ?

— Aujourd'hui. Il diffusait trop d'images. Ce n'était pas bon pour le pays. Et puis, cette Voix de la Liberté, il fallait bien la réduire au silence.

Ty ne pouvait imaginer tout un pays sans l'Interweb. C'était la crise assurée.

— Tu m'as aussi interdit tout moyen de communication. J'étais dans le noir complet.

— C'était pour ta protection, Ty.

— N'importe quoi ! Qu'est-ce que tu voulais me cacher ?

Comme son père ne répondait pas, il comprit.

— Tu vas la faire exécuter !

— Banzaï Maguire a commis plusieurs crimes. Elle doit subir la punition qui s'impose.

— Elle est innocente ! On s'est servi d'elle.

— Je n'en crois pas un mot. Je lui ai laissé la possibilité de se repentir, mais elle n'a rien voulu savoir. C'est tout dire. Elle a choisi en connaissance de cause, Tyler. En fait, aujourd'hui même, elle a reconnu publiquement sa culpabilité...

— Publiquement ? répéta Ty sans comprendre.

— Oui. À l'énoncé de sa condamnation.

— Tu crois que le public ne sait pas reconnaître des aveux forcés ?

— Elle les a faits en toute liberté.

Vraiment ? Bree aurait-elle capitulé ? Ty savait quelles tortures pouvait subir un prisonnier en UCT.

— Maintenant, elle doit assumer les conséquences de sa décision, conclut son père.

Glacé d'effroi, Ty se rapprocha de lui.

— Jamais je ne te laisserai la tuer.

— Ce n'est pas moi qui vais la tuer, mon fils. C'est ton pays.

La haute cour. Nous exécutons la volonté du peuple.

— La volonté du peuple, c'est qu'elle reste vivante.

Son père but une gorgée de whisky.

— Nous verrons bien.

— Parfaitement ! Nous verrons.

Ils se défièrent du regard, puis Ty reprit d'une voix plus posée :

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te contrecarrer.

— Et moi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, autrement considérable que le tien, pour t'en empêcher.

Le gant était jeté.

— Je ne suis plus en congé administratif, tonna Ty, je démissionne. Je te ferai parvenir ma lettre.

— Seuls les imbéciles bouleversent leur vie tout entière sur un coup de tête.

Ty fit volte-face en entendant la voix de sa mère. Elle se trouvait dans le vestibule et tenait les pans de sa robe de chambre fermés devant elle. Elle avait les yeux gonflés, non par le sommeil mais par les larmes. Comme elle n'était pas du genre à cacher ses émotions, elle bouillait de colère.

— Tu aimais pourtant servir ton pays, Tyler ! Ton père et moi ne t'avons jamais vu plus heureux que le jour où tu es parti à la guerre.

Elle échangea avec le général un regard lourd de mille sous-entendus. Puis elle reporta son attention sur Ty.

— Tu as quitté l'école de médecine pour devenir officier. Tu as eu cent fois l'occasion de reprendre tes études, mais tu ne l'as pas fait. Ne lâche pas un métier que tu aimes à cause d'un malentendu.

— Un malentendu ? répéta Ty avec un rire incrédule. Je crois que ça va un peu plus loin que ça.

— Disons l'amour d'une femme.

Sa mère était perspicace. Il eut envie de lui dire qu'il n'avait pas attendu de rencontrer Bree pour devenir un autre homme, que celle-ci n'avait fait que confirmer ses doutes, tout en donnant un but à son existence.

— Je démissionne parce que je ne crois plus à notre système de gouvernement. Si je ne crois pas à l'UCT, je ne peux servir comme officier dans l'armée sans mettre mes hommes en danger.

— Tu restes citoyen de l'Union des Colonies de la Terre ! lui rappela son père.

— Non. C'est fini. Je suis un Nouvel Américain.

*Je ne suis pas un habitant de la Virginie mais un Américain !* La célèbre réplique du gouverneur indépendantiste, Patrick Henry, ne lui avait jamais paru plus adéquate qu'en cet instant.

— Chico est ici, en ce moment, lui dit son père. Ça te ferait du bien de lui parler.

Juan Granados, dit Chico, était un ami d'enfance de Ty. Son père avait suivi Armstrong de base militaire en base militaire, si bien que les deux garçons avaient pratiquement été élevés ensemble. Ils s'étaient engagés en même temps dans l'armée, avaient poursuivi des carrières parallèles. Depuis quelque temps, cependant, Ty avait du mal à comprendre l'indéfectible loyauté de Chico envers l'UCT, loyauté qui avait amené son ami à devenir gouverneur militaire de Fort Powell.

Où, vraisemblablement, Bree était retenue prisonnière.

Voilà une occasion qu'il ne pouvait laisser passer. Ty s'efforça de cacher sa joie. Il irait rendre visite à Chico, certes, mais sûrement pas pour lui parler de sa carrière.

# Chapitre 18

Bree se pencha vers son dîner qui refroidissait. Elle eut l'air de parler à ses légumes lorsqu'elle demanda :

— Quand est-ce que vous allez me sortir de là ?

— J'y travaille, répondit la Voix.

Bree réprima un soupir de désarroi. Dans son état, elle en était venue à croire la Voix toute-puissante. Invincible. Maintenant, elle ne pouvait s'empêcher de repenser au *Magicien d'Oz*, lorsque Dorothy s'aperçoit que le magicien est en réalité un petit vieux qui se cache derrière d'effrayantes machines.

— Vous devriez vous dépêcher. Les choses ne se présentent pas bien du tout.

— Tss tss... fit la Voix. Ô femme de peu de foi...

Cet échange finit par attirer l'attention d'un des gardiens qui avaient apporté son dîner à Bree.

— Chut ! souffla Bree.

Le gardien blond s'était arrêté derrière les barreaux pour la regarder. Il jeta un coup d'œil sur sa gauche, un coup d'œil sur sa droite, puis demanda d'un ton curieux :

— C'est vrai que vous pouvez bloquer les balles avec vos dents et devenir invisible ?

Il avait bu ? Elle ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— Regardez, ça ne marche pas. Je n'arrive pas à me rendre invisible.

— Vous avez si souvent échappé à la capture que c'était le seul moyen de l'expliquer.

— Ouais. Je suis une légende à présent, pas vrai ?

Elle considéra sa morne cellule. Drôle de légende ! Cependant, n'était-elle pas en train de remplir le rôle qui lui avait été attribué ? Elle était une force qui agissait pour le

changement. Un changement radical. Elle était là pour que tous puissent y croire.

— Et la légende grandit, assura le gardien. Votre nom suffit à rassembler les foules dans toutes les grandes villes de la Colonie centrale. Mais, pour nous, ces gens-là sont des moutons. Ils ne sauront plus quoi faire si on tue leur berger.

— Vous parlez de moi, là ?

— Ouais.

Le regard du jeune homme était intense. Bien qu'il se tînt de l'autre côté des barreaux, elle trouva son attitude inquiétante, non seulement parce qu'elle était en ligne avec la Voix de l'Ombre, mais aussi parce que, jusque-là, elle n'avait que rarement aperçu ses gardiens. Si celui-ci voulait lui jouer un mauvais tour, personne ne pourrait l'en empêcher.

— Vous avez été déclarée coupable de haute trahison.

— En quel honneur ? Parce que j'aime mon pays ? Parce que je suis prête à mourir pour la liberté ?

— C'est un délit capital. Vous serez exécutée pour vos crimes.

Elle sentit son visage s'empourprer. C'était une chose de se douter qu'elle serait condamnée à mort, une autre de le savoir...

— Je n'ai pas peur.

— Vous devriez.

— Il faut avoir peur non de mourir, affirma-t-elle d'un ton paisible, mais de rater sa vie. C'est ce que disait mon arrière-grand-mère Michiko. Elle mesurait un mètre cinquante mais menait son monde à la baguette. Tous les hommes de la famille la redoutaient, même si elle leur arrivait sous l'épaule. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle serait allée se battre si on l'avait laissée partir pour le front. Au lieu de quoi, elle a passé toute la guerre dans un camp d'internement réservé aux Japonais, alors qu'elle était née à Omaha.

Nous sommes aujourd'hui en 2176. Il y a quatre siècles de cela, en 1776, les treize colonies d'Amérique proclamaient leur indépendance. Et maintenant, je suis là, cent soixante-dix ans après avoir failli mourir dans une attaque de missile. Je ne sais pas s'il faut y voir une coïncidence, mais je crois que c'était mon destin, et beaucoup d'autres gens le croient aussi. J'ai pris bien

trop d'importance aux yeux des dirigeants de l'UCT, sinon ils n'auraient pas tenté de m'assassiner.

Le gardien parut marquer une hésitation. Il l'avait laissée parler sans l'interrompre. Et si elle avait semé le doute dans son esprit ?

Il finit cependant par se détourner, fit quelques pas, s'arrêta et se retourna un instant, comme pour réfléchir à ce qu'elle venait de dire, avant de disparaître dans le corridor.

Elle laissa échapper un soupir tremblant, vit que ses mains vibraient et ferma les yeux. Même si l'aventure se terminait mal, elle ne mourrait pas sans avoir constaté l'impact qu'elle pouvait avoir sur un simple soldat. Les petits ruisseaux faisant les grandes rivières, ce gardien pourrait fort bien à son tour convaincre ses compagnons. Quant à elle, il ne lui resterait qu'à tenir bon lorsque les choses deviendraient vraiment difficiles.

Elle retourna au centre de la cellule.

— Vous êtes toujours là ? murmura-t-elle à l'adresse de la Voix.

— On peut dire que tu sais retourner la situation à ton avantage.

Elle se hérissa.

— Je lui ai parlé en toute sincérité. Ce n'était pas de la propagande.

— Et c'est ce qui nous distingue, toi et moi, de ceux qui voudraient voir nos efforts échouer.

— Vous semblez en savoir beaucoup à mon sujet, alors que je ne sais rien de vous. Êtes-vous une femme ? Un homme ? Vous trouvez-vous à l'intérieur de l'UCT ou à l'extérieur ?

Seul le silence lui répondit. Elle soupira.

— Quand tout ça sera fini, est-ce que je pourrai au moins vous rencontrer ?

Elle crut percevoir un sourire dans l'intonation de la Voix lorsque celle-ci répondit :

— C'est déjà fait.

Bree écarquilla les yeux. Cent visages défilèrent dans sa mémoire. Elle avait rencontré la personne qui se cachait derrière la Voix ? Quand ? Où ?

— Qu'est-ce que je dois faire en attendant ? reprit-elle. Parce que si vous croyez que je m'amuse, ici...

— Reste forte. N'oublie pas que les colonies te soutiennent.

— Ça ne suffira pas. Il faut que j'agisse.

— Garde la tête haute quand les choses iront mal. Lève-la autant que tu peux. Scrute le ciel et tu sauras. Je ne peux t'en dire davantage.

— Scruter le ciel. Compris.

Puis une idée lui vint.

— Vous avez la possibilité de transmettre ma voix au public ? Si je pouvais motiver les gens d'une façon ou d'une autre depuis ma prison, je réussirais peut-être à retourner le climat politique à notre avantage.

— Le climat général tourne depuis un moment à notre avantage. On a interrompu tout l'Interweb à cause de tes harangues au public de l'autre matin. L'opinion t'est tellement favorable que le gouvernement en vient à craindre une combustion spontanée. Le général Armstrong a fait renforcer la garde à New Washington et dans les autres grandes villes. Grâce à toi, la désobéissance civique est devenue un sport national.

C'était bien la première fois que Bree entendait rire la Voix de l'Ombre.

— C'était un spectacle des plus réjouissants, ajouta la Voix.

— De quoi parlez-vous ?

— De ton procès. Tu ne t'en souviens pas ?

Vous avez été déclarée coupable de haute trahison. C'était donc ce que voulait dire le gardien.

Le souvenir d'un rêve lui revint : des écrans sur lesquels s'agitant une foule turbulente ; Bree face au général Armstrong, citant Nathan Haie.

— Je croyais que c'était un rêve. J'avais des hallucinations. Je me voyais la corde au cou et pendue.

Elle se frotta la gorge.

— Le gardien vient de me dire que j'avais été condamnée à mort. Ils ont déjà fixé la date du grand jour ?

Elle n'aurait su dire si le bruit qui s'ensuivit provenait d'un grésillement ou si la Voix s'était raclé la gorge.

— Ton exécution est prévue demain matin à 9 heures.

*Demain !* Elle eut l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds.

— Quelle heure est-il ?

— Il est 19 heures.

Encore quatorze heures à vivre... et à compter.

Figée devant son lit, elle contempla son assiette désormais froide. Le repas du condamné.

Les minutes s'écoulaient inexorablement avant l'exécution de Bree. Si seulement ils avaient eu davantage de temps !

Ty pressa le pas. Une méchante bruine tombait sur les rues sombres de New Washington ; les passants se hâtaient. On eût dit que la population entière était dehors. Si l'état d'urgence et le couvre-feu n'avaient pas été décrétés, toute la Colonie centrale se serait trouvée là maintenant. Sans l'Interweb, les informations se propageaient par des voies plus artisanales, à commencer par le bouche-à-oreille. Cela n'avait pas empêché tous les habitants de l'UCT d'apprendre que la police avait utilisé des irritants chimiques pour disperser la foule du tribunal, où les gens campaient littéralement depuis la condamnation de Bree. Maintenant, ils fuyaient la capitale et Fort Powell, la destination de Ty. Il s'agissait de faire vite, de se frayer un chemin à contre-courant des insurgés.

Il devait éviter les patrouilles de police à tout prix. S'il se faisait arrêter, ses chances de sauver Bree se réduiraient à zéro. Les forces de l'ordre, sur le pied de guerre, se montraient partout, menaçantes. Personne n'avait encore tiré sur la foule, mais on sentait que ça pouvait se produire d'un moment à l'autre. Un agent allait craquer, malgré les ordres. Ça se passait toujours ainsi. Ty espérait seulement ne pas se trouver sur place à ce moment-là. Rien ne devait le ralentir avant qu'il n'ait rempli sa mission : atteindre Bree avant son père.

*Elle a choisi en connaissance de cause, Tyler. Maintenant, elle doit assumer les conséquences de sa décision.*

Les paroles de son père le hantaient. Quelque chose dans son regard l'avait glacé ; maintenant, il savait quoi. Il avait regardé à plusieurs reprises l'enregistrement du procès de Bree, jusqu'à le

connaître par cœur. Il était facile de comprendre pourquoi l'apparence de l'accusée avait soulevé une telle fureur. Elle semblait épuisée, droguée, même si ses geôliers avaient pris soin d'effacer toute trace de torture. Ty n'avait pas été le seul à se sentir bouleversé de la voir sombrer au beau milieu de la séance, comme si elle perdait conscience. Des millions de citoyens avaient éprouvé la même horreur.

Quand il pensait à ce qu'elle avait dû subir, il lui venait des envies de meurtre.

Il se demandait qui avait eu l'idée saugrenue de diffuser le procès, alors qu'il aurait été si facile de procéder à huis clos. À moins qu'il ne s'agisse d'une ultime tentative du président pour calmer ses concitoyens.

Tactique qui se retournait en beauté contre lui.

Ty n'avait jamais aimé Beauchamp. Déjà, enfant, sa présence le mettait mal à l'aise. Quand il était là, on ne pouvait plus respirer. En outre, il était complètement imprévisible. Autant son père exécutait sa tâche avec rigueur, autant le président changeait de cap avec le vent. Ty était ravi qu'il ait commis une telle bourde. Malheureusement, c'était Bree qui en faisait les frais.

*Bree... tiens bon. J'arrive.*

Il jeta un coup d'œil à son bracelet ordinateur. Dans moins de cinq heures, elle se trouverait devant le peloton d'exécution, s'il ne faisait rien pour l'empêcher. Les gardiens allaient bientôt se présenter dans sa cellule pour la préparer. Puis les témoins arriveraient, ainsi que son père, Ty n'en doutait pas. À ce moment-là, il faudrait que tout soit terminé depuis longtemps.

À part le couteau qu'il portait glissé dans une gaine, contre son poignet, et son semi-automatique à guide laser, caché dans son imperméable, il ne pourrait compter que sur un ami d'enfance et sur quelques compagnons de guerre.

Il avait sauvé plus d'une vie lorsqu'il était dans les SEAL. Les gars savaient renvoyer l'ascenseur, comme l'avait fait Ahmed à Raft City. Jusque-là, personne ne lui avait tourné le dos.

La tête enfoncee dans les épaules, il se dirigeait à grands pas vers Fort Powell. Il croisa un groupe d'adolescents qui brandissaient une bannière étoilée ; certains lui jetèrent un

regard inquiet. Il savait très bien de quoi il avait l'air après deux jours passés dans la rue, mais c'était le prix à payer pour échapper aux sbires de son père.

Après avoir quitté la maison familiale, il s'était bien gardé de rejoindre son petit appartement en ville. Son entraînement de SEAL avait fait de lui un as du camouflage. Rien de plus facile que de se fondre dans la foule, surtout chez lui.

Il emprunta une rue latérale qui donnait sûr l'entrée arrière du fort et chercha le meilleur endroit pour attendre son contact. S'il avait été encore dans l'armée, il aurait pu en franchir les portes sans peine mais, dans sa situation actuelle, les données avaient changé : il suffirait d'un examen d'ADN pour que le bureau de son père soit aussitôt alerté. Heureusement, il n'était pas seul.

Il n'attendit que quelques minutes avant d'entendre des pas derrière lui.

— Salut !

Il se tourna lentement. Un solide gaillard, dont la famille provenait de la colonie du Mexique du Nord, se tenait dans l'ombre. Il portait un uniforme de commandant de l'UCT.

— Chico ! répondit Ty.

Ils se serrèrent la main. Ty n'exprima pas sa gratitude : elle se lisait sur son visage. En prenant contact avec son ami d'enfance, il ignorait si Chico suivait ses vues ou celles de son père, mais le Mexicain avait paru plutôt soulagé de l'entendre.

— Il est temps de prendre parti, avait-il dit. Pour ma femme, pour mes enfants, je veux être certain de choisir le bon camp.

— Alors, fais-moi entrer. C'est toi qui diriges le fort.

— Je peux te laisser entrer, mais je ne te promets pas que tu en sortiras.

Ty se moquait de ce qui pouvait lui arriver. Il devait faire sortir Bree, et c'était là qu'interviendraient tous ceux qui avaient une dette envers lui. D'abord un chauffeur avec un magnécar privé qui assurerait une fuite rapide à la jeune femme, directement vers le refuge d'un autre débiteur : un ranch en plein désert d'Arizona, chez un ex-SEAL et sa famille. Que la révolution éclate ou non, Bree y serait en sécurité. Quant à lui, on verrait bien.

— Ton père va venir assister à l'exécution en hélijet, annonça Chico. Il atterrira sur le toit. Il faut que j'aille l'y accueillir pour ne pas éveiller ses soupçons. La plupart de mes gardiens se sont déjà fait porter pâles ; dans deux heures, les effectifs risquent d'être réduits à leur plus simple expression. Malheureusement, le général amènera sa propre garde, alors, quoi qu'il arrive, ne monte surtout pas sur le toit.

Ty hocha gravement la tête. Il ne tenait certes pas à se retrouver face à son père alors qu'il serait en train de le priver de sa proie.

Les deux hommes se dirigèrent vers un magnécar garé dans la rue où donnaient les portes du fort. Sur le siège arrière attendait un uniforme, à côté d'un gâteau entamé. La voiture personnelle de Chico ! Il prenait des risques démesurés pour aider son ami. Et pour libérer les colonies de l'UCT.

Ty se changea dans la voiture. Lorsqu'il en descendit, Chico vérifia que son transpondeur fonctionnait – c'était le seul moyen de franchir les portails du fort. Ensuite, tout dépendrait de sa bonne volonté.

Mieux valait que les choses se passent bien, car ils n'avaient aucun plan de secours.

— Il faudrait que tu te rases, observa son ami. Franchement, pour un SEAL, tu te laisses aller !

— C'est trop tard, non ?

Chico alla chercher deux casques à l'arrière de la voiture ; avec leurs masques protecteurs, ceux-ci cachaient les traits du visage. Ty aperçut son reflet menaçant dans celui de Chico.

— Prêt ?

Ty répondit d'un signe de tête, et ils se mirent en route.

Allongée en travers de son lit, Bree clignait des yeux pour s'habituer à l'obscurité. Son cœur battait comme si elle venait de courir dix kilomètres. La mort imminente, ça vous faisait circuler le sang.

Il lui restait quelques heures à vivre, et elle dormait ! On lui avait administré quelque chose de fort après le dîner, une

drogue qui l'avait assommée. Combien de temps avait-elle dormi ? Quelle heure était-il ?

Pourquoi tout était-il si calme ?

Bree tendit l'oreille. Il n'y avait aucun bruit dans le corridor. Elle était la seule prisonnière à être enfermée dans ce quartier, mais, d'ordinaire, elle entendait au moins les gardiens, qui bavardaient, qui toussaient, qui riaient, qui faisaient du bruit, même en pleine nuit. Or, ce soir, elle ne percevait rien d'autre que le léger siffllement de l'air. Où étaient-ils tous passés ?

— Hé, murmura-t-elle dans son col. Vous êtes là ?

La Voix ne répondit pas.

— Allô ?

Rien. Elle passa une main dans ses cheveux raides. Comment croire encore que la Voix ferait quoi que ce soit pour lui sauver la vie ?

Elle se leva, se dirigea vers la porte, s'accrocha aux barreaux. Il ne se passait rien à l'extérieur de sa cellule.

Puis retentit un bruit sourd provenant d'une partie du corridor qu'elle ne voyait pas. Cela augmenta. Quelqu'un arrivait, une personne qui semblait courir à toutes jambes.

Une gardienne, les cheveux poivre et sel, la poitrine rebondie comme deux pastèques, apparut à l'angle du corridor et vint s'arrêter devant la cellule. C'était « la commandante », comme la surnommait Bree, la terrifiante matrone si froide, si efficace dans ses tortures.

— Il faut venir tout de suite, grommela-t-elle.

C'était toujours la même formule quand il s'agissait de l'emmener pour un interrogatoire. Ils n'allaitent tout de même pas la torturer une dernière fois juste avant son exécution ! À moins que la gardienne ne soit chargée de la conduire sur le lieu du supplice.

Si elle croyait que Bree allait la suivre comme un agneau à l'abattoir, elle se fourrait le doigt dans l'œil ! Certes, la révolution à venir allait compter ses martyrs, mais Bree préférât ne pas en faire partie. Si elle devait mourir, autant que ce soit en combattant. Elle voulait s'en aller en pleine gloire.

Bree respira un bon coup, rassembla toutes ses forces.

La porte s'ouvrit en glissant, et la gardienne entra.

— Suivez-moi.

— Venez me chercher !

Bree lui envoya son poing dans la mâchoire et sentit le coup se répercuter jusqu'à son coude.

Elle se frotta les articulations tandis que la gardienne reculait en titubant et en grognant comme un bébé dragon. Cependant, elle se reprit assez vite et, la tête baissée, fonça en avant.

Bree lui fit un croche-pied. L'impact faillit la déséquilibrer tandis que la commandante s'écrasait sur le sol, perdant au passage son pistolet, qui alla ricocher sur le mur du fond.

Prenant appui sur ses bras épais, la matrone chercha son arme du regard, d'abord surprise, puis désespérée quand elle se rendit compte que Bree venait de l'expédier hors de sa portée.

Profitant de son avantage, celle-ci lui balança un coup de pied sur la tempe. La femme poussa un hurlement de douleur et retomba au sol. Cependant, elle n'était toujours pas hors de combat. Combien de temps Bree allait-elle devoir lui taper dessus avant qu'elle ne lâche prise ?

Bree saisit le pistolet et visa. Les caméras de surveillance enregistraient tout et, quelque part, les sonneries d'alarme devaient commencer à retentir. Elle devait s'enfuir maintenant, sinon elle aurait bientôt tous les gardiens du fort sur le dos. Cependant, armée ou pas, elle ne pourrait jamais sortir dans sa tenue orange fluo. Mieux valait perdre encore cinq minutes à échanger ses vêtements avec la commandante.

Elle lui plaça le canon sur le front.

— Ôte ton uniforme.

— Non ! Vous devez venir avec moi tout de suite !

— Sûrement pas.

La gardienne s'était accroupie, le blanc des yeux presque rouge de fureur, la bouche écumante, comme un chien enragé.

— Assieds-toi, ordonna Bree.

Son adversaire émit un grondement sourd.

Bree ôta le cran de sûreté et ajouta :

— Je n'hésiterai pas à te faire sauter la cervelle. Enlève tes vêtements et passe-les-moi !

Des gouttes de sueur lui coulaient du front et lui piquaient les yeux. Elle s'essuya le visage du dos de la main.

— La ceinture et l'étui d'abord. Donne-les-moi.

Sans quitter Bree du regard, la grosse femme détacha sa ceinture et la lui tendit.

— Pose-la par terre, ordonna Bree.

La commandante s'exécuta. Du pied, Bree poussa la ceinture dans le corridor.

— Le reste. Vite !

La commandante ôta une chaussure, puis l'autre.

— Dépêche-toi !

Mais la femme s'exécutait avec une exaspérante lenteur. Enfin, elle se retrouva en soutien-gorge et culotte.

— Passe-moi cette tenue !

Finalement, Bree allait tirer avantage de la différence de taille : elle ne pouvait ôter son survêtement, puisque c'était son moyen de communication avec la Voix de la Liberté. Elle enfilerait l'uniforme de la gardienne par-dessus.

Elle recula dans le corridor, ôta les menottes de la ceinture et les envoya à la commandante.

— Mets-les.

L'autre ne bougea pas.

— Ça ne sert à rien de jouer les fortes têtes quand on est du mauvais côté du pistolet, marmonna Bree.

La femme dut en convenir, car elle ouvrit les menottes.

— Tu en passes une à ton poignet, l'autre à un barreau. C'est ça. Très bien.

Lorsque la femme fut attachée à la porte, Bree la ferma.

— *Hasta la vista, baby !* lança-t-elle avant de filer.

Les corridors étaient déserts. Où étaient passés les gardiens ? Et comment s'orienter dans ce dédale ? Où était la sortie ?

Qu'avait dit la Voix, déjà ? Garde la tête haute quand les choses iront mal Lève-la autant que tu peux. Scrute le ciel et tu sauras.

Scruter le ciel ? Elle ne vit que le plafond. *Lève-la autant que tu peux.* Elle sentit son cœur battre. Le toit ! Voilà où elle devait se rendre.

Elle se rappela une échelle d'incendie qui menait à l'étage supérieur et retourna sur ses pas. Elle ignorait où conduisaient ces marches, mais c'était une issue.

Elle gravit les échelons. Arrivée en haut, elle se plaqua contre le mur, guettant le moindre mouvement. Personne à l'horizon.

L'échelle continuait vers l'étage suivant. Elle monta encore, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un mur de brique et une porte. Ouverte.

Bree hésita avant de la franchir. N'était-ce pas un piège ? À moins que quelqu'un comme la Voix ne lui facilite la tâche ?

Elle n'avait qu'une alternative : retourner sur ses pas pour trouver une autre sortie ou faire confiance à la Voix et voir ce qui l'attendait sur ce toit.

Que pouvait-il lui arriver de pire qu'une exécution ? Elle contempla un instant le ciel qui s'éclaircissait.

— Stop ! cria quelqu'un à l'étage en dessous. Restez où vous êtes. Ne bougez pas.

Tenant son pistolet à deux mains, Bree jeta un coup d'œil au pied de l'échelle. Deux gardiens armés, en tenue antiémeute, montaient vers elle.

— Jetez vos armes ou je tire ! leur cria-t-elle.

— Bree !

L'un des gardiens ôta son masque.

— C'est moi, Ty !

Elle laissa échapper un cri étouffé. Ses cheveux étaient coupés court, maintenant, mais il avait une barbe de plusieurs jours et des cernes sous les yeux.

Elle eut envie de se précipiter dans ses bras. *Non*.

S'interdisant toute émotion, elle tâcha de se reprendre : n'était-elle pas encore l'objet d'une hallucination ? Une fois déjà, elle avait cru voir Ty en uniforme de l'UCT. Et ce jour-là, il était parti, l'abandonnant à son sort.

— Je m'en vais, Ty. N'essaie pas de me retenir.

— Bree, non ! Ne sors pas sur ce toit. L'hélijet du général Armstrong ne va pas tarder à arriver. Il vient assister à ton exécution.

Elle se dirigea vers la porte.

— C'est par ici que je dois sortir.

— Qui t'a raconté ça ?

Ty semblait tomber des nues. Et qui était ce type avec lui, d'abord ?

— Je ne peux pas te le dire !

— Écoute, Bree, tu dois me faire confiance.

Elle humecta ses lèvres desséchées.

— Je ne sais pas si je peux encore te faire confiance.

Il accusa le coup.

— J'ignore ce qu'ils t'ont fait et s'ils ont réussi à te retourner contre moi, mais je suis venu te sortir d'ici. Il y a un camion de livraison qui attend, en bas, au dépôt. On s'installera à l'arrière et on sortira comme ça. Ici, on est pris au piège. Si tu montes sur ce toit, on est morts.

Elle n'avança pas d'un pouce. Pourtant, elle avait envie de le croire. Puis elle repensa à Lili Sweet et dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas le frapper de son arme.

C'est alors qu'elle perçut un bruit reconnaissable entre tous et qui n'avait pas changé en cent soixante-dix ans. *Flap, flap, flap.* Un hélicoptère.

— Bon sang ! s'écria le compagnon de Ty. Il est déjà là ? Il a deux heures d'avance ! Je vais aller à sa rencontre. Quoi qu'il arrive, ne vous montrez pas, ni l'un ni l'autre.

Tandis qu'il s'éloignait, sans doute vers une entrée plus officielle, Bree demanda à Ty :

— Qui est-ce ?

— Le commandant de la prison.

— Et il t'aide à me faire évader ?

— Il est de notre côté, Bree. Comme quatre-vingt-dix pour cent des gardiens qui travaillent ici. Ils ont assisté à ton procès. Moi aussi, je l'ai vu. Toute la Colonie centrale en a été édifiée. Le monde entier, même.

— C'est ce qu'on dit, mais moi, je ne fais que me débattre dans une situation à laquelle je ne comprends rien.

— Les gens ne s'intéressent pas aux symboles, Bree, mais au courage. Si tu veux les mener à la liberté, ils te suivront. Et moi aussi.

— Ty... souffla-t-elle, la gorge serrée.

Lui-même semblait lutter contre un flot d'émotions.

— Je t'aime, Bree. Aie confiance en moi.

Un regard pareil, ça ne se feignait pas. Il la considérait comme si rien au monde ne comptait plus qu'elle.

Elle s'assit, tenant son pistolet d'une main distraite.

— Où étais-tu passé, d'abord ?

Il escalada l'échelle et se précipita dans ses bras avant qu'elle ait eu le temps de dire ouf. Elle le repoussa d'un geste rageur.

— On m'a battue, torturée. Je t'attendais. Pourquoi n'es-tu pas venu ? Pourquoi ?

Tout en prenant garde au pistolet qu'elle tenait toujours, il lui saisit les poignets.

— Je suis là, maintenant. Je suis là. Je ne te quitterai plus. Je vais t'aider à fuir.

Cette fois, elle se blottit contre lui et ferma les yeux, la tête contre son armure de cuir. Il la berça doucement, et elle respira son odeur. Elle l'aimait tellement !

— Alors, on est quittes, murmura-t-elle. Je t'ai tiré du cachot de Kyber, et aujourd'hui, tu m'aides à m'échapper de cet enfer.

— Ce n'est pas encore gagné.

Il désigna son survêtement orange, qui dépassait de l'uniforme.

— Tu devrais te débarrasser de ça.

— Je ne peux pas. La Voix de la Liberté a pris contact avec moi à l'aide d'un instrument de communication caché dans le col. Sauf qu'elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle.

— Qui ça, « elle » ?

— Ou lui, je n'en sais rien.

— Et que t'a-t-elle dit ?

— Qu'elle allait me sortir de là.

— Ce qui explique cette porte ouverte. Et toutes les autres. Le système de sécurité a été débranché, on ignore par qui.

— Quand cela s'est-il produit ?

— Juste après que je suis entré dans le fort.

— Tu veux rire ?

— Non. Les quelques gardiens qui travaillent encore sont dehors, à surveiller les allées et venues.

— Pas tous, marmonna-t-elle. Il y a une gardienne menottée dans ma cellule.

Il eut un sourire complice.

— Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas ?

Il remonta la fermeture de son col pour cacher son survêtement. Elle sentait la chaleur de son corps, son odeur. Tout en elle se mit à vibrer. Elle savait se blinder contre bien des choses, mais pas contre Ty. Jamais contre Ty.

Il la fixait d'un regard intense. Un élan fou les électrisa, mais ce n'était ni le lieu ni le moment de se laisser aller.

Il lui saisit le bras.

— On doit filer tout de suite, Bree, pendant que Chico distrait mon père. C'est maintenant ou jamais. Si le système de sécurité se remet en marche, on est fichus.

Comme il l'entraînait vers le bas de l'échelle, elle le retint.

— Non, pas en bas, en haut ! La Voix m'a dit de scruter le ciel, qu'alors, je saurais quoi faire. Je suis sûre qu'elle parlait du toit.

— C'est du suicide !

— Tu crois ?

Repoussant Ty, elle courut vers la porte ouverte, s'agenouilla, l'arme à la main, et jeta un regard au-dehors. L'hélicoptère stationnait dans un cercle au milieu du toit, ses moteurs verticaux brassant le vent. Dans un silence tendu, un homme à l'allure sévère, le visage émacié, l'air arrogant, s'éloignait de l'appareil. Il était vêtu d'un imperméable noir et coiffé d'une haute casquette militaire pleine de dorures. Elle reconnut tout de suite le Harpon, le prétendant à la présidence de l'UCT, qui, disait-on, voulait la transformer en dictature militaire.

L'ami de Ty, Chico, et un autre officier escortèrent le général vers l'intérieur du bâtiment, suivis peu après par le pilote de l'hélicoptère. Le siflement des moteurs au ralenti se fit de plus en plus discret.

— C'est ça ! s'écria Bree. C'est ce que voulait dire la Voix ! L'hélicoptère. On va le détourner. La Voix devait savoir qu'il allait rester ici sans surveillance.

— Mais oui ! renchérit Ty D'autant qu'il est équipé des armes les plus sophistiquées de l'UCT ! On devrait même passer

complètement inaperçus sur les radars. Je vais t'emmener dans la maison de mon père.

— Euh... c'est tout ce que tu as à me proposer ?

— Il s'agit de la maison où j'ai passé mon enfance, dans le Montana. Elle est encore mieux gardée que Fort Powell. En plus, personne n'aura l'idée de nous chercher là-bas. Surtout pas mon père.

— D'accord. Il ne reste qu'un petit détail à régler : tu sais piloter cet engin ? Parce que moi, non.

— J'ai deux mille heures de vol en hélicoptère. Ça fait un moment que je n'en ai pas piloté, mais...

— On s'en fiche ! Viens !

Les armes à la main, ils franchirent le seuil et se retrouvèrent dans l'air froid du petit matin. Comme ils se précipitaient vers l'appareil, une voix perça le silence.

— Pas un geste !

Bree fit volte-face. Derrière elle, un garde de l'UCT la visait entre les deux yeux.

# Chapitre 19

À l'extérieur du palais, Kyber se recroquevilla sur lui-même. Avec ses vêtements noirs, on ne pourrait quasiment pas le voir dans la nuit, quand il enverrait le cordage par-dessus sa tête. Pourtant, son cœur battait à tout rompre : il ne cessait de penser qu'il allait bientôt prouver à Cam qu'il ne pouvait plus rien pour Banzaï... mais encore tant pour elle.

— Kubilaï, finalement, ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça, objecta Cam. Si on nous surprend, je recevrai sans doute une réprimande, mais toi, tu te feras virer. Ou pire.

— Impossible, mignonne.

— Tu ne doutes jamais de moi, n'est-ce pas ?

Seulement quand tu entres dans la danse. *Il se redressa d'un coup, fit tourner le cordage comme un lasso et l'envoya sur le balcon au-dessus d'eux.*

Le crochet se fixa à la balustrade. Kyber tira d'un coup sec pour vérifier la prise.

— Ça va, conclut-il. Tu n'as plus qu'à t'agripper, et le tendeur nous portera.

La jeune femme eut une moue sceptique.

— Et s'il nous attend en haut ? Le prince cannibale ?

— Il ne se nourrit pas de chair humaine... pas plus que moi.

Il l'attira à lui et l'embrassa goulûment. Elle étouffa un petit rire.

Soudain, comme mû par un sixième sens, Kyber se détacha d'elle et découvrit son chef de la sécurité qui venait dans leur direction, l'air ébahie.

— Kubilaï ? s'exclama Nikolaï.

Au moins avait-il eu la présence d'esprit de l'appeler par son nom d'emprunt.

— Bonsoir, Nazim. Je vois que tu profites également de cette charmante soirée !

— Euh... oui. Il fait assez chaud pour cette période de l'année. Je me disais bien que je te retrouverais dans ces jardins.

Kyber comprit. La cellule-balise installée dans ses vêtements avait dû aussitôt le faire repérer, et Nikolaï était venu s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un intrus qui aurait emprunté la tenue de Kubilaï. Dans ce cas, il aurait alerté la garde et fait bloquer toutes les issues.

Cam semblait contente de voir Nazim. Il existait entre eux un respect mutuel de bon aloi.

— Vous sortez ? Joli costume.

— Merci.

Le chef de la sécurité passa une main sur la veste grise sans col qu'il portait habituellement au palais. Il lui aurait bien retourné le compliment, mais il ne trouva rien à lui dire devant sa tenue tachée et déchirée, sa coiffure échevelée.

— Eh bien ? demanda-t-il d'un ton désinvolte. Qu'est-ce que vous faites dehors tous les deux à cette heure-ci ?

— On essaie d'entrer en douce, avoua-t-elle.

— Oh, pas possible ! s'écria-t-il avec un regard sévère à l'adresse de Kyber.

— Avec les cavaliers-flèches, on peut s'attendre à tout ! conclut Cam.

Nikolaï haussa un sourcil interrogateur. Visiblement, il n'approuvait pas cette mascarade.

Kyber trouva rapidement la parade.

— Cam a hâte d'obtenir une audience avec le prince, et j'ai l'intention de la lui faire accorder.

— Je vois. Sans vouloir vous...

Le chef de la sécurité s'interrompit avant de montrer trop de respect à son présumé compagnon de voyage et conclut :

— Espérons que ça marchera.

Puis il se tourna vers Cam.

— Passez une bonne soirée.

— Vous aussi, répondit-elle.

Il hésita avant d'ajouter :

— Vous possédez un cœur pur, jeune femme, écoutez-le.

Stupéfaite, elle le regarda s'éloigner.

— Pourquoi ai-je toujours l'impression que tes échanges avec Nazim sont à double sens ? demanda-t-elle.

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui.

— Parce qu'en réalité, je suis l'empereur et qu'il est le chef de la sécurité du palais.

— C'est ça, grommela-t-elle.

Kyber lui tendit la corde, accrocha le support sous la semelle de ses chaussures, puis monta derrière elle et fit de même.

— Hop ! s'écria-t-il.

Et leurs pieds s'élevèrent au-dessus de la pelouse. À proximité du balcon, ils ralentirent.

— Tu vas sauter par-dessus la balustrade, dit-il. À mon commandement, un... deux... trois !

Ils atterrissent ensemble sur le balcon.

— Le prince a dû nous entendre, chuchota Cam.

— Il n'est pas dans ses appartements.

— Comment le sais-tu ?

— Tu vas voir.

Il ouvrit les portes-fenêtres qui donnaient sur sa chambre à coucher. Un parquet ciré les séparait de la cheminée où brûlait un feu de bois. Cette pièce n'était pas décorée de la même façon que le reste du palais. Kyber avait fait en sorte qu'elle rappelle ses ancêtres barbares et cet amour de la liberté qu'il savait combler sous le costume de Kubilaï.

— Oh ! la la ! s'exclama Cam, impressionnée. C'est magnifique ! On a beau dire, ce type-là possède un sacré goût !

Kyber sourit.

— Regarde le lit... continua-t-elle. Des couvertures de fourrure ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour passer la nuit dedans !

— Tu n'as qu'à demander, mignonne.

— Pour que le prince rentre et nous surprenne ? Non, merci.

Il lui prit les deux mains.

— Je suis le prince, murmura-t-il.

Elle leva les yeux au ciel.

— Arrête ! Pas deux fois la même plaisanterie !

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— Oh, vraiment ?

— Je suis le prince Kyber, de la dynastie des Hans, empereur régent de toute l'Asie. J'ai pris l'identité du cavalier-flèche, Kubilaï, parce que je ne voulais confier à personne d'autre la mission de te ramener saine et sauve au palais. Et je m'aperçois que je ne puis même pas me fier à moi-même, du moins en ce qui te concerne. Je n'avais pas prévu que les choses se passeraient ainsi. Je n'avais pas prévu ce que je ressentirais pour toi.

Abasourdie, elle le fixait, les yeux écarquillés, incapable de dire un mot.

Il en profita pour interrompre les effets du nano pigment sur le bas de son visage et la vit ouvrir davantage les yeux à mesure que son tatouage s'effaçait. Puis il ôta les lentilles qui masquaient la véritable couleur de ses iris et les plaça sur sa table de nuit.

— Mon Dieu ! C'est toi, le prince !

Elle se cacha les yeux derrière les mains.

— Pardon, balbutia-t-elle. Donne-moi un peu de temps pour réaliser...

— Tout le temps que tu voudras.

— Je veux dire, j'ai rencontré un type sympa, mignon... dans des circonstances un peu spéciales, je l'admetts. Ça marche entre nous. Comme je sors d'une expérience traumatisante avec un grand T, je rêve de faire l'amour avec lui-même si je le connais depuis à peine quinze jours, ce qui n'est pas grave puisqu'on s'entend bien, tu vois, et qu'il y a eu ce choc, ce qui pourrait excuser bien des choses. Alors, il m'emmène chez lui, et là, je découvre qu'il est prince. Pas n'importe quel prince, mais l'héritier de l'un des plus riches et des plus puissants empires que la Terre ait portés.

Elle porta les mains à ses tempes avant d'ajouter :

— Voilà pourquoi tu disais que la situation était compliquée !

Il semblait beaucoup s'amuser de ses facéties, quoique surpris de la voir si bien réagir.

C'est alors qu'elle fit la grimace.

— Tu n'as jamais répondu à mes demandes d'audience. J'en ai fait au moins douze, Kubilaï !

— Kyber, rectifia-t-il.

— Kyber. Tu as agi comme si je n'existaient pas !

— Je reconnais que je n'ai pas été à la hauteur sur ce coup-là.

— J'étais furieuse. Et je le suis toujours !

— Je ne savais pas quoi faire, Cam. D'habitude, je ne me lance jamais dans une entreprise à l'issue incertaine. Je me sentais si bien dans la peau de Kubilaï ! Je n'avais aucune envie de redevenir moi-même avec toi.

Elle émit un léger sifflement.

— Là, tu dis ce que tu penses.

— Ce doit être à force de te fréquenter.

— Reconnais que c'est agréable.

« Autant que de prendre une volée de coups dans le plexus solaire », songea-t-il.

— Pour ce qui est des audiences que je t'ai refusées, je savais que tu voulais m'interroger sur la disparition de Banzaï. Or, je ne sais rien de plus que toi sur ce sujet, et ça me rend malade.

Le sourire de Cam s'était évanoui.

— C'est vrai ? Tu ignores où elle est ?

— Complètement, et ce n'est pas faute d'avoir cherché. Je ne voulais pas que tu disparaisses comme elle, c'est pourquoi je t'ai mise à l'abri ici. J'avais l'intention de te traiter différemment d'elle, de te laisser aller et venir à ta guise pour que tu ne te croies pas prisonnière et que tu ne sois pas tentée de t'enfuir.

— C'est vrai que Bree n'aime pas se sentir enfermée.

— J'ai pu le constater.

Cam baissa les yeux sur ses poings encore fermés. Elle possédait cette allure, ces manières royales qui donnaient l'impression que, comme lui, elle avait reçu une éducation rigide et avait dû se plier à une étiquette écrasante.

— Quelle chance on a eue de tomber sur un protecteur aussi loyal ! commenta-t-elle. J'aimerais seulement savoir en quel honneur tu t'intéresses à deux pilotes américaines inconnues.

— En quel honneur ?

Il réfléchit, puis répondit :

— Je ne saurais te dire exactement. Peut-être parce qu'on vous a découvertes ici ; dans mon royaume. Et aussi parce que vous avez été abattues par un groupe qui, autrefois, régnait sur

une région d'Asie... Je me sentais une certaine responsabilité envers vous.

— Quelle admirable grandeur d'âme !

— Il faut dire également que je déteste ces bâtards impérialistes de l'UCT. On ne peut pas leur faire confiance. Ils ne méritent pas de vous avoir, ni toi ni Banzaï.

Sans lui laisser le temps de lancer un nouveau sarcasme, il ajouta :

— Voilà où nous en sommes. J'espère que je pourrai rattraper le gâchis que j'ai provoqué.

Elle se rapprocha de lui.

— C'est déjà fait, Kubilaï... Kyber. Misère ! Je vais avoir du mal à m'habituer à ce nom, mais si tu as oublié Scarlet, je peux en faire autant. Et puis, je suis sûre qu'on te l'a déjà dit, mais tu possèdes des yeux d'un si beau gris ! On ne va pas se prendre la tête, on est des adultes, on a toute la soirée devant nous, alors on oublie tes mensonges éhontés, on oublie que je ne peux pas te faire confiance, et basta !

Devant son expression consternée, elle ajouta :

— Je plaisante !

Avec un petit rire, il l'attira contre lui et passa une main dans ses cheveux ébouriffés.

— Pour moi, ajouta-t-elle, tu seras toujours Kubilaï, le cavalier-flèche. Avec juste un peu plus de responsabilités.

— Quelques-unes, en effet...

— L'héritier du trône d'Asie. Ça semble tellement énorme !

Pour toute réponse, il l'embrassa longuement.

— Et ça aussi, conclut-elle, les yeux clos.

— Viens.

Il la prit par la main et l'entraîna dans le salon, où elle ouvrit de grands yeux devant la gigantesque cheminée et le magnifique tapis *flokati* qui recouvrait le sol.

— C'est ici, Cam, que je vais te faire l'amour comme tu le mérites...

Il s'arrêta si brusquement que la jeune femme faillit le heurter. Il venait de découvrir une odalisque endormie sur le tapis, nue. La jeune femme dut les entendre, car elle se retourna et s'assit d'un mouvement paresseux.

— Votre Altesse...

Pas du tout gênée par la présence de Cam, elle prit une pose aguichante.

À croire que tous se liguaient pour le contrarier, ce soir ! D'abord Niko, puis cette concubine. Il préférait ne pas voir la tête que pouvait faire Cam...

— Dehors ! s'exclama-t-il. Allez, ouste !

La femme ne se le fit pas dire deux fois. Elle se leva prestement, rassembla ses habits et fila.

— Ce n'est pas grave, souffla Cam. Elle a dû recevoir l'ordre de venir ici.

— Je n'en doute pas.

Pourtant, il avait demandé qu'on ne lui envoie plus personne... à moins qu'il n'ait oublié de le dire. Depuis son retour de la frontière, il avait remarqué qu'il était parfois distrait. Et il savait très bien pourquoi.

— Tu vois, commenta-t-il, gêné, on ne s'ennuie jamais, ici.

— Je vois.

Cam avait les joues roses, mais il n'aurait su dire si c'était dû au désarroi, à la colère ou aux deux.

— Si je passe la nuit avec toi, ajouta-t-elle, tu continueras à laisser ces femmes entrer dans ton lit ?

Il en bégaya littéralement, chose qui ne lui était jamais arrivée.

— Je... je n'y ai jamais pensé.

Cam reprit avec son indolent accent du Sud :

— Tu croyais que je serais si impressionnée par cet étalage de richesses, par ce luxe, que je me moquerais du reste ? Tu croyais que je me ficherais que tu continues à vivre ta vie et à faire l'amour avec toutes les femmes qui te tombent sous la main avant de venir me retrouver ?

Il voulut répondre par la négative, mais une voix intérieure l'en empêcha. Au fond de lui, n'avait-il pas espéré que Cam s'en ficherait ? Qu'il pourrait poursuivre la même existence en se contentant de l'y ajouter ?

Alors qu'il clignait des yeux en réfléchissant, elle poursuivit :

— Tu vois, tu ne sais pas quoi dire ! En fait, les Mongols avaient tort. Tu ne manges pas de la chair humaine, tu brises le cœur des femmes.

— Je ne savais pas qu'on pouvait briser un cœur qui ne se donnait pas.

Elle lui jeta un regard dédaigneux.

— Tu as raison. Je ne te l'ai pas encore complètement donné, mais tu en occupes déjà une grande partie. Très précisément depuis le soir où tu m'as fait ce massage. Tu t'occupais de moi sans rien demander en échange. Tu étais gentil, généreux, drôle et... Oh, laisse tomber !

Elle tourna les talons et se dirigea vers les portes-fenêtres, avant de se ravisier et de prendre la direction du corridor.

Et d'entrer en collision avec lui.

— Cam, attends ! Je ne voulais pas t'offenser.

— Pour un homme qui a tant de femmes à ses pieds, tu n'as vraiment rien compris à leur psychologie.

— Tu as raison.

Elle parut aussi surprise que lui de le voir reconnaître ses torts.

— Je n'ai pas beaucoup d'expériences des femmes, ajouta-t-il. Je veux dire, dans le cadre d'une relation adulte, d'égal à égale. Ou plutôt : je n'ai strictement aucune expérience de ce genre.

— Quel âge as-tu ?

— Trente ans, pourquoi ?

— Et... euh... qu'est-ce que tu as fait jusque-là ? À part régner ?

— C'est à peu près tout. Je me suis occupé de mon peuple, j'ai pourchassé les assassins, j'ai jeté mon frère en prison, jusqu'au jour où j'ai appris que ma mère nous avait trahis.

Elle pâlit.

— Alors, cette histoire sur l'empoisonnement de ton père était vraie ! Sauf qu'il s'agissait de l'empereur.

— Bien sûr que c'est vrai ! Je sais que ce doit être difficile à croire, mais la seule contrevérité que je t'aie infligée concernait mon identité.

— Arrête tes salades ! J'appelle ça mentir, un point, c'est tout.

Il lui prit la main d'un geste vif et s'agenouilla devant elle.

— Je vais donc devoir regagner ta confiance pas à pas !

— Kyber... protesta Cam, que cette démonstration de contrition mettait mal à l'aise.

— Commençons par les concubines. Oui, elles se trouvent au palais pour les raisons que tu soupçonnes. Durant toute ma vie d'adulte, j'ai fait appel à leurs services.

Même durant l'épisode Banzaï, lorsqu'il se croyait amoureux de la pilote, une nouvelle femme venait partager son lit chaque nuit, se rappela-t-il.

— On me les envoie parce que c'est la coutume, mais je n'en ai pas touché une depuis mon retour de la frontière.

— Même pas un baiser ?

— Même pas un baiser.

Elle haussa les sourcils.

— Un massage ?

Il esquissa un sourire.

— Non. Rien. Le personnel doit me croire affecté d'une maladie rare.

« Dont les symptômes se caractérisent par l'attachement à une seule femme, songea-t-il. Par le désir de ne voir qu'elle. » Sans traitement immédiat, il courait le risque de s'engager irrémédiablement sur la voie de la monogamie.

— Je n'ai couché avec personne depuis que je te connais, Cam. Je n'ai ni embrassé, ni touché, ni approché aucune femme depuis mon retour de la frontière. Je n'ai jamais désiré que toi. Maintenant, acceptes-tu que je te fasse l'amour ? Dieu sait que j'ai assez attendu !

Sur ce, il se releva alors qu'elle renversait la tête en arrière en éclatant de rire.

— Tu es incorrigible ! Impossible !

Elle l'embrassa à pleine bouche avant de continuer, lèvres contre lèvres :

— Et pour réfuter ce que tu viens de dire, c'est moi qui ai assez attendu, moi qui ai dû supporter tes incessants je-te-désire, je-ne-te-désire-plus, moi qui...

Il la prit dans ses bras et la souleva de terre.

— Toi qui n'auras désormais plus à te plaindre de mon manque d'initiative.

En riant, il l'emmena vers le tapis blanc, puis s'arrêta soudain en se rappelant la fille qu'ils avaient trouvée là. Il pivota sur lui-même et se dirigea vers le lit, mais revit alors la manucure étendue sur ces couvertures. Il n'avait aucune envie de passer sa première nuit avec Cam en un lieu déjà fréquenté par d'autres femmes. Ce qui excluait également les bains, le balcon et la piscine.

Cam ne semblait pas comprendre.

— Tu ne sais plus où me déposer ?

— Si, j'ai trouvé !

Il l'entraîna dans le corridor sous les yeux amusés de quelques serviteurs et sortit de l'aile qui lui était réservée.

— Tu m'emmènes au musée ?

— Non. Pourtant, ce serait l'endroit rêvé pour une relique comme toi...

— Une relique !

— Une excitante et magnifique relique.

Il rit de nouveau tandis qu'elle jouait les dignités outragées. Il ne s'était pas senti aussi gai depuis la maladie de son père. En tout cas, pas avec une femme. C'était comme si Cam et lui étaient avant tout... amis.

Il l'emmena ainsi jusqu'aux cuisines, avant d'atteindre un portail battant qui donnait sur un jardin d'herbes aromatiques, lui-même dominé par une haute bâtisse de verre.

— Une serre ? s'exclama Cam. Super ! Il y fait chaud et humide, comme chez moi.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, admit-il.

Cependant, il voulait un endroit encore plus extraordinaire, digne de cette femme exceptionnelle.

Derrière la serre s'étendait un autre édifice bas, tout en longueur, qui datait d'environ un siècle et demi. À l'intérieur régnait une atmosphère également chaude et humide, mais moins étouffante.

— C'était mon refuge préféré quand j'étais gamin.

Il déposa Cam sur ses pieds et la laissa regarder autour d'elle, s'imprégner de la vue, des parfums de ces milliers de fleurs de toutes les formes, de toutes les couleurs, de ces milliers de papillons endormis aux pieds et sur les feuilles des plantes.

— Le jour, ils volent partout, expliqua Kyber. Leurs ailes émettent un son doux et incessant, semblable à une marée de papier de soie.

— C'est incroyable, chuchota Cam. J'ai l'impression d'être entrée dans un livre de contes !

Kyber verrouilla la porte d'entrée et laissa la jeune femme s'enfoncer dans la réserve à papillons. L'épais feuillage ouvrait sur une petite pelouse douce comme une couverture de fourrure. On y avait installé des chaises pour observer le spectacle des papillons, mais Kyber préféra le gazon.

Il se tourna vers Cam, lui caressa le visage, puis, de sa main libre, prit un papillon qui se mit à voler contre sa joue. Elle rit doucement, ferma les yeux.

— Un baiser de papillon !

Du bout des doigts, il se remit à effleurer délicatement ses joues puis sa gorge, savourant le contact de sa peau, s'imprégnant de ses réactions. S'il lui avait fait l'amour la nuit du massage, c'aurait été en hâte, pour assouvir un désir ardent. Ce soir, le désir était tout aussi fort, mais il avait l'intention de prendre son temps.

Elle venait de saisir un de ses doigts entre ses lèvres et l'aspirait doucement. Le corps parcouru par une onde d'excitation, il poussa un soupir.

Ils se retrouvèrent assis sur la pelouse, sans trop savoir lequel y avait entraîné l'autre.

Leurs vêtements volèrent sur les bords – sa lourde cuirasse de cavalier-flèche, la chemise et le pantalon vaporeux de Cam. Allongée sur l'herbe tendre, elle exposait ses courbes satinées à la lumière tamisée. Elle était longue, mince, athlétique, avec de petits seins, des hanches étroites. Jamais il n'avait vu de femme si émouvante dans sa perfection.

— Tu es si belle, Cam... dit-il en l'embrassant dans le cou.

— Toi aussi, tu es beau.

Il émit un petit rire.

— On m'a dit bien des choses, mais jamais ça.

— C'est pourtant vrai, susurra-t-elle en promenant les doigts sur son torse.

De suave, sa caresse se fit bientôt plus précise. Sa main descendit sous sa taille et, à sa manière toujours directe et tranquille, empoigna son sexe et le caressa sans vergogne.

Les dents serrées, il laissa échapper un soupir. D'un seul coup, une sensation duveteuse succéda à la ferme étreinte, l'obligeant à rouvrir les yeux, qu'il avait fermés sans s'en rendre compte. Cam tenait un papillon qu'elle faisait voler contre sa peau. Le plaisir en devenait presque douloureux.

Il saisit le poignet de Cam pour l'éloigner de lui, de peur d'exploser trop vite, puis se coucha sur elle en lui murmurant des mots sans suite à l'oreille. À son tour, il entreprit de lui effleurer le corps de ses mains d'abord légères, puis de plus en plus insistantes, indiscrettes, pénétrantes. Il prit son temps, apprenant ce qu'elle aimait, ignorant ses prières de presser le mouvement, jusqu'à ce que s'apaisent les soubresauts de son corps.

— Miséricorde, Kyber ! balbutia-t-elle. Si tu crois que je suis encore bonne à quelque chose après ça !

— J'espère bien, mignonne ! répliqua-t-il en s'esclaffant.

Tout en parlant, il la fit asseoir sur lui. Elle brûlait d'une telle fièvre qu'il fut étonné. Plongé au plus profond d'elle, il lui prit le visage entre les mains et l'embrassa.

Cam soupira et se mit à onduler doucement en prenant appui sur les épaules de Kyber, lui envoyant des éclairs de plaisir qui lui électrisaient tout le corps. Il ne savait plus s'il devait gémir ou crier de bonheur en faisant l'amour à cette femme qui avait choisi de le suivre non par devoir mais par désir, qui avait la bienveillance et la patience d'accepter tout ce qu'il lui infligeait, intentionnellement ou non. Il se savait coriace et intimidant et lui était reconnaissant de ne pas se laisser malmener, comme toutes les autres.

Ils ondulaient de concert, la peau moite, le cœur battant. Peu à peu, les dernières barrières s'abaissèrent, et tous deux s'abandonnèrent à l'émerveillement de leur union.

Cam ne parlait pas beaucoup. Pour une femme aussi bavarde, elle se montrait étonnamment silencieuse dans ces moments-là. Mais ce qu'elle n'exprimait pas par des mots, elle le disait par une gamme complète de soupirs et d'expressions prouvant qu'elle se donnait aussi complètement que lui.

— Cam... souffla-t-il.

Pour toute réponse, elle l'attira violemment contre elle et lui étreignit les épaules, afin de le laisser exploser enfin, ce qu'il fit dans un cri, la tête renversée en arrière. Il entendit les papillons voler autour d'eux, sentit la poudre de leurs ailes se répandre sur eux, tandis que Cam ne cessait de répéter son nom, de l'encourager doucement, de l'embrasser.

Kyber garda longtemps Cam dans ses bras, les lèvres enfouies dans ses cheveux humides. Il ne pouvait s'empêcher de repousser toute idée de revenir un jour à la fréquentation des concubines, maintenant qu'il avait enfin compris, après d'innombrables femmes, le sens de l'expression « faire l'amour ».

# Chapitre 20

Cam n'avait jamais vécu de tels moments après l'amour. Elle s'était plus ou moins attendue que Kyber la quitte, l'air sombre, regrettant de s'être autant livré.

Ce fut tout sauf ça.

Après avoir fait l'amour une deuxième fois, ils demeurèrent sur la pelouse des papillons endormis. Elle était à bout de forces, mais comblée.

À côté d'elle, Kyber s'étira.

— La première fois que je t'ai vue, raconta-t-il, c'était en photo. Une photo prise par un avion qui survolait la ferme collective où tu te remettais sur pied.

— Une photo aérienne, murmura-t-elle.

Voilà qui expliquait la présence de l'avion en Mongolie.

— Tu te battais avec tes béquilles sur un chemin de campagne, tu essayais de te relever après une chute. À ta seule attitude, j'ai compris la détermination qui t'habitait. De la pure volonté. Ça m'a fait quelque chose d'en découvrir autant chez une autre personne que moi.

Du pouce, il caressa ses lèvres entrouvertes.

— J'ai aussitôt éprouvé un élan de solidarité envers toi, alors que je ne te connaissais pas et ne m'attendais pas à te rencontrer.

— Et moi, je n'aurais jamais cru que cet avion allait me mener à toi.

Un bourdonnement les interrompit.

— Mon bippeur, grommela-t-il.

Il se leva et alla fouiller dans ses vêtements, d'où il sortit un ordinateur miniature. Il lut le message en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Une urgence.

— J'espère que ça n'a rien à voir avec les gens qui veulent me tuer !

— Non, c'est une image captée sur l'Interweb.

L'écran montrait une foule en colère montant à l'assaut d'un portail.

— Ça se passe en UCT ?

— Oui.

Des soldats encadraient une femme, l'obligeant à marcher.

— C'est Bree ! s'écria Cam avec horreur.

— Oui, répondit Kyber d'une voix sombre.

— Mais ils l'ont arrêtée !

Bree affichait une attitude de défi, mais elle boitait et se tenait le bras droit.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Ce fut un présentateur à l'accent typique de la Colonie centrale qui répondit à sa question, avant d'en soulever une dizaine d'autres :

— À la suite d'une chasse à l'homme des plus poussées, celle qu'on appelle Banzaï Maguire a été arrêtée et inculpée de haute trahison.

Haute trahison, Bree ?

— Comment peut-on être traître à sa patrie si celle-ci n'existe plus ?

— Avec la situation quasi insurrectionnelle qui se développe en UCT, le président a établi une justice d'exception, poursuivait le présentateur. Accusée de plusieurs crimes, Banzaï Maguire attendra son procès à Fort Powell, dans une cellule de haute sécurité. Elle risque la peine de mort.

Cam baissa le son de l'ordinateur.

— C'est quoi, ce cirque ?

— C'est comme ça que ça se passe en UCT, expliqua Kyber en l'aideant à se relever. Ce ne sont que des ordures impérialistes, je te l'ai dit. On a affaire à la lie de la terre.

— Je ne parlais pas de l'UCT mais de toi.

Elle s'écarta de lui.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Bree avait des ennuis ?

Il ne parut pas comprendre. *Tant pis pour lui.* Elle avait pour mission de protéger sa chef d'escadrille, ce n'était pas le moment de faire des grâces.

— Cam, j'ignorais totalement où se trouvait Banzaï ! Je te l'ai déjà dit et c'était la vérité. La dernière fois que je l'ai vue, c'était à New Séoul. Ensuite, elle a quitté le royaume par la mer ou par la voie des airs, avec son amant.

Bree avait un amant ? Première nouvelle ! *Tant mieux pour toi, ma belle !* Quel nom avait mentionné Zhurihe, déjà ? L'homme que Bree avait sauvé du cachot ? Tyler Armstrong, c'était ça.

— Quelque part en route, malgré nos avertissements, les forces de l'UCT ont retrouvé Banzaï et l'ont capturée.

Cam enfila son pantalon plein de taches et le ferma.

— Bree n'a rien fait de mal. Du moins si je me fie à ce que tu m'as raconté.

— Elle s'est acoquinée avec les rebelles. La Voix de l'Ombre ou Voix de la Liberté, en fonction du parti qui en parle, est un rebelle qui prêche le changement politique et qui se sert de Banzaï Maguire depuis des mois comme d'un symbole propre à inciter les citoyens de l'UCT à la révolte.

— On dirait que ça marche.

— Oui. L'UCT est sur le point de perdre le contrôle de ses colonies.

Cam se souvint de ce qu'elle avait appris en accédant à l'ordinateur de sa chambre. À la suite d'une taxe fixée sur l'Interweb de la Colonie centrale, la plus puissante des régions de l'UCT, les habitants, déjà exaspérés par des impôts de plus en plus lourds, s'étaient révoltés. Exactement comme les insurgés d'Amérique lorsque celle-ci n'était encore qu'une colonie anglaise, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Fallait-il que le gouvernement de l'UCT soit idiot pour ne pas voir que l'histoire se répétait !

À une différence près : la meilleure amie de Cam, Bree Maguire, se trouvait au centre de la controverse.

Une fois habillée, elle reprit avec Kyber le chemin des appartements princiers.

Par les portes-fenêtres du balcon, ils aperçurent le kaléidoscope des écrans de la place, qui reproduisaient tous la même image.

— Seigneur ! murmura Cam.

— Nous avons autorisé la diffusion de ces événements, expliqua Kyber.

— Pourquoi ? D'habitude, ton royaume censure les informations ?

— En temps de crise, nous observons une grande prudence.

Le prince s'installa devant une rangée d'ordinateurs et se lança dans un échange de communications, sans doute avec les membres de son gouvernement. Cam préférait ne pas voir les terribles images présentées sur les écrans, ce qui n'était pas facile puisqu'il y en avait partout.

Elle se tourna vers Kyber.

— Le royaume d'Asie ne peut rien faire pour elle ? L'UCT n'a pas le droit de la sacrifier pour l'exemple.

— Ce n'est pas notre combat.

— On vit tous sur la même planète !

— Regarde ces gens dehors, les citoyens de ce pays. Ils sont bien vêtus, bien nourris. Est-ce qu'ils ont l'air malheureux ? Pourtant, il existe des mouvements prêts à attaquer les Hans parce qu'ils estiment que l'autocratie n'est pas une forme légitime de gouvernement. D'autres peuples de par le monde pourraient estimer qu'ils sont tout aussi opprimés que dans la Colonie centrale. Certains pourraient même vouloir instaurer une démocratie complètement inadaptée aux coutumes de ce pays.

— On dirait que tu considères la démocratie comme une menace.

— En soi, non, mais elle ne formera jamais un ciment assez puissant pour unir tous les peuples, toutes les cultures du vaste royaume d'Asie. Oui, nous ne possédons qu'une seule langue, mais sans une main puissante pour nous guider, une main royale, cette terre immense se désagrégera dans le chaos et la guerre.

— Toi qui es l'homme le plus puissant du monde, tu devrais parler au président de l'UCT, Beauchamp. Aide-moi à libérer ma chef d'escadrille.

— Voilà longtemps que nous ne sommes plus branchés sur la même longueur d'onde.

— Bon Dieu, Kyber ! Tu ne peux pas passer par-dessus ce genre de détail pour corriger une terrible injustice ?

L'expression du prince s'assombrit.

— Il faudrait d'abord que je t'explique pourquoi il estime avoir toutes les raisons du monde de nous mépriser et de se méfier de nous. Autrefois, cet empire n'était qu'une ligue de nations réunies par un accord de marché : le Consortium Économique d'Asie. Des dizaines d'années de sous-traitance des emplois de haute technologie nous ont rapporté une richesse et une puissance inattendues. L'UCT, qui venait de se former, désirait mettre la main sur ces richesses, sur nous. Lorsqu'elle a voulu taxer le Consortium sur tout ce qu'il fournissait au reste du monde, mes ancêtres ont proclamé leur indépendance – et se sont saignés à blanc pour l'obtenir. Ce furent les guerres de Bai-Yi. La fin de la lutte remonte à plusieurs générations, mais les désaccords ne sont toujours pas résolus. Figure-toi qu'à ce jour, l'UCT n'a pas reconnu sa défaite. Le traité de paix attend encore dans son coffre au Musée royal que nous avons visité cette nuit, avec des cases blanches à l'emplacement réservé à la signature de l'Union des Colonies de la Terre.

— Tout ça semble terrible, Kyber, je te l'accorde, mais c'est de l'histoire ancienne. On ne peut pas rester bloqué sur ces vieilles rancunes, encore moins quand il s'agit de pays entiers.

Certaines de ses paroles durent toucher un point sensible, car elle vit une ombre de tristesse obscurcir le regard de Kyber.

— Si tu ne trouves pas de solution, moi, j'en trouverai une, ajouta-t-elle. Parce que j'ai plus de recul que toi.

— Les gens qui ont capturé Banzaï voudront s'en prendre à toi. Si tu sors de cette ville, tu ne seras plus en sécurité. Ils n'attendent que ça – et ils te tueront.

— Tu crois que je suis du genre à agir sur un coup de tête ? Si c'était le cas, je ne t'aurais pas attendu pour fuir la Mongolie et venir à Pékin. Non, je vais réfléchir, mettre un plan au point.

— Quand tu verras les moyens mis en œuvre contre Banzaï, tu voudras peut-être te faire oublier.

— Tu me sous-estimes. Lorsque je me bats, je ne base pas mes décisions tactiques sur mes émotions.

— C'était ce que faisait Banzaï.

— Je ne suis pas Banzaï.

— C'est certain, murmura-t-il avec tendresse.

— L'isolationnisme n'a jamais été une solution, ajouta-t-elle.

— Nous ne franchirons jamais nos frontières, ni géographiques, ni sociales, ni politiques.

— À cause des guerres de Bai-Yi.

— Entre autres.

— Comment être sûr qu'une décision autrefois judicieuse est toujours d'actualité ?

Kyber parut s'arrêter un instant sur la question puis la chasser de son esprit.

Cam s'approcha du superbe bureau d'acajou derrière lequel il s'était installé.

— Mon père était un général trois étoiles. Il aimait à dire que tout pouvoir impliquait des responsabilités. Ce n'était pas un homme particulièrement pieux, mais il portait toujours avec lui une plaque sur laquelle était gravé un passage du Nouveau Testament : « À qui on aura donné beaucoup il sera beaucoup demandé, et à qui on aura confié beaucoup on réclamera davantage. » Le monde a besoin de toi, Kyber.

— Moi, je n'ai pas besoin du monde.

— Tu ne pourras pas te cacher éternellement derrière tes frontières.

— Crois-tu ? Ça marche à merveille depuis que le royaume a déclaré son indépendance.

Elle se frotta le front, comme pour chasser la migraine qui s'installait.

— Tu ne t'es jamais intéressé à l'UCT ou à sa politique. Aujourd'hui, tu as une chance de la voir vaincue. Si tu prenais ouvertement parti, comme la France l'a fait au XVIII<sup>e</sup> siècle lors de la guerre d'Indépendance américaine, tu pourrais faire basculer la bataille à l'avantage des rebelles – ainsi qu'à ton propre avantage ! Je sais que nous, Américains, ne nous serions

peut-être pas libérés de la tutelle anglaise sans l'appui des Français.

— Je refuse d'envoyer mes soldats en terre étrangère.

— Qui te l'a demandé ? Tu as le pouvoir d'influer sur l'issue de ce conflit rien qu'en choisissant ton camp.

Comme il ne semblait pas convaincu, elle s'impatienta.

— Tu te rends compte que, dès qu'on te parle d'autre chose que ce qui concerne immédiatement ton intérêt personnel, tu ne veux plus rien savoir ? Pas étonnant que tu refuses de franchir tes frontières ! Ça voudrait dire participer, t'engager, prendre des risques. Même dans ta vie privée, tu t'en gardes bien.

Il lui jeta un regard noir.

— Tu trouves que je n'ai pas assez participé tout à l'heure, quand on faisait l'amour ?

— Si.

Il émit un soupir de satisfaction.

— Et c'est justement pour ça que c'était génial, Kyber !

Ils se regardaient dans les yeux avec une telle intensité qu'il lui fallut prendre sur elle pour continuer sa démonstration.

— Tu m'as pourtant dit que tu préférais coucher avec tes concubines parce que ça ne t'engageait à rien. Sinon, il te faudrait envisager le mariage, une épouse, des enfants... Des gens que tu pourrais perdre, qui te causeraient du chagrin. Et nous en avons eu déjà chacun notre part.

Elle se pencha sur le bureau tandis qu'il se rapprochait d'elle, les poings serrés. Ce petit discours avait-il enfin pénétré sa cervelle entêtée ? Secoué ses certitudes ? Ébranlé la forteresse dont il s'était entouré ?

Elle l'espérait. La vie de Bree en dépendait.

— Tu sais ce que je crois ? reprit-elle, enfonçant le clou. Lorsque ton père a été victime de cette tentative d'assassinat et que tout s'est écroulé autour de toi, tu n'étais pas prêt. Tu avais encore la mentalité de ce jeune prince insouciant qui parcourait le pays à cheval, libre comme l'air, tandis que son père dirigeait le royaume. Personne ne t'en demandait davantage, ni l'état-major, ni les ministres. Aujourd'hui, ils aiment toujours ton père, ils le regrettent. Et ils sont rassurés de voir que tu as adopté sa façon de gouverner sans dévier d'un iota. De toute

façon, tu es l'empereur, désormais. Jamais ils ne prendront le risque de te contrarier.

— Pas comme toi, mignonne.

Il avait dit cela d'un ton si sévère qu'un frisson de peur la parcourut. Mais elle se redressa, afin de lui montrer qu'elle n'était pas impressionnée le moins du monde.

— Tu peux dire ce que tu veux sur tes frontières inviolées depuis des guerres qui remontent à la saint-glinglin. Pour moi, le véritable empereur vit dans une aile retirée du palais.

— Mon père est plongé dans un coma végétatif, gronda-t-il.

— Coma ou pas, on dirait que c'est toujours lui qui règne.

Un mélange d'indignation, de fureur et d'effroi se peignit sur le visage de Kyber. Puis, d'un seul coup, Cam le vit se fermer aux accusations qui fusaient, autant qu'à celle qui les prononçait.

— Va-t'en ! Laisse-moi tranquille.

— Je me doutais que tu allais dire ça, murmura-t-elle.

— Fiche le camp !

Le regard éperdu de Kyber démentait la fermeté de son attitude. Elle en fut désolée pour lui, mais elle n'avait pas le choix.

Refusant de détailler comme une vulgaire concubine, elle se dirigea vers la porte, où elle s'arrêta, le temps de lâcher d'un ton tranquille :

— Tu as le potentiel d'un super héros moderne, d'un meneur. Pourtant, quelque chose te retient, dans ta vie personnelle autant que publique.

Il restait menaçant et solennel, seul devant sa porte-fenêtre. Il ne semblait pas l'écouter, mais elle savait que n'était qu'une apparence.

— Tu as le trône. Deviens maintenant cet extraordinaire dirigeant dont le monde a besoin. C'est l'histoire qui te donne rendez-vous aujourd'hui, qui t'offre la chance de connaître une gloire sans pareille. Tu n'as qu'à te pencher pour la cueillir.

Et Cam comptait bien lui en faire prendre conscience, cela pouvait l'aider à sauver Bree.

# Chapitre 21

Sur le toit de Fort Powell, c'était l'impasse. Le front couvert de sueur, Bree considérait l'arme du gardien sans rien dire. Elle ressentait l'angoisse de Ty. Ils avaient été si près de réussir...

Cependant, ce gardien lui rappelait quelque chose.

— C'est celui qui m'a parlé hier, souffla-t-elle. Il... il m'a dit que je devrais avoir peur de mourir.

Bien sûr, elle avait répondu qu'elle n'avait pas peur, mais c'était facile à dire quand on ne se trouvait pas du mauvais côté d'un canon.

— Personne ne l'emmène, ordonna le jeune homme blond. Eloignez-vous de lui.

— Vous m'avez demandé hier si j'avais peur de mourir, balbutia Bree. À présent que j'ai une chance de vivre, vous voulez me l'ôter ?

L'homme parut perplexe.

— Ce gardien ne vous conduit pas à la mort ?

— Ce n'est pas un gardien.

— J'essaie de la sauver, intervint Ty.

— C'est vrai ?

— Oui, assura Bree.

— Il ne vous force pas à dire ça ?

— Non.

Le jeune homme abaissa son arme. Son uniforme était trempé de sueur.

— Je savais que Nessie était allée vous chercher, pour vous amener auprès d'Armstrong. Je l'ai trouvée menottée dans votre cellule.

Ainsi, on avait surnommé la commandante Nessie, comme le monstre du loch Ness ? Bree déglutit pour étouffer un rire.

— Je me suis douté que vous vous étiez échappée, mais je voulais... je voulais m'en assurer.

Visiblement dérouté, il tendit son arme à Bree, qui s'empessa de la prendre malgré son étonnement.

— Vous pourriez en avoir besoin, déclara-t-il.

Sans autre explication, il s'éloigna.

Bree échangea un regard avec Ty, et tous deux coururent vers l'hélijet. Il prit place au poste de pilotage, Bree à sa droite. Sans une hésitation, il fit décoller l'appareil à la verticale, et ce fut ainsi qu'ils quittèrent le toit de Fort Powell.

Tout autour du bâtiment, ils découvrirent une foule immense.

— Il faut les avertir que je m'en vais.

Ty demeura de marbre.

— Bree, ce sont des insurgés.

— Je sais, et c'est pour moi qu'ils sont là. Ils ne veulent pas que je meure.

— Si ça ne dépendait que de moi, je t'emmènerais le plus loin possible, le plus vite possible.

Ty tourna vers elle un visage triste avant d'ajouter :

— Mais tu ne m'appartiens pas vraiment... Je crois que je l'ai toujours su.

— Que veux-tu dire ?

— C'est à eux que tu appartiens. Moi, je ne rêve que de te cacher, de te mettre à l'abri. Mais je n'en ai pas le droit. Comme l'a dit la Voix de la Liberté, tu appartiens au peuple.

— Tu es l'homme que j'aime. Quoi que j'aie à faire pour la révolution, ça n'y changera rien. On va se marier. Du moins si on trouve une minute durant laquelle personne ne cherche à nous abattre.

Ty ne sourit pas, mais sa bouche se détendit. Du bout des doigts, il lui caressa la joue. Elle lui baissa la paume malgré le gant noir qui la couvrait.

Soudain, il fit plonger l'hélijet vers le sol pour venir planer juste au-dessus des manifestants. C'est alors qu'un objet vint sèchement frapper le pare-brise.

— Hé ! Ils nous lancent des pierres ! s'écria Ty en remontant l'appareil. Ils pourraient endommager les moteurs. Il faut repartir.

— Non, pose-toi.

— Tu plaisantes ?

— Je sais que la rue est étroite, mais ils vont s'écartier.

— Tu es folle ?

— C'est pour ça qu'on m'appelle Banzaï.

Effectivement, le vide se fit au milieu des gens qui s'éloignaient pour ne pas se faire écraser. Dès que l'hélicoptère fut posé, Bree abaissa sa vitre au milieu des rugissements de fureur et des poings levés.

Une autre pierre rebondit à quelques centimètres de sa tête, alors qu'elle défaisait son uniforme, révélant le survêtement orange qu'elle portait dessous.

— Il n'y a pas un haut-parleur, que je puisse leur parler ?

Ty effleura une icône sur l'écran de contrôle.

— Vas-y.

Elle agita le poing par la fenêtre.

— Nous avons le pouvoir de refaire le monde ! cria-t-elle.

C'étaient les paroles qu'elle avait prononcées au cours de son procès.

— L'heure de la délivrance a sonné, continua-t-elle. Nous allons livrer bataille. Pas pour nous seuls, mais pour le monde entier.

Les vociférations des manifestants s'apaisèrent.

— C'est elle ! s'exclama quelqu'un. C'est Banzaï Maguire !

Et la multitude de scander :

— Maguire, c'est Maguire !

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda quelqu'un près d'elle.

L'armée de l'UCT va nous tomber dessus. Elle va nous écraser.

— Ils ont peur, Ty, souffla-t-elle. Ils ne se sentent pas de taille à affronter l'armée.

— À toi de leur rendre espoir.

Elle ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— Comment ?

— Dis-leur ce que tu as dans le cœur. C'est ce qu'ils ont, eux, dans le cœur mais qu'ils ne savent pas exprimer.

Tremblant de tous ses membres, elle se retourna vers les insurgés, qui brandissaient encore des pancartes réclamant sa libération.

— Une armée ! commença-t-elle. Mais c'est vous, l'armée de la liberté. C'est votre nombre qui fait votre force ; vous êtes des millions à travers la Colonie centrale à défier la tyrannie. Je sais que vous avez entendu parler de mon aptitude à échapper aux pièges qu'on me tend – y compris celui-ci...

La foule rit et cria son enthousiasme.

— Mais si j'ai réussi, c'est grâce aux gens comme vous ! Vous m'avez prêté main-forte parce que vous aimez la liberté autant que moi.

Sachez que, même si certaines légendes courrent sur mon compte, j'ai peur, moi aussi. Je sais que beaucoup d'entre vous craignent pour leur vie, pour leur famille, mais n'oubliez pas que l'UCT a peur de nous ! Tout comme nos ancêtres ont fini par l'emporter autrefois contre des forces beaucoup plus puissantes, nous finirons nous aussi par gagner.

Les clamours devinrent assourdissantes, mais la voix de Bree, portée par le haut-parleur de l'hélijet, parvint à les couvrir.

— Aujourd'hui, nous faisons face à ce qui sera peut-être le choix le plus important de notre vie : faut-il nous déclarer libres, et donc nous battre et gagner cette guerre – au risque d'en mourir –, ou rentrer tranquillement chez nous ? Tout le monde s'en tirera alors sain et sauf.

Elle se penchait tellement par la fenêtre, à présent, que Ty devait la retenir par la ceinture pour l'empêcher de tomber.

— Savez-vous ce que je réponds à ça ? Je dis qu'il faut avoir peur non de mourir, mais de rater sa vie. Je préférerais mourir maintenant en me battant pour la liberté que dans quelques dizaines d'années, dans mon lit mais gênée d'avouer à mes petits-enfants que j'ai sacrifié leur avenir à ma sécurité. C'est pour leur liberté que se sont battus nos ancêtres, il y a quelques siècles. Ils ont gagné, mais leur victoire nous a été arrachée. Benjamin Franklin a dit : « Ceux qui peuvent abandonner une liberté essentielle en échange d'un peu de sécurité immédiate ne méritent ni liberté ni sécurité. » À notre tour de nous battre. Qui est prêt à dire à l'UCT où elle peut se la mettre, sa taxe sur l'Interweb ?

La foule rugit. Bree n'en revenait pas de susciter un tel enthousiasme. Ty lui avait conseillé de dire ce qu'elle avait dans le cœur ; c'était ce qu'elle venait de faire et ça avait marché.

Les gens s'agglutinaient autour de l'hélicoptère. Elle savait que Ty craignait qu'ils n'abîment les moteurs et ne leur ôtent toute chance d'évasion. Elle aurait dû lui dire de partir tout de suite, mais elle entendait fuser les questions :

— Comment ? Quand ? Où ?

— Trouvez-vous des chefs, leur répondit-elle. Ils sont parmi vous. Vous les connaissez. Organisez-vous, préparez-vous. Et marchez sur l'ancien Washington, la vraie capitale, montrez à l'UCT notre détermination à nous battre !

— Marcher sur l'ancien Washington ? objecta Ty, incrédule. Bree...

— Tout va bien, lui murmura-t-elle. Je vous reverrai là-bas ! cria-t-elle aux manifestants. Certains d'entre vous réclament sans doute la paix mais, en ce qui me concerne, ce sera la liberté ou la mort !

La jubilation de la foule tournait au délire. Ty ramena Bree dans l'hélicoptère.

— Attache ta ceinture. On s'en va – c'est maintenant ou jamais.

Il relança les moteurs. Les gens reculèrent pour laisser l'appareil décoller. Tandis qu'il s'élevait dans les airs, des bannières étoilées jaillirent autour d'eux. Ty accéléra et quitta avec Bree le chaos de Fort Powell. Encore tremblante, celle-ci poussa un profond soupir.

— Génial ! Tu as vu ça ?

— Ce n'est pas fini.

— Non, ce n'est jamais fini.

Elle appuya la tête contre le dossier et laissa passer quelques instants durant lesquels l'hélicoptère atteignit son altitude et sa vitesse de croisière.

— Au fait, demanda-t-elle soudain, qui est Lili Sweet ?

— Qui t'a parlé d'elle ?

— L'Interweb était branché dans ma cellule vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. On passait des

émissions sur les couples *people*. Il y était surtout question de toi et de Lili.

— C'est une ancienne amie, marmonna Ty.

— Ancienne, mais à quel point ?

— Très ancienne, trois ou quatre ans. Après avoir perdu mes hommes à Raft City, j'ai un peu fait la fête pour oublier. Ensuite, j'ai repris mon poste dans les SEAL, et terminé !

La morsure de la jalouse s'apaisa. De toute façon, Bree n'avait qu'à moitié cru à la véracité de ces images.

— Bon. Je commençais à me demander si tu ne faisais pas la bamboula avec des bimbos pendant que je pourrissais en prison.

Ty lui serra la main.

— Fini pour moi, toutes les Lili. Je t'aime, Bree, je t'aime comme je n'ai jamais aimé aucune femme avant toi, tu le sais.

— Banzaï Maguire !

Bree se figea sur son siège. Une voix jaillissait de son col. Devant un Ty incrédule, elle articula silencieusement :

— C'est la Voix de la Liberté.

— Avec qui es-tu ? demanda celle-ci. À qui parles-tu ?

Ty porta un index à sa bouche et secoua la tête. Bree hochâ la tête.

— Merci d'avoir neutralisé la surveillance de la prison, répondit-elle au micro dans son col. Comment avez-vous fait ?

— Si bizarre que ça paraisse, je n'y suis pour rien. Quelqu'un est entré dans le système. Ça semble impossible, pourtant c'est ainsi.

— Il y a quelqu'un d'autre qui nous aide ?

— Le Cheval de Troie aussi passait au début pour un cadeau.

— Bien vu, chuchota Ty, qui regardait devant lui.

— Dis-moi à présent où tu es, Banzaï, s'exclama la Voix, affolée.

— On est...

La main de Ty étreignit la sienne. De nouveau, il fit non de la tête.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle du bout des lèvres.

Il inscrivit sur le clavier du cockpit : « Si on commet une erreur maintenant, on est perdus. »

« Mais c'est la Voix de la Liberté », tapa-t-elle à son tour.

« C'est ce que nous croyons », répondit Ty.

Bree regarda droit devant elle. Ty avait raison. Ils ne pouvaient prendre le risque de se fier à un inconnu. Et même s'il s'agissait vraiment de la Voix de la Liberté, celle-ci les avait entraînés dans plus d'un désastre. Certes, elle faisait preuve de nobles intentions – les meilleures –, mais leur exécution laissait beaucoup à désirer.

— Je viens de quitter une foule de manifestants très motivés à New Washington, déclara Bree. Ils vont s'organiser, maintenant. Sans l'Interweb pour communiquer, le processus risque d'être plus lent, mais c'est en route. Ça vous va comme ça ? Bon, je dois vous laisser. Je reprendrai contact avec vous dès que j'arriverai.

— Où ? Vous êtes partie sans me laisser vous protéger.

— Écoutez, je ne peux me fier à personne pour le moment. Vous comprenez...

Le silence tendu qui s'ensuivit confirma que la Voix comprenait, tout en écumant d'une souveraine colère.

— Je rappellerai, d'accord ? promit Bree.

Mais la Voix de la Liberté avait déjà coupé la communication.

Moins de quatre heures plus tard, l'hélijet se posait devant le ranch familial de Ty, dans le Montana. Curieusement, le voyage avait été des plus paisibles, comme s'ils n'avaient été repérés par aucun radar. Selon Ty, cela signifiait que des troupes loyales à son père les attendraient sur place. Pourtant, ils trouvèrent les lieux déserts.

À l'intérieur, cela sentait le pin et la cannelle. Mais Ty conduisit directement Bree à la cave.

— Voici le centre de commandement des systèmes de sécurité.

— Il y a ici assez de matériel pour équiper l'armée d'un petit pays ! s'exclama-t-elle.

— Mon père se tenait prêt pour le cas où Beauchamp serait chassé de son poste. Personne ne pourra plus pénétrer ici une fois que j'aurai activé les boucliers. Même pas mon père – à moins de nous faire bombarder, ce à quoi il ne se résoudra

jamais. Il aime trop cet endroit. Quand j'étais petit, il m'a montré le fonctionnement de ces appareils, afin que je puisse les activer si jamais il se trouvait dans l'incapacité de les mettre en route lui-même.

Il appuya sur quelques boutons, actionna plusieurs manettes, puis s'essuya les mains.

— Là, c'est fait. Viens, que je te montre la maison.

Le tour du propriétaire s'acheva dans la chambre qu'il avait occupée enfant. Bree eut un sourire ému devant les maquettes d'avions qui pendaient du plafond. Ty lui avait souvent parlé du culte qu'il avait voué à la légendaire Banzaï Maguire.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois là, murmura-t-il.

— Moi non plus. Au fait... tu as toujours ce livre où tu as lu mon histoire ?

Il sortit un épais volume d'une étagère.

— C'est là que j'ai entendu parler de toi pour la première fois.

Il l'ouvrit à une page cornée qu'il lui montra.

— C'est moi... constata-t-elle, émue, en découvrant une petite photo d'elle en combinaison de vol devant son F-16.

— C'est l'image qui a tout déclenché, précisa-t-il.

— Une révolution.

Elle lui caressa la joue.

— Et davantage encore.

— Tu te rends compte que c'est mon père qui m'a donné ce bouquin ? Regarde où ça nous a menés ! Il ne faudra jamais offrir de livres à nos enfants.

Elle se mit à rire.

— Ils ne vivront sûrement pas une histoire aussi mouvementée que nous.

Leurs sourires s'évanouirent en même temps. La partie était loin d'être gagnée.

— Viens ici, Belle au Bois Dormant ! Je meurs d'envie de te faire l'amour !

Comme il lui mordillait le lobe de l'oreille, elle poussa un petit cri.

— Tu réalises que chaque fois qu'on a voulu faire l'amour, ou presque, objecta-t-elle, il s'est trouvé quelqu'un pour tenter de nous assassiner ?

— Il ne peut rien nous arriver ici.

Elle s'échappa en riant, jusqu'à ce que sa fuite l'amène dans un cul-de-sac : la cuisine.

Ty lui montra un placard plein de victuailles.

— Eh bien, commenta-t-elle, on ne va pas mourir de faim !

— Tu ne sens rien ?

— Quoi ?

Avec un large sourire, Ty ouvrit un tiroir qui se révéla être une véritable malle au trésor.

— Des confiseries ! s'écria Bree, ravie. Du chocolat... des biscuits ! Ce n'est pas possible !

Ty déchira l'emballage d'une barre chocolatée qu'il lui tendit.

— Je ne sais pas si tes marques préférées existent toujours, mais n'hésite pas à en goûter plusieurs.

— J'ai les mains qui tremblent, plaisanta-t-elle en humant la délicieuse odeur. Miam...

Elle mordit dans le chocolat en fermant les yeux... ce qui eut pour effet d'exciter Ty : elle paraissait tellement heureuse, tellement concentrée sur ses sensations que toute l'armée à leurs trousses ne suffirait pas à le détourner de son désir.

Il posa les mains sur ses hanches et l'embrassa dans le cou.

— Encore ? souffla-t-il.

Elle avait la peau moite, sucrée.

— Mum... c'est bon ! murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu as d'autre à me faire goûter ?

Il se remit à rire.

— Viens avec moi, petite fille, je vais te montrer ça.

Et il l'embrassa.

— Personne n'a tenté de nous assassiner, observa Bree, serrée contre Ty.

Des paquets vides de chips et de confiseries jonchaient le sol.

— À part toi, rétorqua Ty. Tu as failli m'achever.

En peignoir, ils traînaient encore dans le grand lit de la chambre principale. Le lit d'Aaron Armstrong, songea Bree, stupéfaite par l'absurdité de la situation.

L'Interweb ne fonctionnait toujours pas. Sur les écrans ne passaient que des émissions sporadiques diffusées par les rebelles, vite interrompues par la propagande gouvernementale.

— Les forces rebelles, obéissant aux injonctions de la Voix de la Liberté, se rassemblent de plus en plus nombreuses sur la route de l'ancienne capitale.

L'homme qui lisait les nouvelles ressemblait davantage à un chauffeur d'autobus qu'à un présentateur bien coiffé.

— Insurgés, milices locales, soldats de l'armée régulière, prenez contact avec vos chefs locaux pour obtenir plus d'informations...

Une nouvelle image couvrit la première, montrant Beauchamp, le président de l'UCT, assis derrière un bureau.

— Je ne peux pas le voir ! marmonna Bree.

Elle s'accrochait à son peignoir comme s'il pouvait étouffer les battements de son cœur.

— Mes chers compatriotes, en ces heures troublées, c'est votre aide que je viens vous demander. Il existe parmi nous des hommes qui cherchent à mettre notre nation à genoux, qui sont prêts à nous priver de la paix en nous infligeant leur violence irresponsable. Faites confiance à vos dirigeants qui contrôlent la situation. Des troupes supplémentaires sont envoyées dans l'ancienne capitale pour contenir le soulèvement.

— Ils vont bloquer les insurgés là-bas, balbutia Bree, décontenancée. Tu te rends compte que je pourrais être responsable de pertes de vies humaines à cause de ce que j'ai lancé ?

— À cause des tyrans, corrigea-t-il.

— Il faut qu'on y aille, Ty. On ne peut pas rester au chaud ici pendant que les autres prennent des risques.

— Je sais... On va passer la nuit ici. On partira demain.

— Je vous demande de rester chez vous, continuait Beauchamp. Pour votre sécurité et celle de ceux qui vous entourent, vous devez observer le couvre-feu. Toute tentative de gagner l'ancienne capitale sera considérée comme hostile. Le chef d'état-major Armstrong est en état d'alerte, et je lui ai donné les pleins pouvoirs sur nos forces terrestres pour réprimer l'agression.

— Si mon père lance son armée dans la bataille, ce sera un bain de sang. Il faut faire intervenir d'autres nations. Le Consortium Euro-Africain.

— Il vaudrait mieux qu'on ait l'aide du royaume d'Asie. Il est tout-puissant.

— Mais gouverné par un homme qui ne franchira jamais ses frontières, qui déteste l'UCT autant que l'UCT le déteste. Le prince Kyber ne lèvera pas le petit doigt pour nous aider.

— Je sais que la dernière fois que je l'ai vu, je lui ai tiré dessus avec un grilleur de neurones. Mais... si seulement il acceptait de nous aider ! Songe à ce que la participation de la France a changé pour les colons durant la guerre d'Indépendance américaine.

— Ce qui placerait le prince Kyber dans le rôle de Lafayette, si je te suis.

Bree songea à ce jeune aristocrate français qui avait sacrifié sa vie de privilégié pour venir prêter main-forte au général George Washington.

— Pas à ce point-là. N'empêche que c'est quelqu'un de bien. Il a des principes. Si seulement on pouvait le convaincre !

## Chapitre 22

Les yeux clignaient. Les poumons s'essoufflaient. Le cœur battait. Un système nerveux sur pilotage automatique, se disait Kyber devant le lit de son père.

*Coma ou pas, on dirait que c'est toujours lui qui règne.*

Les paroles de Cam l'avaient mis en colère. Mais, à mesure que la nuit s'écoulait dans son immense lit, il s'était rendu compte qu'elles revenaient sans arrêt le hanter. Au point qu'il ne pouvait plus les ignorer. Il était donc venu rendre visite à son père pour tâcher de découvrir la vérité.

*Tu peux dire ce que tu veux sur tes frontières inviolées depuis des guerres qui remontent à la saint-glinglin. Pour moi, le véritable empereur vit dans une aile retirée du palais.*

Kyber eut un geste d'impuissance, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

— Père, j'ai tellement besoin de votre avis !

La pièce demeurait plongée dans un silence rythmé par la respiration du malade.

— Le monde frappe à notre porte. Faut-il que je lui ouvre ? Ou dois-je l'ignorer ?

Le regard de Kyber se posa sur la table de nuit, où l'impératrice avait installé les objets que son père avait le plus aimés dans sa vie : un pistolet en or, quelques holophotos, une émeraude de la taille d'un œuf... et un livre ancien doré sur tranches. Curieux, Kyber le posa sur ses genoux et l'ouvrit. Une bible. En bon catholique, son père avait laissé le marque-page au milieu de l'évangile de Luc : « À qui on aura donné beaucoup il sera beaucoup demandé, et à qui on aura confié beaucoup on réclamera davantage. » Mot pour mot ce que Cam lui avait dit.

Il baissa la tête et ferma les yeux. Responsabilité. Devoir. Des notions tellement importantes pour son père... que lui, Kyber, n'avait fait que fuir. *Lorsque ton père a été victime de cette*

*tentative d'assassinat et que tout s'est écroulé autour de toi, tu n'étais pas prêt.*

Et maintenant ?

Il connaissait la réponse à la question qu'il n'avait jamais osé se poser. Il ne savait que trop comment il avait vécu depuis qu'il était devenu régent. Il avait refusé le mariage parce qu'il n'était pas prêt à devenir empereur à part entière, à prendre femme, à assurer sa dynastie. À occuper un trône dont il ne voulait pas.

Kyber tomba à genoux au pied du lit et saisit la main fragile de son père.

— J'ai été indigne de vous non par mes actions mais par mon inaction. J'étais un enfant, je n'étais pas prêt à devenir un homme. Cette pensée m'a humilié, père. Je ne me sentais pas capable de prendre une telle responsabilité. Non seulement de tenir le rôle de souverain à votre place mais de hisser notre royaume à son vrai rang dans ce monde. Alors que tout changeait autour de nous, j'ai voulu demeurer dans le confort de la tradition. Mais, à présent, je suis prêt à accepter mon rôle et celui de notre pays dans les affaires du monde.

Et à accepter ses responsabilités dans tous les autres domaines de sa vie d'homme.

*Cam. Oui, mignonne. Toi !*

Il regarda de nouveau le visage flasque de l'empereur déchu, autrefois plein de vie.

— Vous étiez mon héros, père. Vous le resterez toujours. Si je deviens la moitié de ce que vous avez été, je saurai que j'ai réussi. Non pas en suivant vos pas, mais en traçant mon propre chemin.

Il s'immobilisa en sentant l'étreinte quasi imperceptible des doigts du malade. Les médecins-lui avaient dit que l'empereur ne montrait pas assez d'activité cérébrale pour être capable d'écouter, encore moins de communiquer. Pourtant, Kyber aurait juré qu'il venait de lui serrer la main. Un accroc dans le système neurovégétatif ? Peut-être. Un miracle ? Kyber ne pouvait que l'espérer.

Bouleversé, il reposa la main de son père sur le drap. *Le roi est mort. Vive le roi.*

— Passation de pouvoir, murmura-t-il avant de quitter la chambre, déterminé à accomplir son destin.

Dans la salle de réunion enfumée, deux hommes discutaient.

— J'ai le dos au mur, Aaron, dit Beauchamp à son chef d'état-major. Le pays est au bord de l'implosion. Il faut créer une diversion.

Armstrong eut un geste d'impuissance.

— Une diversion, soit, mais de là à engager une guerre contre l'Asie ! Ça reviendrait à mettre le feu à la maison pour tuer un termite. C'est ici que nous avons besoin de toutes nos forces.

— Je ne suis pas d'accord, grommela Beauchamp.

— Je vous le demande encore une fois : laissez-moi étouffer l'esprit de cette rébellion. Mes troupes marcheront sur les fauteurs de troubles dans l'ancienne capitale. J'emploierai des forces terrestres conventionnelles pour un effet maximal et des dommages collatéraux minimaux — je n'oublie pas que vous devrez tout reconstruire après mon passage.

Le président semblait hésiter.

— C'est justement ce que je voudrais éviter. J'ai toujours répugné à utiliser l'armée contre le peuple.

En réalité, Beauchamp se fichait de la vie de ses concitoyens tant que ce n'était pas lui qui se chargeait de les tuer : il les aurait volontiers envoyés mourir dans une guerre contre un pays étranger.

— Si mon plan fonctionne, reprit Armstrong, vous n'aurez pas à affronter le royaume d'Asie, ce qui n'aurait pour effet que de vider nos coffres, sans parler des vies perdues.

Le président tira une bouffée de son cigare, et son visage disparut derrière un nuage de fumée.

— Très bien, concéda-t-il à contrecœur. Je vous autorise à marcher sur l'ancienne capitale. Mais si, dans deux jours, vous n'avez pas ramené l'ordre, l'UCT attaquera le royaume d'Asie. Notre cas n'est pas aussi désespéré qu'il en a l'air, Aaron, pourvu que nous sapions la cible à la base. Ce que nous pouvons faire grâce à notre précieux ministre, M. Hong.

Après des heures de marche dans les jardins du palais, où elle avait trouvé le calme et la solitude dont elle avait besoin pour faire le point, Cam retourna dans sa chambre. Elle y trouva le plus beau bouquet qu'elle ait jamais vu. « Kubilaï », se dit-elle aussitôt. Puis : « Kubilaï n'existe pas. »

Étant donné l'état d'esprit dans lequel elle l'avait quitté, elle ne voyait pas non plus Kyber lui offrir des fleurs.

Elle trouva une carte qui se mit à scintiller comme un écran de télévision lorsqu'elle la toucha. Un visage apparut : M. Hong !

*Ne le laisse pas t'approcher. Ne l'écoute pas. Il ne faut pas le croire.*

L'avertissement de Zhurihe semblait jurer avec le charmant M. Hong.

— Cameron, avait-il enregistré sur la carte, je vous dois des excuses et des remerciements pour m'avoir débarrassé de ce petit lanceur de pierres.

Son sourire disparut, et il ajouta :

— Méfiez-vous des traîtres qui se cachent dans ce palais. Ils existent à tous les niveaux et sont là pour affaiblir le prince autant que nous, ses ministres. Les terroristes sont partout. Ils peuvent avoir l'air tout à fait gentils et vous entraîner dans leurs forfaits. Ce n'est qu'en passant par la loi que vous pourrez un jour obtenir des changements.

*Ne le laisse pas t'approcher. Ne l'écoute pas. Il ne faut pas le croire.* L'avertissement de Zhurihe continuait à lui trotter dans la tête.

Hong sourit de nouveau.

— Comme je l'ai dit cette nuit, j'aimerais mieux vous connaître. Si nous dînions ensemble ?

Il salua d'un léger mouvement de la tête, et l'image disparut.

Sentant une présence derrière elle, Cam se tourna vivement. Un clone du docteur Park à l'air hébété venait d'apporter un plateau de thé et d'amuse-gueules qu'elle disposait sur une petite table, dans le salon. Comme tous les domestiques du palais, elle se déplaçait silencieusement et entrait sans frapper.

Cam s'approcha d'elle. La fille lui jeta un regard anxieux, un rien absent. Ce n'était pas Zhurihe.

— Excusez-moi, souffla Cam, le cœur battant.  
Elle déglutit.

— Je vous prenais pour Joo-Eun.

— Je suis là.

À cette voix, Cam tressaillit et aperçut Zhurihe, qui venait à son tour de franchir la porte.

— Pourquoi est-ce que tu t'es enfuie dans la ruelle ? Je commence à en avoir assez de toujours te courir après.

— Kubilaï arrivait. Il aurait pu me reconnaître.

— Ne me dis pas que tu viens aussi t'excuser ! Vous vous êtes tous donné le mot ou quoi ? D'abord, Hong, qui m'envoie ces fleurs, et maintenant, toi. Qu'est-ce que tu m'apportes ?

— Un avertissement.

— Je sais, je dois éviter Hong. Tu me l'as déjà dit.

L'adolescente vint lui prendre la main, comme elle l'avait si souvent fait en Mongolie.

— J'ai payé ce garçon pour qu'il jette des pierres sur le ministre afin de te protéger de lui. Il veut t'attirer, te séduire pour pouvoir te retourner contre le prince.

— Jamais je ne me laisserai manipuler ainsi.

— Ne te fie qu'à ton cœur.

Pour dire cela, il fallait que le clone soit au courant de son histoire avec Kyber.

— C'est tout, Zhurihe ?

— Non. Bree s'est évadée. Je sais où elle est et ce que tu pourrais faire pour l'aider.

# Chapitre 23

— C'est parti, murmura Bree.

L'hélijet survolait un marécage où couraient des milliers d'insurgés et qui menait à un bâtiment au dôme blanc entouré d'échafaudages : l'ancien Capitole.

Ty et Bree se posèrent au sommet, puis se joignirent à une milice venue les accueillir.

— Banzaï Maguire !

La voix émanait de la poche gauche de son pantalon. Elle sortit le col qu'elle avait arraché à son survêtement avant de se changer.

— C'est la Voix de l'Ombre, annonça-t-elle à Ty. La Voix de la Liberté.

Tous ceux qui l'entouraient se rapprochèrent pour entendre la Voix, cette force qui avait pris le relais lorsque Bree s'était envolée et avait amené plus d'un million de rebelles, hommes et femmes, sur le site de l'ancien Capitole.

— Le Harpon est en route, annonça Bree.

Elle échangea un regard inquiet avec Ty.

— Le général Armstrong a rassemblé d'importantes troupes conventionnelles – soldats, chars et armes lourdes. Ils vont prendre position autour de nous... nous encercler, chuchota Bree.

Face aux militaires surarmés de l'UCT, les insurgés ne résisteraient pas longtemps. Quelques rebelles vêtus de noir prirent position sur l'échafaudage, sous les ordres de Ty, l'ex-SEAL. Avec un lanceur de missiles portable, ils espéraient pouvoir maintenir en vie leurs chefs aussi longtemps que possible.

Ils attendirent tout l'après-midi avant d'apercevoir l'armée en marche. Tellement nombreuse, tellement puissante que Bree en eut le cœur serré.

— S'il croit nous intimider, murmura-t-elle, il se trompe.

— Si mon père voulait nous faire peur, fit remarquer Ty, il s'y prendrait autrement. Non, il se passe quelque chose.

Bree se prit à souhaiter qu'il ne se trompe pas.

Cam se tenait devant la porte-fenêtre de sa chambre. Cette fin de matinée à Pékin correspondait au soir à Washington. Que se passerait-il lorsque le jour se lèverait là-bas ? Cam ne pouvait chasser cette interrogation de son esprit. Son amie était prise au piège d'une armée en marche.

« C'est la passion qui mène la rébellion dans la Colonie centrale, lui avait dit Zhurihe. Si tu veux sauver Bree, exploite cette passion. »

Mais comment ? Depuis le départ de l'adolescente, Cam ne cessait de se poser cette question. Un symbole – c'était ce dont elle avait besoin pour amener à leur paroxysme les émotions qui bouillaient au cœur de la Colonie centrale. Et le plus parfait symbole se trouvait dans le musée de Kyber, élégant, racé, opérationnel : le F-16.

Elle avait bien un début de plan, assez fou mais qui manquait encore de finitions. Pour le moment, cela supposait de pénétrer dans l'une des puissances les plus invincibles et les mieux gardées de la planète, aux commandes d'un appareil vieux de près de deux cents ans. Elle volerait à basse altitude, pour éviter les radars – sans compter que la technologie antique de l'avion pouvait passer complètement inaperçue...

— Ça ne marchera jamais, commenta-t-elle à voix haute.

*Les gens t'ont longtemps sous-estimée. Et voilà que tu le fais à ton tour !*

Cam se redressa. Il existait de pires défis à relever que celui-là. Bree en avait vu d'autres. Si son amie avait pu s'échapper de Fort Powell, Cam pouvait bien s'envoler pour Washington.

Cependant, pour y arriver, elle allait avoir besoin de Kyber. Lui seul pouvait l'aider à mettre sur pied son projet. *Va le voir.*

Le problème, c'était qu'ils s'étaient quittés sur une dispute. Mais l'enjeu était trop important pour qu'elle s'arrête à cette bagatelle.

Lorsqu'elle arriva dans le corridor qui donnait sur les appartements de l'empereur, elle se força à marcher gracieusement, comme le lui avait appris sa mère. Pourtant, elle se sentait comme une petite fille impatiente, un garçon manqué qui n'avait envie que de courir.

Devant les portes, elle annonça aux gardes :

— Je voudrais voir le prince.

— Il n'est pas là.

Elle ravalà sa déception.

— Où pourrais-je le trouver ?

Prenant sans doute en pitié la nouvelle maîtresse du souverain, l'un des gardes proposa :

— Il est au gymnase. Voulez-vous que je vous y emmène ?

— Merci, mais je sais où ça se trouve.

Devant la salle, elle lança l'ordre aux ordinateurs d'ouvrir. À l'intérieur, elle tomba sur un garde qui s'effaça pour la laisser passer.

Kyber était là, le dos tourné à la porte. Torse nu, le bras droit ceint de son brassard platine, il brandissait une énorme épée moyenâgeuse comme elle n'en avait vu que dans les musées. Elle s'était toujours demandé comment on pouvait se battre avec un tel instrument, ou seulement le soulever. Un instant, elle regarda Kyber le manipuler avec une grâce et une puissance stupéfiantes.

Puis elle déclara d'une voix douce :

— Il semblerait que nous ayons tous les deux passé une nuit blanche.

Kyber s'immobilisa en plein mouvement et pivota sur ses talons. Cam se sentit fondre, mais parvint à poursuivre d'un ton ferme :

— Je sais que tu n'as pas envie de me parler, mais j'ai quelque chose à te dire. Qui ne peut pas attendre.

Il déposa son épée sur une plate-forme derrière lui. Puis il lui accorda toute son attention. Quelque chose semblait changé en lui. Mais quoi ? Cam était incapable de le dire, et cela ne faisait que l'inquiéter davantage.

— J'ai une idée pour aider Bree. Je voudrais que tu m'écoutes avant de dire quoi que ce soit.

Les lèvres de Kyber frémirent, mais il n'émit aucun son.

— C'est la passion qui mène la rébellion dans la Colonie centrale. Je ne vois pas d'autre moyen d'aider mon amie et les rebelles que de me joindre à leur combat, d'utiliser un symbole qui attise leur passion. Je crois en avoir trouvé un, mais il t'appartient. C'est pourquoi j'ai besoin de ton aide. Attends, ne dis rien. Je n'ai pas fini.

Elle se tenait assez près de lui pour sentir l'odeur de sa peau. Elle ne put empêcher son corps de réagir, mais réussit à se maîtriser.

— Le symbole auquel je pense est ce F-16 au musée. Quel meilleur moyen d'inspirer les foules, d'encourager Bree à poursuivre le combat ? Il suffirait de le repeindre aux couleurs d'origine, avec l'ancienne bannière étoilée, et de le renvoyer pour la première fois en mission depuis cent cinquante ans, afin de rappeler aux citoyens de la Colonie centrale ce qu'ils ont perdu – et ce qu'ils peuvent reconquérir s'ils combattent l'oppression. Ça devrait marcher, Kyber ! Sans déployer des troupes gigantesques, sans verser de sang. Regarde la chute du rideau de fer au XX<sup>e</sup> siècle ! Ça s'est passé tout seul parce que les esprits étaient mûrs. On peut faire la même chose dans la Colonie centrale. J'en suis sûre !

Elle lui adressa un signe et ajouta :

— Là, tu peux parler, maintenant. Il fit la grimace.

— Tu crois ?

— Oui. J'ai fini.

Cachant ses mains moites derrière son dos, elle attendit avec appréhension qu'il parle. Elle ne lui avait jamais vu ce regard intense.

— Il ne suffira pas de peindre un drapeau sur le Viper pour obtenir le résultat désiré, commenta-t-il.

Elle écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je suis d'accord avec ta stratégie. Elle demande à être affinée, mais je pense qu'exécutée correctement, elle pourrait fonctionner.

Cam crut que son cœur allait éclater de joie.

— Alors, tu me suis ? Moi qui m'attendais à devoir me battre pour te convaincre !

— Disons que ma nuit blanche a été des plus constructives. Il sourit.

— La paix avec l'UCT passe par un accord avec le gouvernement de Beauchamp, ce à quoi je me refuse. Je ne veux pas non plus voir mon royaume s'engager militairement dans la révolution. Non seulement ça ressemblerait à une agression extérieure aux yeux du Consortium Euro-Africain, mais ça donnerait aux révolutionnaires, s'ils réussissent, l'impression d'avoir une dette envers moi. Ce qui rendrait nos relations tendues... Un peu comme toi et moi en ce moment.

— Non, souffla Cam en lui ouvrant les bras. Plus de disputes, c'est promis.

Malgré un désir intense, ils dormirent dans le grand lit de Kyber sans faire l'amour. Si Cam voulait réussir sa mission, elle devait commencer par quelques bonnes heures de sommeil.

Pendant ce temps, les équipes de Kyber travaillèrent d'arrache-pied à préparer le F-16. Lorsque Cam et Kyber arrivèrent dans le hangar, l'appareil n'avait plus l'air d'une pièce de musée mais d'un symbole assez puissant pour soulever l'enthousiasme des habitants de la Colonie centrale et faire tomber leur gouvernement, tout en sauvant Bree.

Les bras croisés sur sa cuirasse pare-balles, Kyber expliqua à Cam :

— On a apporté quelques améliorations supplémentaires, de façon à en faire un avion furtif avec assez de puissance et d'autonomie pour voler de Pékin à Washington sans ravitaillement. Sans oublier le plus important : l'accès au nano graphe.

— D'accord.

Au lieu de bombes et de chargements de mitrailleuses, elle allait lâcher des messages en trois dimensions accompagnés de sons, dans le ciel au-dessus du Capitole, sous la forme de nanites, ces ordinateurs microscopiques. Pendant ce temps, Kyber diffuserait sur l'Interweb un message enregistré où il

annoncerait qu'il soutenait le soulèvement de la Colonie centrale et demanderait leur aide aux autres chefs d'État du monde.

— Ce sera la première fois que ce royaume prendra parti pour quelque chose, lui rappela-t-il. À force de rester neutres, nous ne faisions qu'appuyer un gouvernement que je suis le premier à désapprouver.

Nikolaï et Hong s'étaient joints à eux. Plus onctueux que jamais, le ministre considérait l'avion d'un air de vague dédain.

— Qu'est-ce qu'il y a, Horace ? plaisanta Cam. Vous le trouvez moins cool que vos aéronefs d'aujourd'hui ?

Il eut un sourire doucereux.

— Beaucoup moins.

Elle lui rendit son sourire.

— Dans ce cas, nous ne sommes pas du même avis. Le Viper vaut bien vos appareils du XXII<sup>e</sup> siècle.

Tandis que Nikolaï et Kyber s'entretenaient à voix basse, Hong contourna le fuselage, une expression étrange sur le visage. Était-il inquiet, lui aussi ? Cam, elle, avait la bouche sèche, le cœur battant, bien qu'elle s'efforçât de paraître aussi sereine que possible.

Un remue-ménage du côté de la porte attira l'attention de tous.

— Arrêtez-le !

Une petite silhouette – une femme, à en juger par sa voix – enveloppée dans un blouson gris à capuche courait vers l'avion. Le bras tendu, elle pointait un pistolet sur le ministre.

— Jetez votre arme ! cria-t-elle.

L'intéressé haussa les sourcils.

— Il me semble que c'est vous qui tenez une arme.

— Que se passe-t-il ? demanda Kyber.

— Il va vous tuer ! Et détruire l'avion !

Pas du tout impressionné, Hong leva les yeux au ciel.

— Allons bon ! Qui est cette femme ?

En fait, il avait l'air beaucoup trop calme. *Ne te fie pas à Hong !* L'avertissement de Zhurihe retentit dans l'esprit de Cam. Elle saisit le bras de Kyber.

— Et si elle disait vrai ?

Le service de sécurité accourait vers l'intruse.

— Emmenez-la ! ordonna le prince.

— Et Hong ? demanda Cam.

— Quoi, Hong ?

— Il va vous tuer, hurla l'inconnue.

— Baissez votre arme ! lança Nikolai.

— Ensuite, il va s'arranger pour que le F-16 s'écrase en route !

Le ministre se rapprochait de Cam et du prince lorsqu'un coup de feu claqua.

Hong chancela, blême de surprise. Horrifiée, Cam vit la femme abaisser son pistolet encore fumant. Elle avait tiré sur le ministre. Dans le dos.

Kyber et Nikolai se précipitèrent vers le ministre.

— Non ! cria la femme en pointant de nouveau son arme. Votre Altesse, méfiez-vous de Hong ! Mettez-vous à couvert !

En voyant Hong glisser une main sous sa veste, comme s'il cherchait à palper sa blessure, Cam se jeta instinctivement sur le prince, à l'instant même où le ministre brandissait à son tour un pistolet.

Tous deux roulèrent au sol, Kyber la couvrant de son corps pour la protéger. D'autres coups de feu claquèrent tandis que les gardes surgissaient en masse.

Puis ce fut le silence.

Lorsque Cam releva la tête, ce fut pour voir la police encercler Hong, visiblement mort sous les balles. L'inconnue en blouson gris gisait elle aussi dans une mare de sang. Cam se leva, s'approcha d'elle et découvrit une jeune fille aux longues nattes noires.

— Ô Seigneur ! Oh, misère ! gémit-elle en tombant à genoux. Zhurihe ! Qu'est-ce que tu as fait ?

L'adolescente frémît de douleur.

— Hong obéissait aux ordres de ses supérieurs. Il fallait que je l'arrête.

— Quels ordres ? demanda Kyber derrière elles.

— Beauchamp, hoqueta Zhurihe. L'UCT.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis un clone. Je suis stupide, inconsciente. Et j'aimais nettoyer ses appartements quand je savais qu'il recevait des messages du président.

Cam entendit le crissement du cuir lorsque Kyber s'accroupit à côté d'elle. Il avait l'air stupéfait, inquiet.

— C'était à cause de Hong que je voulais t'empêcher de sortir du palais, reprit Zhurihe à l'adresse de Cam. Tu croyais que je ne faisais que mentir. C'est vrai que j'ai menti, mais j'avais de bonnes raisons pour ça. Je savais que Hong avait envoyé ses assassins à la poursuite de Bree et Ty, des hommes de main payés par Beauchamp.

Zhurihe tressaillit et poussa un gémissement. Une goutte de sang apparut au coin de sa bouche.

— Où sont les médecins, Kyber ? demanda Cam.

Celui-ci se releva et lança :

— Qu'on envoie mon équipe médicale !

— Pourquoi ? murmura Cam en prenant la tête de Zhurihe sur ses genoux. Pourquoi as-tu fait tout ça ? Pourquoi as-tu pris tant de risques ?

— Je ne voulais pas que Hong réussisse, parce que je déteste l'UCT.

— On dirait que c'est un sentiment largement partagé par ici.

— J'en étais aussi venue à détester le prince parce qu'il ne respectait pas les droits des clones.

— Moi ? s'exclama Kyber. Je...

Il se radoucit.

— À force de ne rien faire, je gâchais tout.

— Et puis, j'ai vu que vous changiez, Votre Altesse, reprit Zhurihe d'une voix de plus en plus sourde. J'ai perçu en vous un allié possible. J'ai vu que Cam vous faisait confiance et j'ai compris que, grâce à votre amour pour elle, grâce à un éventuel mariage, vous pourriez aboutir à une alliance entre ce royaume et d'autres nations, qui vaudrait plus que n'importe quel traité de paix.

Cam et Kyber échangèrent un rapide regard. Amour ? Mariage ? Ils venaient tout juste de se rencontrer.

— Mais avant tout, poursuivit Zhurihe, je voulais exister. Moi... un clone... un clone insignifiant... je voulais prouver que nous pouvions... intervenir dans la marche du monde.

— Tu as fait beaucoup, assura Cam. Grâce à ton intervention d'aujourd'hui, le monde va pouvoir changer.

La bouche de la jeune fille se tordit, puis elle parut lâcher prise. Cam discerna l'instant exact où elle mourut, lorsque toute flamme disparut de ses yeux noirs.

Elle lui passa une main douce sur le visage, lui ferma les paupières.

Puis elle lança d'un ton irrité :

— C'est un peu tard, mais comment se fait-il que personne ne soit intervenu pour la soigner ?

Ce fut l'instant que choisirent les médecins pour entrer dans le hangar.

— Elle est morte, annonça Cam en se relevant. Vous en avez mis, du temps !

— On nous a dit que c'était un clone, expliqua un homme en blouse blanche.

Sans dire un mot, Kyber prit Cam par le bras et l'entraîna.

— Pourquoi est-ce qu'on ne traite pas les clones comme des êtres humains ? demanda-t-elle.

— C'est un débat qui commence à agiter tout le royaume, lui souffla-t-il à l'oreille. De ton temps, on se demandait à partir de quand il fallait considérer les fœtus comme des êtres humains à part entière. Ça revient au même. Lorsque nos robots prendront conscience de leur existence, tu peux être sûre que la controverse renaîtra une fois encore. Ce sont des décisions de ce genre qui modèlent notre civilisation.

— Lorsque la guerre sera finie, je poursuivrai le combat de Zhurihe, affirma Cam.

Kyber l'embrassa sur le front.

— Mais si je veux qu'on atteigne la victoire, il faut que je pose mes fesses dans ce cockpit, ajouta-t-elle.

Elle le vit marquer une hésitation.

— Non, je ne peux pas te laisser faire ça. Pas toute seule. Je... j'y vais à ta place.

— Tu ne sais pas piloter un F-16 !

— Je trouverai un autre moyen.

— Pas la peine. Tu es déjà dedans jusqu'au cou, avec tes messages publics en faveur des insurgés, ta dénonciation de la dictature militaire qui s'installe à New Washington... Tu es empereur, moi pilote. Je sais ce que j'ai à faire.

Elle vit passer mille émotions dans ses prunelles grises, puis il l'attira brusquement contre lui. Elle devait se dépêcher de rejoindre Bree avant que les choses n'empirent au Capitole. Néanmoins, encore secouée par la mort de Zhurihe et de Hong, elle avait besoin de ce petit instant de répit dans les bras de Kyber.

— Je veux que tu partages ma vie, Cameron Tucker.

Elle leva la tête vers lui.

— C'est une demande en mariage ?

— Oui, si tu te sens prête. Sinon, prends-le comme une déclaration. Je suis amoureux de toi.

— Oh, Kyber, je ne sais pas... Je ne veux pas te promettre ce que je ne suis pas sûre de pouvoir te donner. Je vais partir aux commandes de cet avion, peut-être mourir. J'ai déjà abandonné un homme dans ma première vie ; j'ignore ce que je ressentais pour lui, mais je sais qu'il m'aimait. Et je ne suis jamais revenue.

Kyber insista, d'une voix douce et profonde :

— Et moi qui croyais être le seul à avoir peur de m'engager ! Si tu le veux bien, tu me donneras ta réponse dès que tu seras rentrée.

Il la prit par les épaules.

— Parce que tu vas rentrer.

— D'accord. Et toi, pendant ce temps, tu vas t'assurer que tu me veux vraiment pour femme. Ce serait un engagement politique autant que familial. Ton pays qui est resté si longtemps fermé à l'UCT sera désormais confronté à une nation nouvelle mais toujours à la même population. Méfie-toi des implications qu'entraînerait un mariage avec moi. En attendant, j'ai besoin de ta protection pour cette mission, de savoir que tu es derrière moi, avec ton armée, tes moyens, tes satellites. Prions pour ne pas déclencher la troisième guerre mondiale !

— La quatrième, corrigea Nikolaï, qui s'approchait d'eux.  
Nous en avons déjà connu trois.

— Raison de plus.

Ignorant son chef de la sécurité, Kyber embrassa doucement Cam.

— Reviens-moi vite, mignonne, souffla-t-il en se détachant d'elle.

— Le plus vite possible !

Sur cette promesse, elle se dirigea vers le Viper.

Installée dans le cockpit, elle mit en marche le puissant moteur. Mille souvenirs lui revinrent aussitôt en mémoire. Elle exécuta un à un les gestes habituels de sa *check-list*, puis sortit l'avion du hangar. Une dernière fois, elle souleva le masque de son casque et adressa un signe à Kyber et Nikolaï, qui la regardèrent rouler sur la piste avant de se précipiter vers la tour de contrôle, d'où le prince garderait le contact avec elle durant ses cinq heures de vol. Elle allait d'abord prendre la direction du pôle puis traverser le Canada jusqu'aux Grands Lacs, avant de redescendre vers la Côte Est, où l'attendait Washington, la vraie, la seule capitale.

*Me voilà, Bree. J'arrive !*

Puis elle mit plein gaz. Le moteur rugit.

Elle passa les cent noeuds... cent cinquante... Rotation... Décollage, le nez vers le ciel. Tout autour d'elle devint bleu. Vibrant de joie à l'idée de se trouver de nouveau dans les airs, elle ne put s'empêcher d'exécuter un tonneau de victoire avant de prendre la direction nord-est.

Quelques secondes plus tard, une affreuse douleur lui vrilla le crâne, lui coupant le souffle, l'aveuglant à moitié. Elle poussa un petit cri et porta la main à son casque.

— Cam...

Dans ses écouteurs retentissait la voix de Kyber.

— Tu as changé de direction.

Elle tressaillit. *Fais donc attention !* Aussitôt, elle corrigea sa trajectoire, tout en espérant garder les ressources nécessaires pour ne plus commettre d'erreur.

— Cam ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, articula-t-elle, la bouche sèche. Je ne me sens pas bien... Migraine.

Elle cligna des yeux pour clarifier sa vision.

— J'ai le vertige.

Et si son masque à oxygène était contaminé ?

Elle fit part de son inquiétude à Kyber, mais ne reçut de réponse qu'au bout d'un long moment.

— Ce n'est pas l'oxygène, Cam.

— Alors quoi ?

— La cellule-balise qu'on t'a injectée.

— Merde ! s'exclama-t-elle, furieuse. Et ça va me tuer si je m'éloigne trop ?

— D'après le docteur Park, non.

Elle allait devoir se contenter de ça.

— Mais il faut que tu reviennes immédiatement.

— On n'a plus le temps.

— Tu ne peux pas voler cinq heures dans ces conditions.

*C'est ce qu'on va voir !* Bree avait bien affronté la prison de Fort Powell. Cam supporterait une méga-migraine. Elle n'avait pas le choix.

# Chapitre 24

L'armée d'Armstrong emplissait l'horizon dans trois directions – partout sauf à l'est, vers la mer. Que se passerait-il si la marine de l'UCT s'en mêlait ? se demandait Bree. D'après leurs informations, d'autres régiments avaient investi toutes les villes moyennes de l'UCT. Quand le massacre commencerait, ce serait au Capitole qu'il serait lancé.

— Regarde. Là-bas.

Ty lui avait pris le bras et lui indiquait la direction du soleil levant. Le long de la plage glissait un char d'assaut orné de l'énorme étendard de l'UCT : sphère blanche sur carré bleu dans le coin gauche d'une bannière rouge.

Autour de Bree retentirent des commandements, et chaque milicien équipé d'une arme, lance-missiles ou fusil, se mit à viser le char, tandis que les guetteurs continuaient à inspecter les autres directions pour prévenir toute attaque surprise.

— Cet engin a les moyens de raser le Capitole, expliqua Ty.

Bree l'observait avec ses jumelles.

— La trappe de la tourelle s'est ouverte. On voit une tête... Attends, il sort jusqu'à la taille ! Il ne porte aucun équipement protecteur. Et il agite un drapeau blanc !

— Ne tirez pas ! ordonnèrent les chefs de groupe à travers l'échafaudage.

— Ce doit être un piège, marmonna Bree en passant les jumelles à Ty.

— Il y a des chances. Mais je peux t'affirmer que ce n'est pas le genre de mon père. Il n'a jamais utilisé de subterfuge pour obtenir une victoire plus facile.

Son père ? En effet, à mesure que le char s'approchait, elle distinguait plus clairement les traits de l'homme assis sur la tourelle : le chef d'état-major Aaron Armstrong.

— Quelle technique utilisait-il alors ?

— L'assaut frontal avec des forces toujours supérieures en nombre. Mais qui sait si c'est bien nous qu'il veut supprimer ?

Cam s'efforçait de garder les yeux fixés sur ses instruments de bord, de ne pas oublier l'objectif de sa mission. Elle venait de survoler le pôle Nord et traversait à présent le Tri-Canada en direction de l'UCT. La partie la plus périlleuse de son voyage se profilait à l'horizon.

Sa combinaison était trempée de sueur. Elle hésitait à boire, car elle ne faisait pas confiance à son estomac.

Apparemment, Kyber surveillait ses signes vitaux.

— Cam ?

— Oui ?

— Où en es-tu ?

— Toujours pareil : la douleur n'augmente pas.

Elle avait déjà atteint un tel degré que c'était à la limite du supportable.

— J'ai l'impression que mes mois de convalescence en Mongolie m'ont permis de m'endurcir, ajouta-t-elle.

— On dit que toute épreuve dans la vie vous prépare à autre chose.

— Je me demande à quoi me prépare celle-ci, grommela-t-elle.

— Au mariage, bien sûr !

Elle rit.

— Aïe !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça me fait un mal de chien quand je ris. Je ne veux plus entendre une seule blague.

— Qui a dit que je blaguais ?

— Kyber !

— Pardon.

Il semblait tellement content de pouvoir entretenir une conversation avec elle !

Un signal d'alarme s'alluma sur le tableau de bord.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonna Cam en se raidissant.

— Quoi ?

— J'ai une alerte radar. Je croyais qu'on n'utilisait plus les méthodes de détection traditionnelles !

— Où es-tu ?

— Au-dessus du Tri-Canada.

— C'est l'explication — à cause des épidémies, ils ont pris du retard. Ils utilisent encore souvent d'anciennes technologies.

— S'ils me prennent en chasse, je suis mal.

La dernière fois que son avion avait été abattu par un missile, elle avait été propulsée cent soixante-dix ans plus loin dans le futur.

— Accélère.

Elle volait déjà à Mach 3, près de trois fois la vitesse du son. Mais si un appareil du XXII<sup>e</sup> siècle se lançait à sa poursuite, elle n'avait aucune chance.

— Attention, dit l'ingénieur qui se tenait aux côtés du prince. N'allez pas trop vite non plus, de peur de vous déstructurer complètement.

— Entendu.

Par bonheur, elle approchait de l'espace aérien de l'UCT. Là-bas, elle n'aurait plus de radars à craindre.

— Bon, j'amorce la descente, annonça-t-elle.

Lorsqu'elle arriva en vue de l'Atlantique, elle avait tellement mal à la tête qu'elle se sentait à peine capable de garder les paupières ouvertes.

— Encore un effort, s'encouragea-t-elle. Bree a besoin de moi.

*Elle ne sait même pas que j'arrive.*

Cette pensée lui arracha un sourire. *Elle va bientôt le savoir.*

Aucune défense aérienne ne l'attendait-au-dessus du territoire ennemi. Une chance que le Viper soit si vieux et si lent ! Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un lui avait facilité le passage, avait ouvert toutes les portes. Elle espérait seulement qu'il n'allait pas les lui refermer en pleine figure avant qu'elle n'ait atteint son but.

Ty ne savait que penser en regardant son père approcher. Mais cela ne lui disait rien de bon.

Fallait-il y voir une tentative de coup d'État ? Le général allait-il profiter de cette insurrection pour renverser Beauchamp et prendre sa place ?

Le char s'arrêta, et le général en descendit.

Bree s'empara d'un porte-voix.

— Toute attaque contre l'un de nous est une attaque contre nous tous...

Armstrong s'immobilisa et leva lentement la tête. Un silence de mort régnait sur le Capitole. Il se redressa, carra les épaules. Il tenait un objet dans la main gauche. Une arme ? Ty fixa ses jumelles dessus.

Sur l'échafaudage, les anciens SEAL et les anciens commandos des Forces spéciales visaient le général. Le premier qui ferait feu l'abattrait sur place. Avec les meilleures excuses du monde. Néanmoins, le calme régnait sur le Capitole et sur les marécages environnants. Le cœur de Ty battait à tout rompre.

Le général aperçut Bree dans la foule. Sans la quitter des yeux, il porta sa main gauche à sa bouche, et sa voix s'éleva, amplifiée par un micro :

— Je sais ce qu'il t'en coûtera de sang et de labeur pour parvenir jusqu'à moi, Banzaï Maguire, mais il le faut. Entends mes paroles, écoute mon appel. Je t'attends.

Il citait John Adams, le deuxième président des États-Unis !

— Seigneur Dieu ! s'exclama Bree. La Voix de la Liberté, c'est ton père !

# Chapitre 25

— Je t'avais dit que c'était un homme, déclara Ty.

Contrairement à la demande du général, ils envoyèrent une escorte le chercher pour l'amener jusqu'au dôme du Capitole.

— En ce qui me concerne, c'aurait pu être le Père Noël, souffla Bree. Ce n'est pas ça qui m'importe maintenant.

À vrai dire, Ty partageait ses sentiments. L'armée de l'UCT emplissait toujours l'horizon, et Beauchamp n'avait pas quitté son poste. Cependant, ils venaient de trouver un allié de poids en la personne du général Armstrong.

Ce fut Bree qui lui parla la première.

— Que s'est-il passé à Fort Powell ? demanda-t-elle, méfiante. Qu'est-ce que j'ai dit au gardien ?

— Qu'il ne fallait pas avoir peur de mourir mais de rater sa vie. Une citation qui te venait de ton arrière-grand-mère.

— Exact. Mais alors, la torture... comment avez-vous pu la permettre ?

— Ce n'était pas moi. Tu étais entre les mains de Beauchamp et de ses sbires. Je t'avais tirée de Raft City, alors il a voulu s'emparer de toi. C'était comme un jeu entre nous, mais j'ai fini par le convaincre de me laisser m'occuper de toi. Tu te souviens de ton repas chaud le soir où tu as parlé au gardien ? Tu venais de tomber sous ma tutelle. Je sais que j'ai honteusement profité de ton état lamentable pour ameuter les télévisions du monde entier en faisant diffuser ton procès.

— Et la Voix de la Liberté, comment la transmettiez-vous... partout ?

— Tout bêtement en utilisant la technologie à ma disposition en tant que dirigeant militaire.

Il se tourna vers Ty.

— Au fait, ta mère n'était pas au courant.

— Et les assassins ? demanda ce dernier.

Son père fronça les sourcils.

— C'est Beauchamp qui les a fait envoyer... Je n'étais pas au courant !

— Ce soldat, Lopez, c'était un de mes anciens compagnons.

— L'argent peut acheter toutes les loyautés.

— Même la tienne, père ?

— Je suis humain. Je veux ce qu'il y a de meilleur pour mon pays. J'ai commis bien des actions discutables dans ma vie, gardé bien des secrets, mais toujours au nom de la liberté. Je suis fatigué, Ty. Je ne serai pas fâché de me retirer enfin lorsque tout ceci sera fini. Si c'est ce que le peuple exige de moi.

Ty se passa la main dans les cheveux alors que mille incidents lui revenaient en mémoire, sous un tout autre éclairage.

— Et l'arrêt du système de sécurité de la prison, c'était vous ? demanda Bree.

— Non. Voilà un mystère encore irrésolu. Même si le président me l'a reproché.

— Et Chico ? Tu as fait exprès de nous remettre en contact ?

— Oui. J'étais content que tu marches. Tu as toujours compris les choses au quart de tour.

Ty sourit. Il s'approcha de son père ; leur poignée de main fut chaleureuse, affectueuse, même s'ils n'étaient pas prêts, pour le moment, à pousser plus loin les démonstrations d'amour familial.

— Et maintenant, mon général ? cria l'un des chefs miliciens. L'armée vous suit ou non ?

À la grande déception de Ty, l'expression d'Armstrong s'assombrit.

— Ça va être l'heure de vérité. Je n'ai révélé à personne mes véritables intentions avant de le faire ici. Ces soldats me prennent toujours pour leur général, prêt à donner sa vie pour l'UCT. Néanmoins, je peux affirmer qu'une majorité d'entre eux seraient prêts à tourner casaque s'ils en avaient l'occasion. S'ils restent dans les rangs de l'armée, c'est par loyauté envers moi.

— Ce qui signifie que, si vous le leur conseillez, ils changeront de camp ? demanda Bree.

— Je ne peux pas le garantir, soupira le général. Quoique nous rêvions tous d'une issue pacifique, nous sommes en état de guerre. Toutefois, je suis prêt à parier qu'entre l'UCT de Beauchamp et notre camp, beaucoup n'hésiteront pas longtemps.

*Notre camp.* Venant de son père, Ty adorait ces mots.

Le général tendit la main à Bree.

— Banzaï Maguire, dit-il d'un ton admiratif, reste avec moi. Que, jusqu'au fond des colonies, nous apparaissions ensemble sur la même photo, que les citoyens de la nation à venir nous considèrent comme égaux.

— J'en serais honorée.

Elle vint lui serrer la main, puis l'accompagna au bord du dôme. Un soldat braqua une caméra sur eux, et leur image apparut instantanément sur les écrans portatifs de toute l'armée.

— Mes braves soldats ! lança Armstrong. Je vous ordonne de vous retirer. Nous venons de négocier ici même un traité de paix. Il existe deux sortes de citoyens en UCT : ceux qui rêvent de liberté et ceux qui sont esclaves. J'offre aujourd'hui la liberté à ceux qui la désirent. Que les autres sachent qu'une nation nouvelle est en train de naître. L'avenir sera glorieux, mais ils n'en feront pas partie.

Là-dessus, il ôta sa casquette. Ty s'aperçut que ses courts cheveux noirs étaient trempés de sueur. Le Harpon n'était donc pas immunisé contre les émotions...

— Quant au président Julius Beauchamp et ses valets, hurla le général, je leur dis que l'avenir de la Colonie centrale ne leur appartient plus ! La Colonie centrale est libre !

Bree laissa échapper un « hourra » aussitôt relayé par tous les occupants du Capitole.

Deux secondes plus tard, Beauchamp en personne leur répondait sur le système audio du bâtiment, qu'il venait de détourner électroniquement :

— Mon gouvernement est légitime ! Armstrong veut le pouvoir pour lui seul !

— Non ! Nous organiserons des élections libres. Notre prochain chef d'État sera choisi par le peuple. Je sais déjà que

beaucoup de personnes de valeur se présenteront. En ce qui me concerne, j'ai le plaisir de vous annoncer que je me retire de la vie publique si telle est votre volonté !

Les acclamations des rebelles, auxquelles se joignirent celles des soldats, devinrent assourdissantes.

Quittant Armstrong, Bree alla retrouver les bras de Ty.

— Quand on était dans l'hélijet, tu as dit que je ne t'appartenais pas, que j'appartenais au peuple, lui rappela-t-elle. Je ne crois plus que ce soit vrai. J'ai rempli ma tâche ici. Maintenant, je suis à toi, Ty, pour toujours.

Il la serra contre lui, sans l'embrasser, mais en l'étreignant si fort qu'elle crut qu'il ne la lâcherait jamais.

Des cris d'avertissement les séparèrent. Sur les écrans apparut le seul endroit que l'armée n'occupait pas : la mer.

— La garde privée de Beauchamp ! annonça le général. Les Marines.

Du Capitole, les rebelles regardèrent les bateaux approcher. Les troupes d'élite allaient débarquer. Le massacre semblait inévitable.

— Nouvelle cible à cent cinquante kilomètres ! annonça un contrôleur du ciel.

— Ils envoient la flotte aérienne, maintenant ! lâcha Bree, effondrée.

La journée avait si bien commencé, et voilà qu'elle menaçait de s'achever en boucherie !

— On ne peut plus se permettre aucune mauvaise surprise. On a des centaines de milliers de soldats prêts à changer de camp ou simplement à tout lâcher pour rentrer chez eux.

— Non ! reprit le contrôleur. Il n'y a qu'un appareil. Et il ne porte aucune signature connue.

D'autres observateurs se joignirent à lui et inspectèrent fébrilement les ordinateurs.

— Impossible, souffla l'un d'eux. Ça... ça ne se peut pas...

— Montrez-moi ça, dit Bree en s'approchant des moniteurs.

En découvrant ce qui les étonnait tant, elle laissa échapper une exclamtion d'incredulité, mêlée de joie.

— Ce jet ! C'est un F-16 !

# Chapitre 26

Grimaçant de douleur, Cam volait à quelques mètres au-dessus de la mer.

— Tiens bon, ne lâche pas...

Elle se parlait tout haut pour s'encourager. Cela lui permettait de mieux se concentrer. Elle allait si vite qu'un éternuement pouvait la précipiter dans l'eau, ce qui signifierait la mort immédiate. Elle n'avait pas droit à l'erreur.

Mais comment craindre l'Atlantique, alors qu'elle avait passé toutes ses vacances d'enfant sur les plages de Géorgie ?

Elle filait encore à Mach 1 – à cette vitesse, elle pourrait provoquer un bang qui risquait de faire sursauter un général ou deux.

C'est en arrivant à proximité du rivage qu'elle découvrit la plus stupéfiante des scènes : jamais elle ne se serait attendue à voir tant de soldats d'infanterie sur la plage. Sans une volute de fumée nulle part. Sans un signe de bagarre.

— Je n'en reviens pas, Kyber ! Des centaines de milliers de gens qui ne bougent pas, qui se regardent. Attends ! Il y en a d'autres qui arrivent par la mer, des espèces de Marines futuristes qui sont en train de débarquer.

— Oui, nous les voyons par satellite. Il s'agit de troupes privées, selon mes agents de renseignement. L'armée de Beauchamp.

À cette altitude, elle allait leur tailler un short. D'autant qu'elle passerait assez près pour les assourdir complètement avec son bang.

Suivant une légère courbe, elle ralentit encore, tout en se dirigeant vers le Capitole où Bree était censée se trouver. Malgré la douleur qui ne cessait de la tenailler, l'apparition de Washington au milieu des marécages fit bondir son cœur d'allégresse.

Cela valait presque la peine d'avoir tant souffert !

Presque.

— C'est parti ! lança-t-elle.

Du doigt, elle libéra le nano graphe, tout en effectuant un large cercle au-dessus du Capitole.

En tordant le cou pour voir ce qu'elle avait écrit dans le ciel, elle ressentit une crampe fulgurante qui lui coupa le souffle. Le montage des images montrait la reconstitution de l'histoire américaine avant la guerre d'Indépendance, mêlée à des scènes du siècle précédent l'instauration de l'UCT. L'Interweb était interrompu en UCT, aussi Cam pouvait-elle seulement imaginer l'impact que les images suivantes – les chefs d'État du monde entier se déclarant solidaires de la rébellion de la Colonie centrale – allaient avoir sur les spectateurs au sol.

— Il y a des mouvements de troupes, cria-t-elle à la radio. Je vois des soldats courir.

Elle remarqua que c'était en direction du Capitole, de Bree. Mais, même à mille pieds d'altitude, elle comprit qu'ils étaient en train de déserter l'armée de l'UCT, non d'attaquer.

— Ça a commencé, souffla-t-elle. Cette fois, ça y est !

Le sourire aux lèvres, elle vira sur l'aile afin de contourner le Capitole dans un mouvement de triomphe. C'est alors que le signal d'alarme se mit à vagir, non pas l'alerte radar mais l'indicateur de missiles. Les Marines de Beauchamp venaient d'expédier un projectile.

Sauf que ce n'était pas sur elle. La fusée fonçait droit sur la position de Bree.

À l'aide du lanceur air-air ajouté par les techniciens du palais sur son avion, Cam la fit exploser en plein vol, créant un magnifique feu d'artifice dans le ciel de Washington.

Une pluie de cendres et de débris descendit sur le Capitole tandis que le F-16 repartait vers la mer. À part sa défense antimissile, il ne semblait pas être armé. Celui qui le pilotait était venu leur prêter main-forte au risque de sa vie.

Depuis le dôme, Ty et Bree n'avaient pas manqué une image du message diffusé par nano graphe.

— Ça vient du prince Kyber, observa-t-elle. Il nous offre son appui, ainsi que le président du Consortium Euro-Africain. C'est exactement ce qu'il nous fallait. Ça va tout changer !

— Autant que ce pilote ! fit remarquer le général. Nous avons la preuve de nombreuses défections dans la garde de Beauchamp. À mon avis, ce n'est pas la bannière étoilée qui les a convaincus, mais l'intervention des autres chefs d'État. Brillante initiative !

Le F-16 passa en vrombissant au-dessus d'eux, comme pour les saluer. Bree aurait donné n'importe quoi pour se trouver aux commandes de cet appareil. Mais on avait besoin d'elle là où elle se trouvait en ce moment, au milieu des rebelles, pour symboliser la liberté.

— Et si ce pilote était ta coéquipière ? suggéra Armstrong. Cameron Tucker ? Dans ce cas, elle tomberait à pic.

Une sueur glacée descendit le long du dos de Bree, suivie d'un fol espoir.

— C'est sûrement ça ! approuva-t-elle. Je reconnaiss bien là l'attitude de Cam !

Les Marines de Beauchamp quittaient les rangs pour rejoindre les milliers de soldats qui avaient déjà changé de camp et étaient venus prendre position dans la défense du Capitole. Armstrong les accueillait par un salut, auquel ils répondaient en l'acclamant.

Un autre missile vira dans le ciel, visant cette fois le F-16. Qui avait donné l'ordre de l'envoyer ? Sans doute Beauchamp lui-même. Aussitôt, le jet exécuta une manœuvre d'esquive, tout en lançant des missiles anti-missiles.

— Vas-y, Cam ! s'écria Bree. Casse-le !

La fusée poursuivit sa course au-dessus de la mer, preuve supplémentaire que c'était bien Cam aux commandes. Il fallait un extraordinaire pilote pour réaliser de telles manœuvres.

Malheureusement, l'antique appareil ne put leurrer deux fois le lanceur de missiles. La fusée repéra de nouveau l'avion et revint à la charge. Tous les occupants du Capitole retinrent leur souffle.

Suivi d'une fumée noire, le F-16 vira encore. Bree serra les poings.

— Éjecte-toi ! Vite !

À une si basse altitude, Cam ne pouvait se permettre d'hésiter. Elle devait sauter en parachute immédiatement.

*Vis et tu reprendras le combat !* La prière de Bree fut exaucée. Le F-16 tourna jusqu'à faire face à l'océan, et le pilote s'éjecta. Son siège jaillit dans le ciel tandis que son appareil tombait vers les flots, où il finit par s'écraser.

— Le voilà !

La foule sur le dôme désignait la silhouette qui retombait à son tour. Le vent poussait le parachute vers le Capitole. Bree ne put s'empêcher de revivre les instants de la terrible journée où elle avait vu Cam abattue dans le ciel de la Corée du Nord. Elle n'avait jamais oublié l'image de ses longues jambes pendant sous son parachute.

Les mêmes qu'aujourd'hui.

*Alléluia ! C'est bien elle ! Cam !*

— La voilà ! rectifia-t-elle. C'est une femme !

Sans prêter attention à Ty, qui lui adressait de grands signes, elle dévala l'escalier tout en se demandant comment Cam avait fait pour trouver un F-16 en état de marche.

Cam plongeait vers la terre. La violence de l'éjection l'avait quelque peu étourdie, mais elle avait repris conscience à temps pour voir le sol se rapprocher dangereusement. S'accrochant aux courroies de son parachute, elle essaya de s'éloigner des bâtiments, pour la plupart en ruines. Elle n'eut aucun mal à trouver un point d'atterrissement désert dans cette ville fantôme.

Elle aperçut alors des gens qui se précipitaient dans sa direction – des amis, sans aucun doute : il suffisait de voir les signes d'enthousiasme qu'ils lui adressaient.

— Kyber, murmura-t-elle bien qu'il ne puisse plus l'entendre. J'ai réussi ! Je m'en suis sortie !

Il devait trembler pour elle en ce moment. Même s'il était à l'autre bout du monde, il lui semblait percevoir son désarroi.

Elle effectua un atterrissage parfait. Demeurée debout, elle commença à détacher son parachute. *Ne jamais sous-estimer Cam Tucker.* Elle fit deux pas en avant et s'évanouit.

Bree courut vers la pilote effondrée au sol.

— Cam ! Cam !

Son amie gisait sur le dos au milieu d'une avenue qui donnait sur le Capitole. Bree s'arrêta net. Était-elle morte ?

Mais non. À l'instant où elle la rejoignait, Cam se souleva sur les coudes – et retomba aussitôt lorsque Bree se jeta littéralement sur elle.

*La voilà !* Elle avait retrouvé sa coéquipière. Enfin !

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, pleurant, riant, criant de joie.

En voyant Cam grimacer de douleur, Bree lança à ceux qui les rejoignaient :

— Il faut l'emmener à l'hôpital !

— C'est juste une cellule-balise, expliqua Cam. Dès qu'on l'aura neutralisée, ça ira très bien.

Un véhicule de secours vint les chercher tandis que Ty les informait par radio que les soldats d'Armstrong avaient fait reculer les troupes de Beauchamp. La démonstration de Cam avait motivé tout le pays, et il ne restait plus grand monde parmi les forces qui défendaient encore l'UCT.

Dans l'ambulance, Cam délirait presque de douleur, ce qui ne l'empêcha pas de confier à Bree :

— Il va nous aider. Le prince Kyber.

— C'est toi qui l'as convaincu ? Cam parvint à sourire.

— Oui. Et ce n'est pas tout. Il ne le sait pas encore, mais on va bientôt se marier.

Bree se pencha sur le brancard.

— Tu vas me raconter tout ça en reprenant dès le début...

— Oui, et toi aussi...

# Chapitre 27

La guerre ne dura pas aussi longtemps que prévu. Quelques semaines, tout au plus. Elle prit fin le jour où Julius Beauchamp se tira une balle dans la bouche. Les derniers défenseurs de l'UCT capitulèrent et se rendirent à l'armée des États-Unis.

Après un voyage triomphal depuis son ranch du Montana, le général Armstrong arriva à la Maison-Blanche – la vraie Maison-Blanche, ou plutôt une réplique exacte construite sur les ruines de l'authentique demeure des présidents américains.

Le 23 décembre 2176, Bree grimpait sur une estrade devant une foule délirante.

— Mesdames, messieurs, je vous présente l'homme qui se cachait derrière la Voix de l'Ombre.

Elle dut crier dans les micros pour couvrir le tonnerre d'applaudissements qui s'ensuivit :

— La Voix de la Liberté ! Aaron Armstrong – notre président librement élu.

Bouleversée, elle fit place à l'homme de haute taille qui venait de remporter, pour la première fois depuis plus d'un siècle, des élections démocratiquement organisées. Elle estimait qu'il le méritait, quelque quatre cents ans après que George Washington, chef victorieux des armées américaines insurgées, s'était présenté au Congrès pour remettre volontairement sa démission de chef d'état-major. Exactement comme le faisait aujourd'hui le général Aaron Armstrong.

Bree savait qu'elle n'oublierait jamais ce jour de fête et d'émotion qui voyait renaître les vrais États-Unis.

# Chapitre 28

Pour la plus grande joie d'un monde las des guerres et des luttes politiques, le prince Kyber, de l'empire han, demanda Cameron Tucker en mariage.

Il était évident pour tous qu'il était très épris de la belle et courageuse pilote à la langue bien pendue. Visiblement, ce serait un mariage d'amour. En un an, cette union fit davantage pour la stabilité du monde que tous les traités conclus au cours des deux siècles précédents. Tous les obstacles diplomatiques, apparemment infranchissables jusque-là, furent renversés sans peine.

Bree avait décidé de revenir en Asie pour la fête des fiançailles, donnée dans le palais d'été des Hans. Près de deux années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait ouvert les yeux dans cet effrayant monde futuriste, mais elle avait l'impression qu'un millénaire entier avait passé. Elle avait changé, et le monde encore plus. Plus rien ne l'empêchait de revenir dans ce pays qu'elle avait quitté en catastrophe.

Elle tenait la main de son époux, calleuse à force d'aménager le ranch de son père dans le Montana, où tous deux s'étaient retirés. Cam, à l'inverse, menait désormais une vie publique.

Les dignitaires fourmillaient autour d'elle, mais ce n'était pas cela qui rendait cette fête aussi unique. Après tant d'années d'isolationnisme, l'Asie se rouvrait au monde.

Bree regarda Cam accueillir les invités au bras de son fiancé et se dit que celui-ci n'aurait pu choisir plus belle épouse. À l'évidence, Cam n'avait pas l'intention de vivre dans l'ombre du prince. Elle s'était déjà lancée dans plusieurs combats, dont les droits des clones, l'ouverture des frontières au marché et aux voyageurs, la lutte contre d'anciennes coutumes encore en cours dans son pays.

Elle vint à la rencontre de Bree et Ty, une jeune femme sur ses talons.

— Je voudrais vous présenter quelqu'un, déclara-t-elle.

L'inconnue leur tendit la main en annonçant :

— Jenny Red.

— Ah, Jenny ! Ravie de vous rencontrer !

D'après ce que lui avait dit Cam, c'était la fiancée du demi-frère de Kyber, D'ekkar.

Ty serra la main de Jenny avant de murmurer à l'oreille de Bree :

— Je vais boire un verre.

Visiblement, il ne voulait pas déranger les jeunes femmes.

Cam le regarda s'éloigner, puis se rapprocha de Bree, l'air à la fois surpris et content.

— Je me demandais s'ils allaient venir...

Elle se tourna vers Jenny et ajouta :

— Mais vous voilà !

— Est-ce que... commença Bree d'un ton hésitant.

— Oui, Deck est là.

Bree suivit ses deux compagnes vers la terrasse, où allait être servi le dîner. Dans les jardins en contrebas, où bruissaient les fontaines, deux hommes d'allure et de stature semblables se tenaient dans l'ombre, l'un face à l'autre.

Les femmes s'appuyèrent à la balustrade. Cam paraissait un rien inquiète.

— Il n'est pas armé, j'espère ?

— Non, mais moi oui, dit Jenny en soulevant sa manche.

Un long et fin poignard apparut, collé à son avant-bras. Puis elle écarta un pan de sa jupe pour montrer à Cam l'autre lame qu'elle portait contre la cuisse.

Cam révéla le minuscule pistolet caché dans son corsage.

— Moi aussi.

— Bon, dans ce cas, ça ne doit pas vous gêner.

— Ils ont intérêt à bien se tenir !

Les deux jeunes femmes échangèrent un sourire, avant de reporter leur attention sur les hommes. Soudain, Cam murmura :

— Kyber ne savait pas, Jenny, pour les mauvais traitements que Deck a subis en prison... On ne lui avait rien dit. Il regrette terriblement.

— Je crois que Deck le sait. Regardez.

Les deux hommes s'étreignaient fraternellement.

— Misère ! souffla Cam en portant une main à sa joue.

Jenny sourit, puis lui serra le bras.

— On a réussi, ma chère future belle-sœur !

Cam se pencha et embrassa la jolie rousse.

— J'espère qu'on vous verra plus souvent, maintenant !

— Franchement, je n'aurais pas cru que ça me tenterait, mais c'est le cas. Et puis, je veux que D'ekkar soit heureux. Il ne l'avouera jamais, mais il rêve de retrouver sa famille.

# Chapitre 29

Des roses rouges, blanches et bleues tombaient en pluie sur la berline noire qui se frayait un chemin dans les rues d'un Washington entièrement reconstruit. Des barrières dressées par la police retenaient la foule enthousiaste. C'était une fin rêvée pour ce dernier jour de présidence.

Six ans, songeait Aaron Armstrong. Ce mandat lui avait paru bien court. Le temps avait passé si vite !

Un petit garçon se hissa sur ses genoux.

— Grand-père !

Un doigt dans la bouche, il posa sa tête sur la poitrine d'Armstrong.

Le président caressa le dos de l'enfant, et tous deux regardèrent passer ces innombrables visages le long de leur route.

— Patrick, un jour, tu seras à ma place, assura Armstrong.

L'enfant se serra contre lui. Il avait toujours adoré la voix tranquille de son grand-père.

— Mais il te faudra la conquérir, ajouta ce dernier. Tu devras gagner les élections, être choisi par le peuple. Je sais que tu y arriveras.

Il lui souleva le menton avant d'ajouter :

— Tu as hérité de mon sens de l'organisation et de l'indulgence de ta grand-mère. Grâce à ton père, tu es plus Armstrong que nature. Et je ne parle pas de ta mère ! Sans elle, nous ne nous trouverions pas dans cette voiture en ce moment, au cœur de ce... miracle !

Il dut ravalier son émotion tandis qu'une petite main lui tapotait la poitrine. « Ne t'inquiète pas, grand-père, semblait dire Patrick, ma future campagne électorale se passera très bien de ton intervention. »

Armstrong ne put s'empêcher de rire. Il aimait tellement cet enfant ! Et toute sa famille. Il avait hâte de rentrer chez lui, de

retrouver Maggie, Ty et Bree, ainsi que la petite sœur de Patrick, récemment arrivée. Ils l'attendaient ce soir pour une fête familiale. C'étaient eux qui méritaient les accolades et les compliments. Quant à lui, il comptait passer sa retraite à veiller sur eux, à s'assurer qu'ils jouiraient toujours de cette liberté qu'il avait défendue toute sa vie. Il avait tant accompli durant sa double carrière de militaire et de président ! De quoi emplir dix vies. Néanmoins, seule sa famille allait désormais occuper ses pensées.

L'ancien chef d'état-major de l'UCT, Aaron Armstrong, s'adossa contre son siège en cuir en souriant. Maintenant que tout était dit et fait, il trouvait que l'avenir se présentait bien.

# Chapitre 30

Au cœur de l'été, les nuits du Paektusan étaient courtes. À 1 heure du matin, le ciel était toujours plus indigo que noir, et c'était dans ce crépuscule tiède que l'empereur d'Asie et son épouse sortaient en douce leurs chevaux de l'écurie pour les mener vers de fraîches prairies.

— Tout le monde voudrait savoir quand nous aurons un enfant, dit Cam en serrant la main de Kyber.

— Les Hans ont toujours eu à cœur de fabriquer des héritiers.

— J'ai cru remarquer, commenta-t-elle avec un sourire.

Il glissa un bras autour de sa taille et l'attira à lui. Il aimait cette femme comme aux premiers jours de leur union ; il aimait se réveiller à ses côtés, vivre avec elle, partager le pouvoir avec elle.

— Ça, ma chérie, ce n'était que manière de s'entraîner. Non, je parle de vraiment mettre en route des enfants. Mais nous avons encore le temps.

— Tu ne crois pas qu'on a assez fait patienter le royaume ? Il serait peut-être temps de s'y consacrer sérieusement, de fabriquer de petits princes et de petites princesses.

D'un mouvement joyeux, Kyber prit sa femme dans ses bras. Leurs cuirasses se heurtèrent dans un léger crissement, leurs brassards brillant à la lueur des étoiles.

— D'abord, une dernière chevauchée, murmura-t-elle en portant un doigt aux lèvres de son époux. Ensuite, nous rentrerons remplir notre devoir conjugal.

— Pour moi, ça n'a rien d'un devoir, ma chérie.

— Pour moi non plus.

Une brise venue des montagnes agita les branches feuillues tandis qu'ils échangeaient un long baiser.

— Ne le dis jamais à Nikolaï, reprit Kyber en se détachant d'elle, mais je préfère chevaucher avec toi qu'avec lui.

Elle partit de son grand rire mélodieux qu'il aimait tant. De nouveau, il l'étreignit pour l'embrasser.

Puis il prit son visage entre ses mains et la contempla longuement. Cam resplendissait dans la lumière de ses cheveux blonds. Il percevait son amour, sa joie, sa volonté inaltérable. C'était exactement ainsi qu'il l'avait vue pour la première fois, sur les photos prises en Mongolie. Sans s'en rendre compte, il était tombé amoureux de cette image, de cette pilote appelée Cameron Adele Tucker. Et celle-ci avait fait preuve d'une inébranlable loyauté, d'un courage étonnant, le frappant au cœur à jamais.

Il affichait un sourire parfaitement heureux car, sous les étoiles de cette nuit d'été magique, la route de l'aventure s'étendait devant lui, et il allait la parcourir en compagnie de Scarlet, impératrice d'Asie.

# Épilogue

Peu après la naissance de la première princesse han, l'empereur invalide finit par succomber à la protéine meurtrière qui ravageait son corps. Il mourut doucement, dans son sommeil, ce qui permit à son fils, le prince Kyber, d'accéder officiellement au trône, qu'il occupait en tant que régent depuis des années.

Pour le couronnement, Bree, Ty et leurs enfants furent logés au palais de Pékin. Bien qu'elle ait assisté au somptueux mariage de Cam, Bree ne s'attendait pas au faste de cette nouvelle cérémonie.

— Je reconnais que je suis un peu éblouie, avoua-t-elle à Ty en entrant dans l'immense salle du trône.

Il caressa son dos presque entièrement dénudé par sa robe de bal.

— Si ça peut te mettre à l'aise, moi non plus, je n'en reviens pas. Mais j'avoue que ça me plaît d'avoir des amis qui vivent dans les plus grands palais du monde !

Une main légère se posa sur l'épaule de Bree, interrompant son éclat de rire.

— Cam !

Elle serra son amie dans ses bras. La future impératrice était vêtue d'écarlate de la tête aux pieds. Elle rayonnait de bonheur et de beauté.

— J'ai quelque chose pour toi, annonça-t-elle.

— Quoi ? Une barre chocolatée ? Des pastilles à l'anis ?

— Toujours obsédée par les confiseries ! Ty, tu permets que je t'emprunte ta femme quelques minutes ? La suite est interdite aux messieurs.

Bree adressa un signe à son mari et suivit son amie, qui l'entraîna hors de la salle.

— Alors, qu'est-ce que l'impératrice a derrière la tête ?

Les yeux de Cam se mirent à briller.

— Tu vas voir, dit-elle d'une voix chantante.

— Je me méfie.

— Comme toujours. Déjà autrefois, tu voulais voir les cadeaux avant tout le monde à Noël. Tu détestais les surprises. Mais là, tu n'as pas le choix.

Ce fut Cam en personne qui ouvrit une double porte sculptée vieille de plus de mille ans, dévoilant une terrasse qui dominait les lumières de Pékin. Cam vivait quotidiennement dans ce luxe. Finissait-on jamais par s'y habituer ? Bree, quant à elle, préférait sa vie tranquille et simple au ranch. Cependant, Cam paraissait parfaitement à l'aise dans cet environnement. Sans doute la présence d'un mari aussi aimant qu'aimé aidait-elle à se sentir chez soi partout. N'était-ce pas ce qu'elle-même expérimentait avec Ty ?

À la lueur des lanternes du jardin, elle aperçut un groupe de femmes près de la balustrade, qui l'accueillirent avec des gestes de ferveur et d'amitié.

— Il m'a fallu un certain temps pour y parvenir, expliqua Cam, mais j'ai enfin réussi à les amener ici. Ça aide d'avoir un mari empereur.

— Ce sont...

— Oui. Toutes les femmes dont les vies ont été mises en lumière dans les mois qui ont suivi la révolution. Chacune d'elles est venue ici recevoir la récompense que leur a value leur courage. Chacune a participé à la métamorphose de ce monde. Elles sont bien sûr beaucoup plus nombreuses que ça à travers le monde, mais celles-ci les représentent bien.

Bree joignit les mains pour les saluer de loin, et Cam lui glissa à l'oreille :

— Elles voudraient te parler.

— Moi aussi.

Après tout ce qui s'était passé, Bree se sentait toujours gênée d'être considérée comme une héroïne. Elle fuyait le public et menait une vie retirée dans le paisible ranch familial, même si cette discrétion ne faisait qu'alimenter sa légende.

— Vous m'avez donné le courage de me lancer, commença une jeune et jolie femme.

Elle paraissait sereine et sûre d'elle. Grande, svelte, coiffée d'une longue queue-de-cheval noire, elle tendit la main à Bree.

— Kali Randolph, annonça-t-elle devant son regard interrogateur.

— Ah, oui, Kali !

La « pilote » d'un Quandem, couple de correspondants d'élite entraînés pour remplir des missions militaires ultrasecrètes. Leurs implants permettaient à la femme d'entrer en rapport avec tous les ordinateurs du monde et d'informer son partenaire, agent des Forces spéciales, auquel, Bree l'apprit par la suite, elle était mariée.

— Vous avez participé à ma capture, fit-elle remarquer. Je crois que vous m'avez assommée avec un grilleur de neurones, ce jour-là.

— Désolée, dit Kali d'un air contrit.

— Vous m'avez été plus utile en tant que pirate informatique lorsque vous avez neutralisé le système de sécurité de la prison de Fort Powell. Je n'ai eu qu'à franchir les portes que vous aviez ouvertes.

— C'était bien le moins que je pouvais faire une fois que j'ai été mise au courant du piège qu'on vous avait tendu.

— À vous entendre, c'était tout simple, alors que vous faisiez partie de l'armée de l'UCT, que vous obéissiez aux ordres. À Raft City, vous pensiez accomplir votre devoir, mais, une fois que vous avez compris la vérité, vous avez suivi votre conscience. Ça n'a pas dû être facile. J'admire votre courage, je vous admire.

Kali baissa humblement les yeux, acceptant ce compliment d'un signe de tête. Elle était si jeune, si courageuse ! se dit Bree.

Une autre femme approcha, plus petite, plus athlétique. Elle portait au revers de son tailleur rouge une feuille d'érable dorée. Un bracelet de cheville en cuir dépassait de sa jupe longue.

— Day Daniels, dit Bree.

— Banzaï Maguire. Vous l'avez accomplie, votre révolution !

Une lueur de respect faisait briller les yeux de la Mountie. Bree s'aperçut qu'elle avait un iris bleu et l'autre vert.

— Oui, dit-elle. Nous comptions sur le Nord...

— Et nous sommes intervenus pour vous aider.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'étreignirent avec émotion. Quand elles se séparèrent, elles se serrèrent chaleureusement la main.

Bree vit Cam essuyer furtivement une larme. Cette réunion surprise avec des femmes qui lui avaient prêté main-forte, chacune à leur façon, les bouleversait toutes les deux.

— Nous vous devons une immense reconnaissance pour le courage dont vous avez fait preuve à la frontière lorsque tout s'est effondré, dit Bree à la fière Canadienne.

Une autre femme s'approcha, elle aussi très jeune, encore que son regard acéré la fasse paraître plus mûre que son âge. Une fente dans sa jupe laissait apparaître une jarretière... et le couteau qu'elle y avait glissé.

— Jenny ! Ça fait si longtemps !

— Trop longtemps.

Elles s'embrassèrent. Bree enlaça la femme qui avait épousé le demi-frère de Kyber, D'ekkar.

— Vous avez sauvé la Voix de la Liberté en lui permettant d'émettre à partir de l'Australie, malgré les risques que vous couriez – la prison, ou pire encore.

— Pire, affirma Jenny avec un sourire. Je peux vous le garantir.

— Sans vous, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de la Voix de la Liberté.

— Crois-moi, elles auraient trouvé autre chose, intervint Cam. Des femmes de leur trempe n'auraient jamais baissé les bras !

— Tu as raison, répondit Bree, émue. Mais je crois qu'on a encore beaucoup de choses à se raconter.

Là-dessus, Cam les entraîna vers le bar dressé pour elles seules sur la terrasse, où les attendaient du champagne et des coupes.

— Levons nos verres pour célébrer notre victoire, dit Bree. Ensuite, nous pourrons bavarder un peu. S'il y a une chose que j'ai apprise dans la vie – ou plutôt dans mes vies –, c'est que les hommes n'ont pas le monopole des souvenirs de guerre...

*Et c'est ainsi que naquit la Nouvelle Amérique et que le monde entier en fut transformé. Les années passant,*

*l'économie se stabilisa, stimulant la croissance et un retour progressif vers la prospérité d'avant-guerre.*

*Cela ne signifie pas que tous les troubles aient à jamais cessé ; comme vous le savez, notre nouvelle nation allait connaître encore bien des secousses. Cependant, grâce à la révolution, le monde avait évolué. Il y faisait bon vivre, dans une plus grande sécurité.*

Thomas Paine, le célèbre activiste révolutionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, promoteur de l'indépendance américaine, a écrit un jour : « Nous avons le pouvoir de refaire le monde. » Nous avons fait de notre mieux pour y parvenir.

FIN

# L'IMPÉTRICE POURPRE

2176 - 5

Enfin ! La célèbre Banzai Maguire, légende vivante de la révolution, a été arrêtée. Toutefois, l'état-major de l'Union des Colonies de la Terre juge prématuré de se réjouir. Il reste encore une insurgée à capturer : Cameron Tucker, elle aussi pilote de chasse hors pair en provenance du XX<sup>e</sup> siècle. Mais quelqu'un d'autre tient absolument à la retrouver : le prince Kyber du royaume d'Asie. Vexé que Banzai ait réussi à lui filer entre les doigts, il lance ses cavaliers-flèches à la poursuite de Cameron. Et la jeune Américaine ne tarde pas à découvrir que Kyber est un adversaire redoutable qu'il lui faudra subjuguer si elle veut sauver la Voix de la Liberté et l'avenir de la Nouvelle Amérique.

SUSAN GRANT s'est inspirée de son expérience de pilote de ligne pour écrire des romans d'aventures pimentés d'humour et d'amour. De nombreux prix ont couronné son œuvre. *L'impératrice pourpre* est le dernier volet de la série 2176.

[www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Inédit



9 782290 350607

Illustration : Vincenzo Dangelico © Schlick

JO8942 ISBN 2-290-35060-5

Catégorie I

décembre 2006 • janvier et février 2007